

LA GRANDE RAZZIA

TOME II – LA CAMPAGNE D'ÉGYPTE



ROBERT CASANOVAS

ROMAN HISTORIQUE



Résumé

La Grande Razzia, Tome II - La Campagne d'Égypte (1798–1801)

Deuxième volet d'une saga historique en quatre tomes consacrée aux spoliations napoléoniennes, ce roman raconte la plus spectaculaire des razzias : l'expédition d'Égypte.

Le 19 mai 1798, trois cents navires appareillent de Toulon. À leur bord : une armée de quarante mille soldats et cent soixante-sept savants. Leur destination est secrète. Leur mission, elle, ne l'est que pour le public.

Berthollet qualifie cette entreprise, dans ses notes privées, d'*opération d'acquisition*. Bonaparte, lui, dit *expédition scientifique*. Ce sont les deux noms d'une même réalité que le roman suit pas à pas, depuis la prise de Malte jusqu'aux rives du Nil. Et jusqu'aux ateliers parisiens où naîtra la *Description de l'Égypte*.

À travers les carnets de Denon, les théodolites de Jomard, les bocaux de Geoffroy Saint-Hilaire et les silences de Berthollet, c'est la mécanique intime du pillage éclairé qui se révèle : la beauté du geste érudit et la violence de la razzia qu'il dissimule. Et, dans les marges, Hassan ibn Youssef — interprète, témoin, mémoire — note ce que les hommes de savoir n'écrivent pas.

Au bout du voyage, une question demeure sans réponse : quelle différence y a-t-il entre emporter une chose et emporter son image ? La Pierre de Rosette est à Londres. Les estampages sont à Paris. L'Égypte, elle, reste au bord de son fleuve.

L'auteur

Robert Casanovas, qui a déjà publié « *La chambre volée* », « *Le testament était un faux* » et « *Pillage* », est professeur agrégé honoraire, membre de la Société des Gens de Lettres. Juriste passionné par l'histoire des collections artistiques, il a consacré de longues années à l'étude des appropriations d'œuvres d'art par les États. Président de l'ONG International Restitutions, il a produit de nombreux travaux académiques sur le sujet.



La grande razzia
Roman historique en quatre tomes

Robert Casanovas

casanovas@hotmail.com

Dépôt légal avril 2026 – ebook numérique et version papier

© 2026 Casanovas. Tous droits réservés

ISBN : 978-2-488999-21-2

www.international-restitutions.org

Couverture : Reproduction à taille réelle de la pierre de Rosette insérée dans un théâtre d'optique, au Musée Champollion de Vif (Isère, France)
17 juillet 2022 – Julien Peytard



Version française
Tome II
1798-1801 – La campagne d'Égypte

Du même auteur :

La chambre volée (roman historique)

Le testament était un faux (roman historique)

Pillage (roman historique)

La grande razzia – Tome I – La naissance du système (roman historique)

AVERTISSEMENT

Ce roman est une fiction historique basée sur des recherches réelles. Toutes les œuvres mentionnées ont bien été prélevées lors des conquêtes françaises entre 1794 et 1813.

La plupart des personnages ont existé.

Le déroulement des événements retrace des faits authentiques et vérifiés.

Pour les besoins de la narration, des personnages, des scènes et des dialogues ont pu être imaginés.

La version originale du roman, rédigée en français, a été traduite en plusieurs langues étrangères. Les versions traduites peuvent comporter des erreurs linguistiques, des contresens ou des approximations.

TABLE DES MATIÈRES

Tome II

Chapitre 1 : L'Orient en armes

Chapitre 2 : La remontée du Nil

Chapitre 3 : Le temps des savants

Chapitre 4 : La débâcle et le retour

LA GRANDE RAZZIA

Roman historique en 4 tomes

TOME II - LA CAMPAGNE D'ÉGYPTE (1798-1801)

CHAPITRE I : L'ORIENT EN ARMES

I - De Toulon à Malte

Le 19 mai 1798 au matin, Claude-Louis Berthollet ramassa sur le quai de Toulon un fragment de cordage goudronné et le porta au nez. Autour de lui, plus de trois cents navires faisaient leur appareillage dans un vacarme de chaînes et de commandements.

Le cordage sentait le goudron de pin de Scandinavie, le sel de Méditerranée et quelque chose qu'il n'identifiait pas immédiatement. Une résine végétale, peut-être du mastic de Chio. Il le remit dans sa poche pour l'analyser à bord. Le quai vibrait sous lui. Cette odeur lui rappelait le *Bel Paese*.

En 1796, Bonaparte l'avait envoyé en Italie avec Gaspard Monge. Mission : identifier dans les collections des princes italiens ce qui méritait d'aller au Louvre. Ils avaient parcouru les palais de Milan, de Bologne, de Rome, notant les titres et les dimensions. Les tableaux avaient ensuite voyagé dans des caisses, encadrés séparément, emballés dans des couvertures. Certains étaient arrivés abîmés. D'autres non.

Il n'avait pas trouvé ça difficile à faire. C'était de la science appliquée : identifier la valeur d'un objet, le sécuriser, le déplacer. La même logique qu'ici, avec d'autres objets. Il le savait dès le commencement. Cette expédition produirait la même chose qu'en Italie, à une plus grande échelle. Ce que Bonaparte appelait expédition scientifique, Berthollet l'appelait, dans ses notes privées, opération d'acquisition. Le mot était plus exact.

La différence, c'était l'Égypte. L'Italie avait des collectionneurs, des marchés, des prix. L'Égypte avait des tombes scellées depuis trois millénaires.

Sur le pont de l'Orient, navire amiral de cent vingt canons, Bonaparte observait la flotte s'ébranler. Sa destination, les hommes l'ignoraient.

Monge griffonnait des équations sur la couverture du carnet pendant que les navires manœuvraient. Il ne regardait pas le quai. Monge ne regardait jamais ce qui n'était pas calculable.

Plus bas, dans l'entrepont C, Edme-François Jomard tendait une ficelle entre deux poulies pour mesurer la longueur d'un couloir. À peine diplômé de Polytechnique huit mois plus tôt, il quittait la France pour la première fois. La ficelle indiquait trois mètres soixante-deux. La valeur connue, il la multiplia mentalement par le nombre de couloirs comptés et en déduisit une estimation de la longueur du navire à deux mètres près.

Dominique-Vivant Denon contempla longuement l'horizon vide.

Dans sa cabine, exigüe, il organisait le matériel pour la troisième fois depuis l'embarquement. Les carnets de croquis d'abord, classés par format. Les fusains dans leur étui de cuir. Les plumes, les encres noires et bistre, les pinceaux de différentes grosseurs dans un rouleau de toile. Cette organisation, il la connaissait par cœur — chaque outil à sa place, chaque place à sa fonction — comme un grammairien connaît sa langue. Non pour la parler, mais pour ne jamais la perdre. La refaire lui donnait l'impression de contrôler quelque chose. L'Égypte n'avait toujours pas de forme dans son esprit. Son matériel, lui, en avait une. Il pensa : si tout le reste va de travers, j'aurai au moins mes outils en ordre. C'était sans doute la définition du travail sérieux. Commencer par ce qu'on peut contrôler.

Bonaparte l'avait recruté par une lettre de dix lignes : *vous dessinerez les monuments*. Ça lui avait suffi. Il avait accepté sans demander où, ni quand, ni dans quelles conditions.

La flotte mit plusieurs heures à sortir de la rade. Depuis le rivage, des femmes pleuraient, des enfants agitaient des mouchoirs. De non vit le rivage s'éloigner.

— Vous avez peur ? lui demanda Jomard.

— Non. J'ai hâte. C'est différent.

Pendant que les navires gagnaient le large, il dessina de profil le visage de Bonaparte illuminé par la lumière matinale. Ce croquis figurerait des années plus tard dans la première édition de son *Voyage*.

Plus d'un mois de navigation séparait Toulon de l'Égypte, avec une escale à Malte. La flotte traversa la Méditerranée en maintenant un silence de navigation relatif, évitant Nelson par chance autant que par discipline. La première escale ne fut pas Alexandrie.

Les premiers jours, la mer fut calme. Les savants envahirent les ponts, sortant leurs instruments, prenant des mesures, notant la direction des vents. Jomard calculait la vitesse de la flotte en comptant les nœuds. Les naturalistes pêchaient des spécimens au filet. Ses carnets se remplissaient de croquis. Les voiles gonflées, les coques sombres, la lumière changeante sur l'eau. Il ne savait pas dessiner la mer aussi bien que les monuments, mais il s'y essayait. Tout le monde s'y essayait.

Bonaparte, lui, passait ses journées à lire. Il avait embarqué une bibliothèque de campagne minutieusement sélectionnée. Les campagnes d'Alexandre, les commentaires de César, l'histoire de Polybe, les relations des voyageurs arabes en Égypte. Il lisait rapidement, cornant les pages, annotant les marges d'une écriture serrée. Monge le surprit un matin à relire une nouvelle fois le récit du voyage de Volney en Syrie et en Égypte, publié onze ans plus tôt.

— Volney est pessimiste, reprit Bonaparte sans lever les yeux. Il n'a vu que la décadence. Nous, nous verrons les sources.

Bonaparte referma le livre et le posa sur ses genoux. Monge reconnut quelque chose de caractéristique : Bonaparte ne lisait pas pour être contredit. Il lisait pour trouver des précédents à ce qu'il voulait déjà faire.

La bibliothèque de l'Orient constituait une institution à elle seule. Bonaparte l'avait préparée comme une petite académie flottante. Des séances de lecture à voix haute le soir, des discussions sur les ouvrages emportés, des débats sur l'histoire ancienne de l'Égypte. Ces soirées réunissaient autour de la table de la grande cabine les principaux savants et les officiers qui s'intéressaient aux lettres. On lisait Hérodote, on discutait Thucydide, on argumentait sur les causes de la chute de Rome. Bonaparte présidait et intervenait souvent, manifestant une culture historique réelle qui impressionnait les professeurs de l'Institut.

— La question qui m'intéresse, ce n'est pas pourquoi les civilisations meurent. C'est pourquoi elles durent. L'Égypte a duré trois mille ans. Qu'est-ce qui rend un État aussi stable pendant trois millénaires ?

Fourier avança une hypothèse sur la régularité des crues du Nil et la prévisibilité des récoltes. Il aimait les exemples historiques parce qu'ils donnaient aux idées abstraites le poids de la durée. Des millénaires de crues régulières : c'était une démonstration que les mathématiques seules ne pouvaient pas produire. Ce qui l'intéressait dans l'Égypte, avant même d'y arriver, c'était précisément ça : une civilisation qui avait résolu des problèmes complexes — irrigation, architecture, astronomie — sans l'algèbre qu'il enseignait à ses étudiants. La solution avait précédé la théorie. C'était troublant et fascinant à la fois. Berthollet parla de la concentration du pouvoir dans une administration centrale. De non demanda qu'il ne savait pas mais qu'il espérait trouver des éléments de réponse dans les monuments.

Bonaparte se pencha vers Berthollet.

— En Italie, nous avons négocié avec des princes. Ici, il n'y a pas de princes. Il n'y a que des tombes et des monuments que

personne ne revendique. Ce que nous prendrons n'aura eu de propriétaire vivant de longue date. C'est une différence considérable.

Berthollet répondit que l'absence de propriétaire vivant ne signifiait pas l'absence de propriétaire. Mais il le formula à voix basse, et Bonaparte avait déjà repris son livre. Berthollet garda les yeux sur la flamme de la lampe toujours un moment. Il avait su — depuis Venise, depuis Milan — que le mot juste et le mot efficace n'étaient pas toujours le même. Bonaparte ne lui demandait pas son avis. Il lui demandait de valider une conclusion déjà tirée. C'était le prix de l'expédition, et Berthollet l'avait accepté en montant sur l'Orient.

Le dixième jour, le temps changea. Un vent du nord-ouest força la flotte à modifier sa route. Les navires se dispersèrent légèrement avant de se regrouper sous les ordres de l'amiral Brueys. Des soldats tombèrent malades. Plusieurs savants aussi, dont Monge qui passa deux jours allongé dans sa couchette, pâle et silencieux, une bassine à portée de main, incapable d'ouvrir un livre pour la première fois depuis des années. Ceux qui le connaissaient savaient que ce silence valait un aveu. Monge malade ne se plaignait pas. Il attendait, avec résignation, que son corps daigne reprendre le travail.

Denon continua ses dessins depuis le pont, insensible au mal de mer. La mer était d'un bleu qu'il n'avait jamais vu en peinture. Un bleu violent, presque agressif, qui n'avait rien à voir avec les marines de Claude Lorrain. Une autre façon de peindre la mer s'imposait pour rendre ce bleu-là. Personne ne l'avait encore fait.

La question de la destination resta longtemps sans réponse.

Bonaparte avait distribué aux officiers des instructions scellées à n'ouvrir qu'en mer. Les soldats spéculaient. On entendait les noms les plus divers : l'Angleterre, le Portugal, l'Irlande, les Antilles, Malte, l'Inde. Certains, les plus informés, murmuraient l'Égypte, mais ce nom semblait si lointain et si improbable que peu osaient y croire. Ce jour-là, les spéculations allèrent bon train.

Le lendemain, Bonaparte confirma officiellement la destination à ses officiers supérieurs. L'Égypte. La côte africaine de la Méditerranée. Le Nil, les pyramides, les déserts du Sahara, les ruines de Thèbes et de Memphis. La nouvelle circula rapidement parmi les savants. Les réactions varièrent selon le tempérament de chacun et ce qu'il redoutait le plus. Berthollet réfléchit immédiatement aux implications chimiques des eaux du Nil et aux propriétés du natron égyptien. Monge, toujours convalescent de son mal de mer, répondit simplement qu'il espérait qu'on trouverait de l'eau potable. Jomard ne demanda rien. Il s'enferma dans sa cabine et passa deux heures à relire ses notes sur les systèmes d'irrigation antiques. Il préférait comprendre ce qu'il allait voir.

Denon sortit Hérodote de son sac. Le livre s'ouvrit de lui-même à l'évocation des pyramides. La reliure avait ses habitudes, comme les siennes. Il parcourut la description du lac Moeris, du labyrinthe de Hawara, des pyramides de Gizeh vues par le voyageur grec cinq siècles avant notre ère. Deux mille trois cents ans séparaient Hérodote de ce moment. Les pyramides, elles, étaient toujours là. Denon ferma le livre sans marquer la page. L'endroit s'en souviendrait seul.

Dès le départ, l'escadre avait longé la côte de la Sicile à distance prudente avant de mettre cap au sud-est. Le soleil se levait plus tôt et se couchait plus tard. La chaleur montait, annonçant les latitudes qui les attendaient. Des soldats qui n'avaient jamais quitté le nord de la France regardaient l'horizon avec une curiosité mêlée d'appréhension. Pour beaucoup, cette mer était déjà le bord du monde connu.

La nuit du dix-huitième jour fut la plus belle de toute la traversée. Pas la plus douce — l'air gardait encore la chaleur du jour et sentait le goudron et le sel — mais la plus claire. Un ciel sans nuages, une lune presque pleine qui éclairait d'une lumière froide et précise, comme si quelqu'un avait posé une lanterne sur l'horizon. Les voiles blanches des frégates brillaient comme du papier humide. Les coques noires des vaisseaux de ligne découpaient des

ombres nettes sur l'eau calme. On entendait à peine les vagues — juste le grincement lent des mâts, le battement sourd des voiles qui cherchaient le vent — et, de très loin, quelque chose qui pouvait être une voix humaine ou le cri d'un oiseau nocturne.

Bonaparte vint rejoindre Denon vers minuit. C'était une habitude qu'il avait prise en montant à bord. Des rondes nocturnes sur le pont, seul ou presque, pendant que ses officiers dormaient. Il s'accouda au bastingage à sans rien dire pendant un long moment.

— Vous dessinez mieux la nuit que le jour.

— La nuit supprime les détails inutiles. Il ne reste que les formes essentielles. C'est plus honnête.

— Rien de nouveau. Tout a déjà été vu. Mais rien n'a encore été dessiné avec précision. Hérodote décrit les pyramides sans mesures. Strabon les mentionne sans les comprendre. Ce que je veux faire, c'est ramener des images dont on ne pourra pas dire qu'elles sont approximatives.

Bonaparte hocha la tête. C'était une façon de penser qu'il comprenait. Au loin, à bâbord, on distinguait une ligne sombre qui pouvait être la côte sicilienne ou une masse nuageuse basse. Ni l'un ni l'autre ne demanda à l'officier de quart ce que c'était.

À moins de cent lieues vers le nord, cette même nuit, l'armada de Nelson longeait la côte sicilienne dans la direction opposée. Deux flottes, une seule mer, et l'obscurité entre elles. Si les vents avaient soufflé autrement, tout ce que Denon emporterait dans ses carnets serait resté en Égypte. Ce qui partirait ou ne partirait pas ne dépendrait pas que des hommes. Mais dépendrait aussi des vents.

Le 9 juin, après trois semaines de navigation, les navires français se présentèrent devant La Valette.

L'île de Malte, tenue depuis 1530 par l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem, gardait l'entrée de la Méditerranée orientale avec ses fortifications réputées imprenables.

Bonaparte convoqua ses principaux généraux et les savants devant les remparts.

— Ces murailles ont résisté à quarante mille Turcs en 1565. Mais les Chevaliers qui les défendent aujourd'hui sont vieux, divisés et sans argent. Nous n'avons pas besoin de les prendre d'assaut. Nous avons seulement besoin d'attendre.

Le général Louis Desaix, officier au profil d'ascète qui commandait une des divisions de l'armée, intervint.

— Général Bonaparte, vos informations concernant la division interne de l'Ordre sont-elles fiables ?

— Les chevaliers de Malte sont divisés en factions rivales. Le Grand Maître est faible. Ils ne se battront pas. Nous entrerons sous peu.

Monge crut devoir poser une question.

— Général, quelle justification donnerez-vous pour attaquer Malte qui n'est pas en guerre avec la France ? L'Ordre de Saint-Jean est une institution souveraine reconnue internationalement de longue date. Cette agression ne risque-t-elle pas de provoquer des réactions diplomatiques négatives, notamment du pape et des puissances catholiques européennes ?

— Monge, mon cher ami, tu es un mathématicien. Calcule combien de temps nous pouvons tenir en Égypte si les Anglais bloquent nos routes. Malte, c'est le verrou. Quant à la justification diplomatique, ce n'est pas de ton ressort. Mon aide de camp s'en occupe.

Monge se tut. Il avait compris la limite.

Le débarquement s'effectua simultanément en plusieurs points de l'île, prenant les défenseurs au dépourvu. Les chevaliers français refusèrent de se battre contre leurs compatriotes. La résistance dura trois jours. Malte capitula le 12 juin.

L'inventaire révéla des quantités stupéfiantes de métaux précieux. De quoi financer plusieurs mois de campagne. Denon parcourut la grande salle du trésor que les commissaires inventoriaient caisse par caisse.

La richesse de l'Ordre était d'abord monétaire : lingots d'argent, pièces d'or, orfèvrerie liturgique. Trois à quatre millions de francs selon l'estimation de Berthollet.

Mais ce qui le retint était ailleurs. Dans la sacristie de la cathédrale Saint-Jean, les soldats décrochaient des tableaux. La voûte de la nef — un cycle monumental de Mattia Preti sur la vie de saint Jean-Baptiste, peint directement sur la pierre entre 1661 et 1666 — était imprenable : trop grande, trop fixe. On la laissait. Mais les tableaux de chevalet se prenaient.

Il identifia plusieurs toiles de Preti : une *Décollation du Baptiste*, sombre et violente, arrachée à sa chapelle ; des portraits de grands maîtres de l'Ordre ; une grande *Résurrection de Lazare* d'école napolitaine qu'on roulait sans précaution.

Denon aperçut aussi ce qu'on ne prenait pas. À l'oratoire des novices, accroché en retable depuis 1608 : la *Décollation de saint Jean-Baptiste*, la plus grande toile du Caravage, trois mètres soixante sur cinq mètres vingt de tempête noire et rouge. Le bourreau se penche sur le corps décapité dont le sang forme une mare. Dans ce sang, le peintre a tracé sa signature : *f. Michelangelo*. La seule toile qu'il ait jamais signée, et il a choisi de la signer dans le sang de sa victime. Il avait lui-même tué un homme. La peinture le savait.

Un soldat s'approcha pour estimer si on pouvait la décrocher. Denon lui posa la main sur le bras.

— Celle-là ne partira pas. Elle a été peinte pour ce mur. Elle mourrait sur un navire.

Le soldat regarda Denon un moment, puis la toile, puis haussa les épaules et alla voir ailleurs. Le tableau resta.

Il inscrivit dans son carnet les dimensions, le sujet, la signature, puis demeura devant la toile sans écrire. Ce tableau avait une propriété rare. Il examinait le spectateur en retour. Pas le saint décapité. Mais le bourreau, à genoux, tirant les cheveux du mort, levait les yeux vers celui qui observait la scène comme pour lui demander : et toi, qu'est-ce que tu emportes ?

L'orfèvrerie de l'Hôpital de l'Ordre — bassins de table, chandeliers, ciboires — fut entièrement saisie. L'hôpital de Malte avait des sols en marbre, des tapisseries, une argenterie qu'on disait unique en Europe. Elle fondrait en barres. Les malades qui venaient ici seraient soignés avec des écuelles d'étain.

Le même processus, pensa-t-il. Chaque conquête finançait la suivante.

Les Grandes Indes orientales, tapisserie tissée aux Gobelins à partir de cartons inspirés de peintures rapportées du Brésil par le prince Jean-Maurice de Nassau-Siegen, aux couleurs encore vives, représentant des éléphants, des perroquets, des forteresses tropicales, des scènes de cour exotiques. Offertes par Louis XIV. Le roi de France avait donné à l'Ordre des chevaliers ce que l'armée de France allait maintenant saisir.

Il nota les dimensions. Deux mètres cinquante de haut, cinq mètres de large environ pour les plus grandes. Laine et soie. Elles pouvaient être roulées. Elles ne l'étaient pas. Les soldats n'avaient pas eu le temps ou n'avaient pas compris leur valeur.

— Laissez les tapisseries, dit Denon au sous-officier qui supervisait l'inventaire. Elles appartiennent déjà à la France depuis Louis XIV.

Dehors, on chargeait les caisses sur les chaloupes. L'or, l'argent, les manuscrits, les tableaux désignés. La bibliothèque de l'Ordre, plusieurs milliers de volumes en latin, en français, en arabe, en turc, fut laissée. Pas de place. Pas de temps. Les soldats de la Révolution pillaient vite. Les érudits ramassaient ce qui restait.

La bibliothèque comptait environ vingt mille volumes. Incunables, manuscrits médiévaux, traités de navigation et de cartographie accumulés depuis le douzième siècle. Les soldats ne savaient pas quoi faire des livres. Un sergent demanda si ça valait quelque chose. Denon répondit oui, certains. Le sergent fit remarquer qu'il n'avait pas de caisses. Denon en trouva deux et y mit lui-même les manuscrits les plus anciens. Une centaine de volumes, en choisissant à l'instinct, sans catalogue, sans critère autre que l'ancienneté apparente du parchemin. Le reste — près de vingt mille volumes — fut laissé sur les rayonnages.

La garnison française qui serait maintenue à Malte les utiliserait pendant deux ans comme papier d'emballage et combustible.

Berthollet nota dans ses observations, en regardant les chaloupes chargées s'éloigner vers les navires : « la Flandre avait été méthodique, l'Italie avait été savante, Malte était hâtive. Chaque campagne avait sa façon de piller selon le temps disponible et les hommes présents. L'Égypte serait autre chose. Pas une ville à vider en trois jours, mais un pays à traverser pendant des mois. Le pillage y serait lent. »

La flotte leva l'ancre le soir du 19 juin. Sur le pont, Denon regardait La Valette s'éloigner. Une ville de pierres blondes, des remparts qui descendaient jusqu'à la mer, des clochers baroques. Dans les entrepôts, les caisses étaient empilées avec l'or et l'argenterie. Dans ses carnets, les dessins des fortifications, de la cathédrale, du port. Ce qu'on emportait et ce qu'on laissait. Déjà, il savait qu'il ne reverrait plus Malte.

L'or pouvait être refondu. Les œuvres d'art, une fois déplacées, ne revenaient jamais.

II - D'Alexandrie au Nil

Le 1er juillet, après une traversée pendant laquelle les Français avaient évité Nelson à plusieurs reprises, les vigies signalèrent les

côtes basses de l'Égypte. Une odeur de sable chaud et de sel. Monge était sur le pont dès l'aube.

— Alexandrie. Euclide, Ératosthène, Ptolémée. Sept cent mille volumes brûlés. Regardez ce qu'il en reste ! s'exclama Bonaparte.

Monge scruta la côte.

— À dire vrai, général, cette ville actuelle ne semble guère correspondre aux descriptions glorieuses que nous lisons dans les textes antiques. Elle paraît plutôt délabrée et provinciale. Où sont les monuments magnifiques, les temples, les palais, la grande bibliothèque ?

Bonaparte sourit.

— Tout cela a disparu. Romains, Byzantins, Arabes, Ottomans. L'Égypte antique n'existe plus que dans ses pierres. C'est pour ça que nous sommes là.

Le débarquement commença l'après-midi dans une houle forte. Les soldats descendirent en chaloupes qui les transportèrent jusqu'au rivage où ils sautèrent dans l'eau peu profonde et pataugèrent jusqu'à la plage sous un soleil de plomb. L'odeur arriva avant tout le reste. Quelque chose de chaud et de minéral, de poissonneux et de fumé, l'odeur d'une ville ancienne qui ne s'attendait pas à être surprise.

Les savants débarquèrent en fin de journée. Alexandrie n'était pas ce qu'ils avaient lu. Quinze mille habitants, des rues étroites, des maisons de brique crue qui s'effritaient.

Denon posa pour la première fois le pied sur le sol égyptien et regarda autour de lui avec une déception qu'il ne chercha pas à cacher.

— Est-ce vraiment ça ? Des ruines et des masures ?

La colonne de Pompée se dressait à cinq cents mètres, seule dans le ciel de sable. Vingt-sept mètres de granit rouge d'Assouan sur un piédestal de pierres de taille. Elle n'avait aucun rapport avec Pompée. Elle avait été érigée vers 297 après notre ère en

l'honneur de l'empereur Dioclétien, après qu'il eut écrasé une révolte alexandrine.

Le fût était monolithe, un seul bloc de deux cents tonnes, poli il y a quinze siècles, toujours lisse au toucher sous la poussière. Le chapiteau corinthien au sommet avait perdu quelques feuilles d'acanthé mais restait lisible. Jomard en prit les mesures avec ses instruments : diamètre à la base, deux mètres soixante et onze ; au sommet, un mètre quatre-vingt-dix. La colonne était légèrement fuselée. Les artisans avaient calculé l'illusion d'optique qui rendrait le fût parfaitement droit à l'œil depuis le sol. Seize siècles après, le calcul tenait encore.

Au piédestal, des blocs épars portaient des fragments d'inscriptions hiéroglyphiques, réemployés dans la construction romaine, probablement arrachés à un temple pharaonique antérieur. Cette pratique du réemploi traversait toute l'histoire égyptienne. Les Romains pillaient les temples pour leurs constructions, les Arabes pillaient les constructions romaines, les Ottomans pillaient les constructions arabes. Chaque couche servait de carrière pour la suivante. La colonne de Pompée était elle-même posée sur des pierres qui avaient déjà servi ailleurs.

Denon dessina la colonne depuis trois angles différents. Face, trois quarts, profil depuis le nord. Ce monument de deux cents tonnes était condamné à servir de point de repère aux navires entrant dans le port. Son dessin rejoindrait les planches de *la Description*. La colonne resterait là. Sa représentation irait à Paris, à Londres, à Vienne.

Alexandrie était décevante. Trop de siècles superposés. Mais le Nil s'ouvrait devant eux. Les vraies découvertes étaient ailleurs.

La prise de la ville coûta environ trois cents morts et blessés français. Kléber fut touché à la tête mais survécut. Bonaparte établit son quartier général dans le palais du gouverneur ottoman et convoqua les notables pour leur expliquer, dans une proclamation traduite en arabe, que l'armée française venait libérer l'Égypte de

la tyrannie mamelouke et restaurer les droits du sultan ottoman légitime.

— Peuples d'Égypte, proclamait le texte, on vous dira que je viens détruire votre religion. Ne le croyez pas. Je viens vous restituer vos droits et punir les usurpateurs. Nous sommes les vrais musulmans. N'avons-nous pas soumis le Pape et les Chevaliers de Malte ?

Pendant que Bonaparte organisait l'administration d'Alexandrie, les savants commençaient leurs premiers travaux. Denon chercha les traces de la grandeur ptolémaïque. Peu de choses furent trouvées. Alexandrie la Grande avait presque disparu.

Denon passa sa première nuit sans dormir. Non par inquiétude, mais parce que les rues continuaient de bruire d'une vie nocturne qu'il n'avait encore jamais entendue. Des voix en arabe, des chiens errants, le bruit d'une fontaine dans une cour invisible, les appels à la prière qui résonnaient depuis les minarets avant l'aube. Il s'installa à sa fenêtre avec son carnet et dessina ce qu'il ne voyait pas, ses oreilles guidant sa main. Les lignes étaient incertaines. Il les laissa l'être. La nuit fut longue.

Le lendemain matin, il sortit avec Jomard dans la ville. Ce dernier portait son théodolite et prenait des mesures à chaque carrefour. Denon croquait les façades, les visages dans les souks, un dromadaire couché dans la poussière, un groupe d'enfants qui regardaient les soldats français passer avec un mélange de curiosité et de méfiance. Ni l'un ni l'autre ne parlait arabe. Ils communiquaient avec les habitants par gestes, par sourires, par la monnaie.

— L'Égypte que nous allons étudier n'est pas seulement l'Égypte ancienne, dit Denon à Jomard en dessinant une porte de bois sculptée aux motifs géométriques. Il y a plusieurs milliers d'années de couches superposées ici. Chaque couche a recouvert la précédente sans l'effacer complètement.

— Ce qui complique les relevés, ajouta Jomard. Vos couches superposées posent un problème de méthode. Si tout appartient à

tout, rien ne peut être daté. Quand un bloc de granit ancien est réemployé dans une maison du dix-huitième siècle, à quelle période appartient-il ?

— Aux deux. C'est le problème et c'est l'intérêt.

Le marché aux poissons avait révélé à Étienne Geoffroy Saint-Hilaire, jeune naturaliste membre de la Commission des sciences, une dizaine d'espèces méditerranéennes qu'il n'avait encore vu nulle part en spécimen. Il en acheta plusieurs dont il ignorait le nom, les emballa soigneusement dans du sel et les fit porter à son logement pour les disséquer le soir. Ses compagnons de chambre protestèrent contre l'odeur. Il répondit que l'odeur de la science était préférable à l'ignorance.

De son côté, Berthollet s'intéressa aux teintures du marché. Les étoffes exposées par les marchands présentaient des coloris qu'il ne reconnaissait pas. Des indigos très profonds, des rouges qui n'avaient pas la teinte de la garance, des jaunes tirant sur le safran. Berthollet préleva des échantillons de fibres teintées, les roula dans du papier, les étiqueta soigneusement.

Pendant que les savants exploraient les marchés d'Alexandrie, chacun selon sa spécialité, Bonaparte ne se promenait pas.

Il fallait organiser la garnison, établir les relations avec les autorités locales, régler les questions d'approvisionnement, préparer la marche vers le Caire. Il reçut les notables assis dans un fauteuil qu'il avait fait apporter de son navire, entouré de ses aides de camp. Ils se présentèrent avec la prudence de ceux qui ne savent toujours pas si les nouveaux arrivants resteront.

L'armée, cependant, se préparait. Les soldats remplissaient leurs gourdes, chargeaient les mulets, vérifiaient leurs munitions. Des guides égyptiens avaient été engagés. Des hommes qui connaissaient la route du désert et les points d'eau. Ils regardaient cette préparation avec fatalisme. Ils avaient vu beaucoup de troupes passer dans ce couloir entre la mer et le désert.

Bonaparte n'était pas préoccupé par les calculs hydrologiques. Il observait le désert. De la terrasse du palais où les savants logeaient, on pouvait voir au sud la ligne nette où la ville s'arrêtait et où le sable commençait. Une ligne droite. D'un côté, les maisons, les jardins, les palmiers, la présence humaine organisée de longue date. De l'autre, rien. Une étendue uniforme jusqu'à l'horizon sans une ombre, sans une variation de couleur, sans un signe de vie.

Le 6 juillet, Bonaparte donna l'ordre de marche. Deux cent vingt kilomètres séparaient la côte du Caire. Entre les deux : le désert. Nul ne l'avait dit clairement aux savants.

Quarante degrés à l'ombre dès la première heure. Pas d'eau entre les puits. Des soldats mouraient en marchant, fauchés non par l'ennemi mais par le soleil. On ne mourait pas d'un coup. On s'arrêtait. On tombait à genoux. On ne se relevait pas. Les colonnes continuaient. Nul ne décrocha le pas pour rester avec un homme à terre.

Bonaparte marchait à pied comme ses soldats, en colonnes parallèles à travers le désert. Les savants, inadaptés, suivaient comme ils pouvaient. Plusieurs s'évanouirent. Denon dessinait les paysages en marchant.

Monge titubait en s'appuyant sur un bâton de marche improvisé. Bonaparte, le voyant dans cet état, ordonna qu'on lui donnât de l'eau de sa propre réserve.

— Bois, Monge, reprit Bonaparte en lui tendant sa gourde. Tu dois survivre à cette marche.

Monge but quelques gorgées d'eau tiède au goût métallique. Monge faillit dire merci et se retint. On ne remerciait pas un général d'une gorgée d'eau comme on remerciait un ami. Monge rendit la gourde sans un mot. Bonaparte avait déjà regardé ailleurs.

— Toutes les grandes entreprises ont leurs épreuves, reprit Bonaparte en lui posant la main sur l'épaule. Alexandre a marché

jusqu'en Inde pendant treize ans. Marco Polo vingt-quatre ans hors de Venise. Nous, nous tiendrons.

Les colonnes progressaient à travers un paysage où ne poussait presque rien. Quelques buissons épineux. De temps en temps un village de brique crue. Des fellahs qui regardaient passer l'armée depuis leurs portes sans un mot. La chaleur était différente de tout ce que les soldats avaient connu. Elle ne venait pas seulement du soleil mais du sol lui-même, comme si le désert tout entier était un four ouvert. Les gourdes se vidaient. On les remplissait aux puits quand on en trouvait. L'eau avait un goût de terre et de sel mais personne ne se plaignait.

Le quatrième jour, vers midi, un murmure parcourut les colonnes. Les soldats levèrent la tête. Devant eux, au-delà de la ligne tremblante de chaleur, une bande verte se dessinait à l'horizon. Le Nil. Certains se mirent à courir. Les officiers ne les retinrent pas. Ils coururent eux aussi.

Quand les premières files atteignirent la berge, les hommes tombèrent à genoux dans l'eau sans même retirer leurs sacs. Ils burent, se lavèrent le visage, restèrent immobiles dans le courant comme s'ils refusaient d'en sortir. Derrière eux, les colonnes continuaient d'arriver, soulevant des nuages de poussière qui retombaient sur l'eau.

Denon s'installa sur la berge avec ses fusains. Devant lui la large surface d'eau miroitant sous le soleil de juillet, la bande fertile de quelques kilomètres de vert intense, puis le désert commençant exactement là où l'irrigation s'arrêtait.

— Regarde, Jomard, dit Denon au jeune ingénieur-géographe qui s'était assis à côté de lui pour se reposer, voilà enfin la véritable Égypte.

— Ce qui me frappe, c'est la ligne. D'un côté les palmiers, les cultures. De l'autre, le désert. À deux kilomètres de la rive.

Jomard avait raison. Tout dépendait du Nil. À deux kilomètres de la rive, c'était le désert. Absolu, immédiat. L'Égypte n'était qu'un couloir d'eau dans un continent de sable.

L'eau potable était maintenant disponible. L'armée reprenait des forces. Jomard déplaçait sa règle graduée. Monge traçait des équations sur ses feuilles volantes. Denon ouvrait son carnet de croquis. Les ingénieurs étudiaient les systèmes d'irrigation : sakihs, chadoufs, canaux de distribution. Des techniques vieilles de millénaires, encore en usage. L'eau du Nil élevée mécaniquement pour atteindre des champs situés quelques mètres plus haut. Simple, efficace, inchangé depuis les pharaons. Les botanistes collectaient frénétiquement : palmiers dattiers, sycomores, lotus, papyrus, plantes aromatiques inconnues en Europe. Geoffroy empaillait les oiseaux — ibis, hérons — et remplissait des caisses. La faune du Nil s'offrait à lui : crocodiles sur les berges, hippopotames devenus rares, oiseaux migrateurs par milliers.

— Regardez ces ibis, lança Geoffroy à Berthollet. Les Égyptiens les momifiaient. Ils en avaient fait le dieu Thot. La sagesse, l'écriture. Un oiseau qu'on voit chaque matin au bord du Nil.

— Mon cher Geoffroy, adorer un oiseau comme un dieu me semble le comble de la superstition. Les Lumières ont corrigé ça. Les Lumières avaient dépassé beaucoup de ces croyances. Mais Geoffroy comprenait quelque chose que Berthollet refusait de voir. Vénérer un ibis n'était sans doute pas de la superstition pure, mais la forme que prenait, dans une civilisation donnée, l'observation rigoureuse de la nature. Les Égyptiens avaient remarqué que l'ibis apparaissait avec les crues du Nil. Ils en avaient fait un dieu. Les naturalistes du dix-huitième siècle remarquaient la même chose et en faisaient des équations. La différence était dans le langage, pas dans l'attention portée au monde.

Geoffroy avait commencé à acheter dès le premier mois. Il n'en parlait pas à ses collègues. Fourier, Monge, Berthollet n'avaient pas de position claire sur la question. Collecte scientifique ou appropriation personnelle ? La distinction était floue.

Le marché de Saqqarah fonctionnait depuis que les soldats français avaient montré qu'ils achetaient. Des fellahs des villages voisins apportaient ce qu'ils trouvaient dans les champs et les tombes. Des *chaouabtis* par dizaines, des scarabées par centaines, des fragments de papyrus, des amulettes, des monnaies ptolémaïques vertes de patine. Denon venait le matin, avant que la chaleur rende la marche épuisante. Il marchait lentement entre les étalages improvisés, des nattes de jonc posées sur la terre, les objets disposés dessus. Il s'accroupissait. Soupesait. Regardait. Ce qui l'arrêtait n'était pas toujours ce qui était le plus ancien ou le plus spectaculaire. Un *chaouabti* en bois peint, figure funéraire de quinze centimètres, les bras croisés sur la poitrine dans l'attitude d'Osiris, le visage hiératique, la perruque bleue striée de lignes d'or finement tracées. Le visage avait la précision tranquille des portraits de cour. Quelqu'un l'avait regardé, quelqu'un avait voulu qu'il soit reconnu dans l'au-delà. Ce *chaouabti* avait accompagné un mort pendant trente siècles dans une chambre funéraire scellée. Maintenant il était là, sur une natte de jonc, à Saqqarah, sous le soleil. Le *chaouabti* fut enveloppé dans un chiffon et Denon le mit dans sa sacoche.

Le fellah dit une phrase. Denon ne comprit pas. Il se tourna vers Hassan, l'interprète que l'armée lui avait assigné. Hassan écouta, regarda ses pieds, puis traduisit à voix basse.

— Il dit que c'est la tombe de son ancêtre.

Hassan rentra seul au bivouac ce soir-là. Il longea le marché qui se vidait, les vendeurs disparus dans la poussière du soir avec leurs piastres. Il s'arrêta à l'endroit où le fellah avait étalé ses objets. La natte était toujours là. Une dépression dans le sable marquait où le *chaouabti* avait reposé. Interprète depuis quatre ans, il avait traduit des marchands, des notaires, des officiers ottomans, maintenant des savants français. Il avait appris que traduire, c'est choisir entre des mots qui ne se recouvrent jamais exactement. La phrase du fellah — la tombe de son ancêtre — il l'avait traduite exactement. Ce qu'il n'avait pas traduit, c'était le ton.

Les jours suivants, Denon fit d'autres acquisitions.

Des scarabées. Un en faïence bleue portant le cartouche de Thoutmôsis III, sixième pharaon de la XVIII^e dynastie, gravé sur le plat avec une précision qu'il vérifia à la loupe : le faucon, le roseau, le pain arrondi, l'œil. Trois mille deux cents ans et le trait était intact. Un second en stéatite noire représentant un coléoptère aux élytres finement détaillés. Les Égyptiens avaient observé le scarabée roulant sa bille de bouse vers le soleil et y avaient vu le dieu Khepri poussant le soleil à l'aube. Ils l'avaient mis dans les tombes, sur les cœurs des morts, pour assurer la renaissance.

Des amulettes. L'œil-oudjat en faïence turquoise, l'œil d'Horus recousu après le combat contre Seth. Trois centimètres, une pupille peinte, des lignes d'art cosmétique qui imitaient le plumage du faucon. Un Thot à tête d'ibis en lapis-lazuli que les scribes arboraient pour que leur calame reste juste. Une Sekhmet en cornaline rouge sombre. On la portait pour que la guerre et les épidémies ne vous atteignent pas.

Denon acheta aussi deux vases canopes en albâtre — un bouchon en tête de chacal, un autre bouchon en babouin —, gardiens des entrailles du mort. Seize centimètres de haut, l'albâtre translucide laissant passer la lumière en teinte miel comme si la pierre était encore vivante. Des fragments de papyrus couverts d'écriture hiéroglyphique, acquis sans savoir ce qu'ils disaient. Ce qu'ils disaient ne changerait pas ce qu'ils étaient.

Ce qu'ils disaient, il ne le savait toujours pas. Des années plus tard, les orientalistes l'apprendraient : formules du *Livre des Morts*, invocations protectrices pour le passage vers l'autre monde. Le papyrus Cadet contenait la formule 125, le jugement de l'âme devant Osiris.

Ces papyrus rejoindraient le Cabinet des manuscrits de la Bibliothèque nationale, sous la cote *Égyptien 1 à 19*.

Mais ce matin à Saqqarah, il ne savait encore rien de tout ça. Ce qui l'arrêtait, il l'achetait. Le marché se vidait. La chaleur montait.

Demain il y aurait d'autres nattes, d'autres objets, d'autres transactions dont il n'écrirait pas toutes les phrases. L'Égypte était plus grande que ses carnets. Il le savait depuis le premier jour. Il continuerait néanmoins.

À l'aube, Geoffroy avait douze pages de notes et une conviction. Le crocodile du Nil et le caïman d'Amérique du Sud partageaient une architecture osseuse si proche qu'elle ne pouvait pas être fortuite. Cette convergence anatomique à travers des dizaines de milliers de kilomètres et des millions d'années de séparation posait une question à laquelle la biologie de son époque n'avait pas de réponse.

Geoffroy n'en avait encore parlé à personne. L'idée était trop différente de ce qu'enseignait la science de son temps.

Geoffroy avait demandé à Denon de lui montrer les représentations d'animaux dans les bas-reliefs de Saqqarah. Ils avaient passé une demi-journée à comparer les ibis des peintures avec les ibis vivants. Les peintures et les oiseaux se ressemblaient à la perfection. Trois mille ans n'avaient rien changé. Denon avait dessiné les deux côte à côte — le vivant et le mort peint — sans savoir lequel ressemblait le plus à l'original.

III - La bataille des Pyramides

Le 21 juillet, l'armée aperçut les pyramides.

Les silhouettes triangulaires se dessinaient à l'horizon depuis une dizaine de kilomètres. Les soldats s'arrêtèrent d'eux-mêmes. Personne n'avait donné d'ordre. Bonaparte, à cheval, les regarda sans un mot.

Puis il se retourna vers ses hommes :

— Soldats, du haut de ces pyramides, quarante siècles vous contemplent.

Il fit signe à ses généraux sans baisser la voix :

— Kléber, division gauche. Desaix, division droite. On ne bouge pas. On laisse venir.

Puis, pour lui seul, une dernière fois face aux pyramides :

— Autant que ce soit en gagnant.

Les savants furent envoyés à l'intérieur des carrés d'infanterie avec les bagages et les blessés. Ils se retrouvèrent serrés parmi les mulets et les caissons de munitions, à hauteur d'épaule des soldats des derniers rangs. Monge ne voyait presque rien.

D'où il était, on ne pouvait voir que ce qui se passait à hauteur d'homme : les pieds qui se resserraient, les fusils qu'on tenait à deux mains, la sueur sur les nuques. La poussière qui montait de l'est. La cavalerie mamelouke qui approchait, invisible encore. Un soldat à sa gauche murmurait en alsacien. Monge ne comprit pas. Le ton suffisait. Il se demanda, pour la première fois depuis Toulon, si l'expédition valait d'être serré entre des mulets et des caissons pendant qu'une cavalerie chargeait à travers la poussière.

Le grondement arriva avant le bruit des sabots. Quelque chose dans l'air, une vibration dans la terre sous ses pieds. Puis les premiers rangs tirèrent et la fumée noire masqua tout. Les salves se succédèrent à cadence régulière. Dans les intervalles, on entendait des cris. Ceux des hommes quand ils tombent de cheval.

Ce que Monge ne pouvait voir depuis l'intérieur du carré, les officiers à cheval le voyaient. Mourad Bey avait disposé ses forces à l'est, entre les Français et le Nil. Six mille cavaliers mamelouks, peut-être sept mille, massés en formations ondoyantes qui changeaient de forme sans jamais se figer. Pas de lignes. Pas de rangs fixes. Une cavalerie qui se déployait comme de l'eau sur une surface inégale. Les chevaux arabes, plus petits que les montures françaises, galopaient par groupes de cinquante, de cent, changeant de direction au signal d'un chef qu'on ne voyait pas. Derrière eux, une poussière ocre montait jusqu'à masquer le ciel.

Bonaparte avait formé ses divisions en cinq grands carrés. Vingt-cinq mille hommes répartis en six rangs de profondeur,

baïonnettes dehors, les officiers à l'intérieur avec les bagages. C'était la formation théorique enseignée à l'École militaire, celle qui ne devait jamais céder sous une charge de cavalerie. En théorie. Personne dans l'armée n'avait vu nulle part six mille cavaliers charger en même temps.

La première charge vint du sud-est. Mille cavaliers environ, séparés du gros de l'armée mamelouke, qui piquèrent droit vers le carré de Desaix. Les Mamelouks portaient des cimenterres, des pistolets à la ceinture, des carabines en bandoulière. Certains avaient des cottes de mailles qui brillaient au soleil. D'autres des robes de soie brodée. Ce n'était pas une armée. C'était une aristocratie guerrière montée à cheval, chaque cavalier combattant pour sa propre gloire, sans ordre collectif.

Ils chargèrent à fond de train sur trois cents mètres. Le carré de Desaix attendit. Deux cent cinquante mètres. Les officiers hurlaient de tenir les rangs. Deux cents mètres. Les fusils se levèrent. Cent cinquante mètres. Bonaparte, depuis sa position centrale, regardait sans bouger. Cent mètres. La distance où un fantassin pouvait distinguer le visage du cavalier qui chargeait. Soixante-quinze mètres. L'ordre de feu.

La première salve toucha la charge de front. Les balles frappaient les chevaux d'abord, plus larges que les hommes, puis les cavaliers qui basculaient en avant ou sur le côté. À cinquante mètres, la charge ralentit. Pas un arrêt brutal. Un effritement. Les chevaux refusaient d'avancer vers les baïonnettes. Quelques cavaliers isolés parvinrent jusqu'au carré. Ils frappaient avec leurs cimenterres contre les fusils croisés, mais ne pouvaient pas pénétrer les six rangs de profondeur. La deuxième salve les abattit à bout portant.

Les survivants se replièrent. Mais d'autres charges suivirent. Mourad Bey lança ses escadrons par vagues successives, espérant trouver une faille dans les formations françaises. Chaque vague se brisait sur les fusils. À midi, les carrés tenaient toujours. Le sol devant les positions françaises était jonché de chevaux

morts et de cavaliers blessés. La fumée de la poudre stagnait dans l'air immobile, formant un brouillard gris qui masquait les pyramides à l'arrière-plan.

Denon continuait à dessiner à l'aveugle. Des dos, des fusils, la fumée, un coin de pyramide au-dessus des têtes. Depuis l'intérieur du carré, il ne voyait que des fragments : la nuque du soldat alsacien devant lui, les fusils qui se levaient et retombaient, la fumée âcre qui masquait tout. Ce qui venait de se passer à l'extérieur — les charges, les salves qui brisaient les escadrons mamelouks, la contre-attaque de la cavalerie française — il ne le verrait pas. Il ne garderait que la fumée, la chaleur, la sueur, et le bruit.

Vers deux heures de l'après-midi, Bonaparte ordonna une contre-attaque limitée. Les carrés s'ouvrirent sur leurs flancs et laissèrent sortir la cavalerie française, qui chargea les Mamelouks en désordre. Ce n'était pas une poursuite. C'était un coup de boutoir calculé pour briser la cohésion de l'ennemi. Les Mamelouks, surpris par cette sortie, reculèrent vers le Nil. Certains se noyèrent en tentant de traverser le fleuve à cheval. D'autres furent abattus sur les berges par l'infanterie française qui les poursuivait.

Mourad Bey comprit que la bataille était perdue. Ses cavaliers, superbes individuellement, ne pouvaient rien contre une infanterie disciplinée qui tenait ses positions. Il donna l'ordre de retraite générale. Quatre heures après le début du combat, les Mamelouks survivants galopèrent vers le sud, abandonnant le champ de bataille aux Français. Ils laissaient derrière eux près de deux mille morts. Les Français en comptaient moins de trois cents.

Denon dessina les pyramides avec les morts au premier plan. C'est ce croquis-là, pas les peintures de triomphe commandées plus tard, qui disait la vérité de cette journée.

L'armée se remit en marche. Et alors les pyramides revinrent. Non comme elles étaient apparues le matin, silhouettes lointaines dans la poussière, mais comme des choses d'une autre nature. Elles grossissaient à mesure qu'on s'en approchait d'une façon qui n'avait rien à voir avec la perspective ordinaire. Ce n'était pas

qu'elles devenaient plus grandes. C'est qu'elles cessaient d'être comparables à quoi que ce soit de connu. À deux cents mètres, Denon comprit qu'il avait passé sa vie entière à imaginer des monuments à l'échelle d'un homme. Ces pyramides avaient été construites à l'échelle d'une idée que les bâtisseurs avaient de ce qui devait durer. Elles étaient énormes, impudiques dans leur taille. Aucun édifice européen n'était comparable.

Jomard, le jeune polytechnicien, sortit ses instruments de mesure et commença ses relevés. Les chiffres qu'il nota ce soir-là — longueur de la base, angle d'inclinaison des faces, hauteur estimée — constitueraient le premier relevé scientifique précis des pyramides de Gizeh. Ce travail fastidieux et minutieux, effectué le soir même de la victoire, résumait l'ambivalence de toute l'expédition.

Denon examina les pyramides, puis l'armée qui campait à leur pied. Ces monuments pesaient des millions de tonnes. Ils n'iraient nulle part. Mais les objets qu'ils contenaient étaient une autre affaire. Les statuettes des chambres funéraires. Les papyrus. Les scarabées en faïence. Tout ce qu'une main pouvait soulever et mettre dans une caisse de campagne.

La nuit tomba vite sur le plateau de Gizeh. Les soldats allumèrent leurs feux de bivouac. La lumière orange des flammes donna aux pierres une couleur qu'il n'avait encore vue dans aucune peinture. Denon resta debout longtemps après que Jomard se fut allongé sur sa couverture, les yeux ouverts vers le ciel.

À minuit passé, il prit ses fusains et s'approcha de la Grande Pyramide. Les sentinelles ne l'arrêtèrent pas. Elles avaient été prévenues que ce civil avec le carnet se promenait partout et ne posait pas de problème. Il longea la base jusqu'à trouver un angle où la lune éclairait directement la face nord. Les blocs étaient plus hauts qu'un homme. Deux, trois blocs escaladés, il s'assit sur le quatrième.

La pierre était encore chaude. Pas la chaleur diffuse de l'air. Une chaleur propre, intérieure, comme si la masse de calcaire avait absorbé le soleil du jour et le restituait lentement dans la nuit. La

paume posée à plat. Cent quarante-six mètres de pierre au-dessus de lui, invisibles dans l'obscurité. Il ne voyait que les premiers rangs de blocs qui montaient vers le noir.

Denon essaya de dessiner. La lune donnait assez de lumière pour distinguer les joints entre les assises, la légère irrégularité des surfaces taillées à la main, l'ombre profonde des interstices. La ligne d'horizon tracée où la pyramide coupait le ciel, les rangs successifs des blocs qui montaient en gradins. C'était plus simple que le dessin du jour.

Jomard le trouva là vers une heure du matin. Il s'assit à côté de lui sans un mot, examina le croquis dans le carnet, puis la pyramide, puis encore le carnet.

— Nous venons de gagner une bataille que personne ne se souviendra d'avoir perdue. Dans mille ans, qui saura que Mourad Bey s'est enfui vers le sud ce matin ? Dans mille ans, cette pyramide aura vu cent batailles comme la nôtre. Elle ne les comptera pas. La pierre ne comptabilise pas les victoires des hommes.

— Nos carnets l'écriront, ajouta Jomard. Il y a une différence entre savoir et écrire. Mais nos carnets en témoigneront, si quelqu'un les lit.

— Nos carnets. Voilà ce qui reste des victoires. Des carnets et des pyramides.

Jomard réfléchit. Le sommet de la structure attirait son regard.

— J'ai calculé ce soir que la Grande Pyramide contient environ deux millions trois cent mille blocs. Si les ouvriers avaient travaillé dix heures par jour, trois cent soixante-cinq jours par an pendant vingt ans, il aurait fallu poser un bloc toutes les deux minutes environ, sans interruption. Pas de pause. Pas d'erreur. Deux millions de fois. Ce qui me trouble, c'est que le calcul fonctionne. Il n'y a pas de marge qui s'effondre. Ils ont fait exactement ce qu'ils avaient prévu de faire.

Au loin, les feux de bivouac des soldats clignotaient dans la plaine. Quelque part vers le nord, Le Caire dormait. La pyramide, elle, ne dormait pas.

Denon examina le croquis une dernière fois. La ligne de la pyramide contre le ciel nocturne, simple, absolue. Jamais il n'avait dessiné chose aussi difficile à rater. La forme était si pure qu'on ne pouvait pas la manquer.

Jomard se leva, frappa la poussière de son pantalon et remonta vers le camp. Cette nuit-là, Denon dormit peu.

Le lendemain matin, il descendit dans la Grande Pyramide avec Monge et l'architecte Balzac. Ils entrèrent en empruntant le couloir forcé au neuvième siècle par le calife Al-Mamoun. Un tunnel dans la maçonnerie, si étroit qu'il fallait avancer courbé en deux, les torches fumantes à la main. La chaleur de la veille avait quitté le plateau. La pierre était froide.

Dans le couloir descendant ils croisèrent un soldat qui remontait. Un jeune, dix-huit ans peut-être, la torche dans la main gauche, la main droite fermée. Il s'effaca contre la paroi pour les laisser passer. Denon aperçut ce que la main droite tenait. Un scarabée en faïence bleue, gros comme une noix, trouvé dans une niche latérale. Le soldat le regarda. Denon aussi. Aucun des deux ne dit rien. Le soldat repartit vers la sortie. Il n'y avait rien à dire. Le scarabée du soldat et les statuettes dans ses propres bagages relevaient de la même logique. La différence était de degré, pas de nature. Denon le savait depuis Saqqarah.

La Grande Galerie les arrêta net. Quarante-sept mètres de longueur, huit mètres et demi de hauteur, les parois en calcaire poli montant en encorbellement vers le faite. Le couloir se prolongeait à vingt-six degrés vers la Chambre du Roi. La torche levée. La lumière ne montait pas jusqu'au sommet. Il n'y avait pas de sommet visible. Seulement les deux parois qui se rapprochaient dans le noir.

— Les Romains ont construit des voûtes, dit Monge en regardant les murs. Les Égyptiens ont construit des faux-plafonds. Le résultat est le même. Un espace couvert. La solution technique est différente. Ils ont résolu le même problème sans se connaître.

— Oui avec des siècles de différence, répondit Balzac. Ce couloir a deux mille cinq cents ans de plus que le Panthéon de Rome.

Monge avança en comptant ses pas. Il s'était muni d'une corde graduée qu'il déroulait derrière lui, notant la longueur exacte à chaque changement de direction. Balzac tenait le niveau à bulle.

Dans la Chambre du Roi, ils firent une halte. Le sarcophage vide occupait l'angle ouest. Une cuve monolithe sans couvercle, sans inscription, sans ornement. Quelqu'un avait brisé le bord nord à une époque indéterminée. Les pilleurs n'avaient rien laissé d'autre.

Denon mesura la pièce dans les trois dimensions. Longueur : dix mètres trente. Largeur : cinq mètres vingt. Hauteur : cinq mètres quatre-vingt. Les chiffres notés, il les vérifia, les nota à nouveau. Puis il calcula le rapport longueur-largeur. Proche de deux pour un. Proche du double carré.

— Regardez. Ce rapport n'est pas aléatoire. Les Égyptiens avaient une géométrie des proportions que nous redécouvrons. Ils ne l'avaient pas écrite. Ils l'avaient bâtie.

Assis sur le bord du sarcophage vide, Monge dessinait la pièce à la lumière de sa torche. Ce sarcophage avait contenu quelque chose. Ou peut-être rien. Peut-être qu'il avait toujours été vide. Sans doute que la chambre elle-même était le tombeau et non le coffre de pierre. Personne ne savait. Les hiéroglyphes des parois auraient pu le dire. Ils ne pouvaient pas les lire.

Ils remontèrent à la surface après deux heures. Le soleil du matin frappait le plateau de Gizeh. Monge s'assit sur un bloc de calcaire et ferma les yeux un moment. Il pensa à la pièce en bas. Son silence absolu, son obscurité parfaite, le sarcophage vide qui avait attendu là pendant des siècles que quelqu'un vienne y poser les mains.

Denon ouvrit son carnet et écrivit. « on entre dans une pyramide comme on entre dans une phrase dont on ne comprend ni le début ni la fin. Le sens est là, organisé, précis. Mais la langue nous manque. »

Dans l'après-midi, pendant que Jomard finissait ses relevés de la face est, il s'éloigna vers le sud du plateau. Voir le Sphinx de loin, tel était son souhait, avant d'en approcher. Il s'arrêta à trois cents mètres et regarda.

La tête émergeait du sable à l'horizon, découpée sur le ciel blanc de chaleur. La proportion était troublante. Trop grande pour un homme, trop petite pour un monument, quelque chose entre les deux qui ne correspondait à aucune catégorie qu'il connaissait. La silhouette fut tracée avec précision. Quatre lignes. La cassure du nez mutilé. Le rebord du némès. La coiffure rayée qui encadrait le visage. L'ombre portée sur le sable.

En approchant, les détails s'ajoutèrent. Le calcaire jaune pâle, usé par des millénaires de vent chargé de sable. Les strates géologiques étaient visibles dans la roche. Le Sphinx avait été taillé dans la falaise naturelle. Les ouvriers avaient suivi les couches de la pierre comme un sculpteur suit le grain du bois. Les oreilles, à demi effacées, gardaient encore leur forme. Les yeux étaient des creux maintenant, mais les sourcils en relief indiquaient qu'il avait fallu les creuser intentionnellement.

Denon s'assit entre les pattes avant, dans l'ombre étroite que la tête projetait en fin d'après-midi. C'était le seul endroit frais du plateau à cette heure. Le visage dessiné depuis en dessous, l'angle qu'aucun peintre n'avait encore représenté, l'angle de quelqu'un assis aux pieds du monument et levant les yeux.

Un soldat du détachement de protection vint lui dire qu'il était temps de rentrer au camp. Il fit signe qu'il entendait et ne bougea pas. Le soldat s'éloigna. Il restait de la lumière pour une vingtaine de minutes.

Il pensa à ce que le Sphinx gardait. Ou était censé garder. Les Égyptiens anciens l'avaient appelé Hor-em-akhet, Horus dans l'horizon. Le dieu faucon qui était aussi le soleil levant. Ce visage regardait vers l'est, exactement vers l'est, vers le soleil au lever. Pas par hasard. Par calcul astronomique, exécuté avec une précision que les instruments de Jomard ne feraient que confirmer.

Tout ici était intentionnel. Rien n'était décoratif pour le simple plaisir de décorer. Chaque proportion, chaque orientation, chaque matériau choisi répondait à une logique que les bâtisseurs avaient dans la tête et qu'ils n'avaient pas jugé utile d'expliquer parce que leurs successeurs la connaissaient aussi. Puis les successeurs avaient disparu, et la logique avec eux, et il ne restait que la pierre. Parfaite, précise, et muette.

Quand la lumière devint insuffisante, il se leva, regarda le visage une fois encore. Le nez absent ne diminuait pas l'expression. Si tant est que ce fût une expression. Ce n'était sans doute pas de la sérénité. Peut-être simplement la façon dont un visage taillé dans la roche regarde le monde.

La prise du Caire le 24 juillet fut étonnamment rapide. Les portes de la ville s'ouvrirent sans combat sérieux, les autorités locales préférant négocier qu'affronter une armée dont ils venaient de voir la puissance de feu. Bonaparte entra dans la capitale de l'Égypte à la tête de ses troupes, traversant des ruelles où la population restait prudemment à l'intérieur.

L'émerveillement des soldats face au Caire fut universel. Après des semaines de désert, ils découvraient une ville de trois cent mille habitants. Ses bazars grouillants, ses mosquées innombrables, ses jardins de palmiers et d'orangers, ses fontaines. Pour la plupart d'entre eux, c'était la ville la plus grande et la plus étrange qu'ils eussent jamais vue.

Denon parcourut le quartier de Khan el-Khalili le soir même de l'entrée. Dessinant en marchant, notant au passage. La ville lui

semblait un monde complet et cohérent, organisé selon une logique dont il n'avait toujours pas les clés pour la déchiffrer. Il faudrait des mois pour commencer à comprendre.

Khan el-Khalili était le cœur marchand du Caire depuis le quatorzième siècle. Un labyrinthe de ruelles couvertes où s'entassaient les orfèvres, les tisserands, les marchands d'épices, les libraires, les fabricants de cuivre et de laiton. Il y errait depuis une heure, son carnet ouvert, incapable de fixer ses dessins parce que le mouvement ne s'arrêtait jamais. Les visages, les étoffes, les marchandises. Tout se succédait trop vite.

Un vieux marchand de calligraphie arabe le remarqua et lui fit signe d'entrer dans sa boutique. Denon accepta. L'homme étala devant lui des feuilles couvertes de signes qu'il ne pouvait pas lire mais dont il reconnut immédiatement la valeur esthétique. Les lignes courbes, les points diacritiques disposés avec une précision qui tenait autant du dessin que de l'écriture. Il en acheta trois pour une somme modeste. Le marchand lui en offrit une quatrième en guise de bienvenue.

Ce geste le frappa. Après les fusillades d'Alexandrie, après la méfiance palpable des rues, quelqu'un lui offrait quelque chose. Ce n'était pas de la sympathie pour la France. C'était quelque chose de plus ancien. L'hospitalité telle qu'elle existait dans ce pays depuis des millénaires, avant les Français, avant les Ottomans, avant les Arabes mêmes.

Jomard, plus pragmatique, s'intéressa immédiatement aux dimensions de la ville. Trois cent mille habitants, c'était la population de Paris. Mais répartie sur une superficie bien plus réduite, dans des ruelles étroites qui ne laissaient passer que deux ânes de front. La densité était une autre façon de mesurer une civilisation. Il nota les largeurs des rues, les hauteurs approximatives des façades, le rapport entre les surfaces bâties et les cours intérieures. Ces données lui serviraient plus tard pour ses estimations démographiques.

Bonaparte, lui, aperçut le Caire comme un problème administratif. Trois cent mille habitants qu'il fallait gouverner avec une armée de vingt-cinq mille soldats épuisés. Le rapport n'était pas favorable. Il fallait des alliés locaux, une administration par procuration, une légitimité d'emprunt. Il commença à travailler le soir même de l'entrée dans la ville, pendant que ses soldats s'effondraient de fatigue.

Monge et Berthollet se retrouvèrent dans la cour d'un palais abandonné à boire du café égyptien servi par un domestique que l'intendance avait engagé le matin même.

— Nous y sommes, continua Monge en levant sa tasse. Nous avons traversé la Méditerranée, pris Malte, parcouru le désert, gagné la bataille des Pyramides, et nous voilà au Caire. Trois semaines de trajet, une bataille, et nous sommes ici assis dans un palais mamelouk à boire du café.

— Il reste l'essentiel, précisa Berthollet.

— Quoi donc ?

— Comprendre ce que nous avons devant nous. Ce pays. Cette civilisation. La conquête militaire était la partie facile.

Dans les rues voisines, l'armée s'installait pour la nuit. Des ordres criés, des chevaux, le bruit sourd des caisses qu'on déposait. Le Caire ne dormait toujours pas. Peut-être qu'il ne dormait jamais vraiment. Monge posa sa tasse et observa la cour. Un palmier, le bassin de pierre, les étoiles au-dessus des murs. Il avait passé cinquante-deux ans à croire que la science ouvrait le monde. Elle l'ouvrait, en effet. Que l'ouverture pût faire si peur, il ne l'avait pas prévu.

IV - La bataille d'Aboukir

Le 1er août, Nelson attaqua les vaisseaux français dans la baie d'Aboukir. Le combat dura une nuit. Au matin, onze vaisseaux de ligne sur treize avaient été coulés ou capturés. L'Orient, le vaisseau amiral, avait explosé.

La flotte française mouillait en ligne dans l'anse peu profonde d'Aboukir depuis le 1er juillet, attendant les ordres de l'amiral Brueys. Treize navires ancrés côte à côte, leurs flancs bâbord tournés vers la mer, leurs flancs tribord vers la terre. C'était la disposition classique d'une flotte au mouillage, celle qui protégeait un versant en s'adossant au rivage. Brueys avait choisi cette position parce que le port d'Alexandrie était trop peu profond. Il pensait que Nelson ne pourrait attaquer que de face.

Mais Nelson avait compris la faiblesse de cette disposition. Si la baie était assez profonde pour treize vaisseaux, elle l'était assez pour naviguer entre ces vaisseaux et la côte. Les Français s'étaient protégés du large. Ils avaient laissé leur flanc tribord exposé, croyant que personne n'oserait s'engager dans les hauts-fonds. Nelson osa.

L'attaque commença à dix-huit heures trente, alors que le soleil descendait sur l'horizon. Quatorze navires britanniques entrèrent dans la rade. Cinq d'entre eux, les plus petits tirant d'eau, passèrent entre la ligne française et la côte. Les autres attaquèrent par le large. Les Français se retrouvèrent pris entre deux feux, leurs canons de tribord inutiles parce qu'ils n'avaient pas prévu de combattre de ce bord.

La bataille se déroula dans l'obscurité grandissante. Les premiers vaisseaux français de la ligne, pris par surprise, furent submergés avant d'avoir pu rappeler leurs équipages dispersés à terre. Le Guerrier, le Conquérant, le Spartiate furent pilonnés à bout portant par les canons britanniques. À vingt heures, il faisait nuit noire. On ne se battait plus qu'à la lueur des coups de canon, des flammes qui montaient des ponts endommagés, et de la lune qui se levait sur la Méditerranée.

L'Orient, le navire amiral de cent vingt canons, se trouvait au centre de la ligne française. C'était le plus grand du monde, construit à Toulon en mille sept cent quatre-vingt-onze. Brueys y commandait, blessé mais refusant de quitter son poste. À vingt et une heures, un boulet britannique frappa la sainte-barbe où

étaient stockées les munitions. Le feu se propagea dans les soutes. Les marins tentèrent de l'éteindre, mais les pompes avaient été détruites par les tirs précédents.

À vingt-deux heures, l'Orient explosa. La déflagration fut visible depuis Alexandrie, à trente kilomètres de distance. Une colonne de flammes monta à cent mètres dans le ciel nocturne. Le bruit de l'explosion se répercuta sur toute la côte. Pendant dix minutes, le combat s'arrêta. Les Britanniques comme les Français cessèrent de tirer, pétrifiés par la violence de la destruction. Des débris enflammés retombaient sur la mer. Des corps de marins étaient projetés dans les airs et tombaient dans l'eau à des centaines de mètres du navire. De l'Orient, il ne resta rien. Aucun survivant de l'équipage de mille hommes.

Le combat reprit après le silence. Les vaisseaux français rescapés tentèrent de se défendre, mais ils étaient encerclés, leurs équipages décimés. À l'aube du 2 août, neuf vaisseaux français avaient été détruits ou capturés. Deux seulement parvinrent à s'échapper vers le large, le Guillaume Tell et le Généreux. Ils fuiraient vers Malte. Les autres étaient coulés, échoués sur la côte, ou aux mains des Britanniques.

La bataille d'Aboukir fut la plus grande victoire navale de Nelson. Les pertes françaises s'élevaient à plus de cinq mille hommes tués, blessés ou prisonniers. Les Britanniques n'avaient perdu aucun navire. La Méditerranée redevenait leur mer.

Cette nuit changeait tout. Sans flotte, l'armée française était prisonnière en Égypte. Pas de renforts, pas de ravitaillement, pas de retour. Trente-huit mille soldats et cent soixante-sept savants coupés du monde.

La nouvelle parvint au Caire le 6 août. Bonaparte convoqua un conseil de guerre. Sa colère était visible.

— Brueys a mouillé la flotte dans la baie d'Aboukir au lieu de la mettre en sécurité à Alexandrie. Nelson a attaqué de nuit. La flotte est détruite. Voilà notre situation.

Kléber — quarante-cinq ans, alsacien, géant de près de deux mètres, la franchise comme un défaut professionnel — posa la question que tout le monde avait sur le bout des lèvres.

— Général Bonaparte, quelle est la stratégie à long terme ? Rester ici jusqu'à quand ?

Bonaparte hésita. La décision n'était pas prise.

— Nous contrôlons le Nil, Kléber. L'Égypte peut nourrir notre armée. Malte nous a donné de quoi tenir. Nous ne dépendons pas du Directoire. Continuons. L'Orient est coupé de la France. Nous sommes désormais obligés de faire de grandes choses. Si nous ne pouvons pas rentrer par mer, nous rentrerons par la terre, en traversant la Syrie et la Turquie ou en restant ici jusqu'à ce que les circonstances changent.

— Nous sommes prisonniers ici pour une durée indéterminée, dit Monge

Berthollet, plus stoïque et plus résigné que Monge, tenta de relativiser la situation en la replaçant dans une perspective historique plus large.

— Alexandre est resté onze ans hors de Macédoine, Monge. Notre travail ici durera après nous. Tenez-vous en à ça.

Kléber, après le conseil, trouva Denon dans le couloir du palais et l'arrêta d'une main sur le bras. L'Alsacien était le seul général de l'armée qui ne faisait pas semblant devant les civils. Le seul aussi qui ne demandait pas la permission de poser une question désagréable.

— Vous avez entendu Bonaparte. Il a donné l'ordre de continuer. Qu'est-ce que vous en pensez, vous ?

— Je pense qu'il n'a pas le choix. Et qu'il le sait.

— Et nous ?

— Nous non plus.

Kléber hochâ la tête. Ce n'était pas du pessimisme. Kléber le lâcha et reparti vers ses officiers.

Il y avait quelque chose d'instructif dans ce genre de catastrophe. Non pas une leçon morale, mais une leçon sur la contingence. Les grandes entreprises ne tombaient pas toujours pour de grandes raisons. Parfois elles tombaient parce qu'un amiral avait mouillé au mauvais endroit.

L'annonce de la destruction de la flotte parvint aux savants de différentes façons selon leur position dans la hiérarchie du campement. Certains l'apprirent par un officier d'état-major qui traversait la cour. D'autres par un domestique égyptien qui avait entendu des soldats parler.

Ce soir-là, avant de rentrer à l'Institut, Denon passa par les dépendances nord du palais de Hassan-Kashif où les collections étaient entreposées. Lanterne et inventaire manuscrit à la main.

Les caisses étaient là : les douze boîtes étiquetées de sa main, les collections officielles de Monge et Berthollet. Dans l'angle nord-ouest, contre le mur du fond, vingt-trois caisses sans étiquette. Pas de numéro de série. Pas de nom de commissaire. Du bois ordinaire, fermé à la hâte avec des clous enfoncés en biais. Il tenta de soulever l'une d'elle. Trop lourde pour un homme seul. Ses doigts passèrent dans un interstice entre les planches. De la toile. Quelque chose de dur à travers. Il ne força pas l'ouverture. Il les avait vues trois fois dès le début de l'expédition. La première fois à Dendérah, sans y prêter attention. Elles étaient là parmi d'autres caisses. La deuxième après la bataille d'Aboukir, quand il était venu vérifier les collections à la lanterne. La troisième ce matin. Elles n'avaient pas bougé, et personne ne les avait réclamées. Elles existaient en dehors du système. En dehors des formulaires, des mandats, des carnets d'inventaire. Elles étaient la part de l'expédition qui n'avait pas de nom.

Il nota l'existence de ces vingt-trois caisses dans son journal personnel, en bas d'une page, avec la date et la mention : « Provenance inconnue. Contenu non vérifié. » Il n'en parla à personne. Ces caisses appartiendraient à quelqu'un. Quelqu'un les réclamerait, ou ne les réclamerait pas.

L'après-midi. Denon alla au marché aux épices de Khan el-Khalili voir si la nouvelle était connue dans la ville. Elle n'avait pas filtré. Ou elle avait filtré sans produire d'effet visible. Les marchands vendaient. Les acheteurs achetaient. Les prix du poivre et de la cannelle n'avaient pas changé par rapport à la semaine précédente.

Un marchand de tissus qu'il connaissait de vue lui fit signe d'approcher. L'homme prononça quelques mots en arabe, désignant le ciel, puis la mer au nord, puis faisant un geste des deux mains jointées qu'il écarta brusquement, l'universel signe de l'explosion.

— Ils savent, répondit Denon à son interprète.

— Ils savent depuis hier soir. Les nouvelles voyagent vite dans les souks. Ils disent que la flotte française a été détruite et que vous êtes maintenant prisonniers ici.

— Et qu'est-ce qu'ils pensent de ça ?

L'interprète échangea quelques phrases avec le marchand. Puis il se retourna vers lui.

— Il dit que les Français ne sont pas les premiers à être pris au piège en Égypte, que les Mamelouks aussi pensaient qu'ils resteraient, que le Nil continuera de couler quand vous serez partis, et aussi que si vous voulez acheter du tissu, il propose une bonne affaire aujourd'hui.

Denon acheta un morceau de tissu indigo. Pas pour une raison utile mais parce que la couleur était belle et qu'il voulait avoir fait quelque chose de concret dans cette journée.

Ce qui l'occupa davantage, dans les heures qui suivirent, était une pensée concrète : comment les carnets de Jomard, ses propres dessins, les collections de Geoffroy rentreraient-ils en France ? La science voyageait sur les mêmes bateaux que la guerre.

Ce soir-là, après le conseil de guerre, les savants se retrouvèrent dans la cour intérieure de l'Institut. Personne n'avait proposé de s'y réunir. Ils étaient là, les uns après les autres, attirés par le même besoin de ne pas rester seuls avec la nouvelle.

Berthollet arriva quelques minutes plus tard avec une feuille de calcul à la main. Assis, la feuille posée sur ses genoux, il dit sans préambule à Monge :

— J'ai estimé les provisions disponibles. Farine, huile, riz, viande sèche. En rationnant correctement, l'armée peut tenir seize mois sans ravitaillement extérieur. Nous ne mourrons pas de faim.

— Ce n'est pas la faim qui me préoccupe, continua Monge.

— Je sais. Mais c'est ce que je peux calculer.

Fourier était assis à l'écart, sous le portique. Il n'avait pas dit un mot. Les autres avaient appris à ne pas interpréter ce silence comme de l'indifférence. Fourier pensait autrement qu'eux. Il avait besoin des mathématiques pour traiter ce que les mots ne pouvaient pas contenir. Perdre la flotte était un problème à variables multiples : les provisions, les renforts, les routes de retraite possibles. Écrire les équations qui les relieraient lui échappait. Ce n'était pas de la froideur. C'était sa façon d'avoir peur.

— Nos collections. Comment rentrent-elles ?

Personne ne répondit immédiatement. C'était la question qu'ils s'étaient tous posée et que personne n'avait voulu formuler en premier.

— Les carnets rentrent dans nos poches, ajouta Jomard. Les mesures, les notes, les croquis. Ce qui tient en quelques kilos par homme peut traverser n'importe quoi.

— Et les caisses ? dit Denon. Les spécimens de Geoffroy. Les momies de Berthollet. Les poteries, les papyrus, les statuettes. Ce qui est lourd.

Berthollet posa sa feuille de calculs.

— Ce qui est lourd est vulnérable. Il faut l'admettre. Si les Anglais prennent le contrôle de la Méditerranée orientale, tout ce que nous voudrions embarquer pourrait être capturé.

Un chat traversa le dallage et disparut sous le portique. Quelque part dans la ville, le muezzin commença l'appel de la nuit. Une

voix longue, sinueuse, qui montait et descendait selon une mélodie qu'il avait entendue chaque nuit depuis le 1er juillet et qui ne cessait pas de lui sembler étrangère.

— Bonaparte a dit que nous rentrerions par la Syrie si nous ne pouvons pas rentrer par la mer, continua Monge.

— Bonaparte dit beaucoup de choses, répondit Berthollet. Ce soir, il a raison d'en dire. L'armée a besoin d'y croire.

Ils restèrent une heure dans la cour, sans plan, sans décision, simplement ensemble.

Ils se levèrent séparément et regagnèrent chacun leur chambre. Ils n'avaient rien d'autre à faire.

Denon ne dormit pas cette nuit-là. Il s'installa à sa table de travail et écrivit.

« Nous avons perdu la flotte cette nuit. Je dis « nous » parce que c'est le mot juste. Cette perte est collective même si je n'étais pas à Aboukir, même si je ne suis pas marin. Ce que j'ai perdu avec la flotte, c'est la certitude que ce que j'ai vu ici ne rentrera pas en France, ou du moins pas sous une forme que j'aurai choisie. Mes carnets, mes croquis, les deux cent quarante statuettes et amulettes que j'ai achetées sur les marchés de Saqqarah et de Memphis. Tout cela est maintenant otage d'une situation militaire sur laquelle je n'ai aucune prise. »

Il s'arrêta. Relut. Raya la dernière phrase. Trop plaintive. Denon recommença.

« Ce qui m'occupe ce soir n'est pas la peur. Je ne pense pas que nous mourions ici. Bonaparte trouvera quelque chose, il trouve toujours quelque chose. Ce qui m'occupe, c'est une question plus abstraite : à quoi sert le témoignage si le témoin ne peut pas rentrer ? Les dessins que j'ai faits des pyramides, du Sphinx, des bas-reliefs de Saqqarah, ils ont une valeur si quelqu'un les voit. Enfermés dans une caisse au Caire, ils n'ont pas plus de valeur que la pierre qu'ils représentent. »

Il posa sa plume.

Ses carnets de croquis pesaient, tous ensemble, environ douze kilogrammes. Les statuettes et amulettes dans leurs caisses de bois, environ quarante kilogrammes. Un homme pouvait porter douze kilogrammes sur le dos pendant une longue marche. Quarante kilogrammes exigeaient un cheval ou un mulet. Les chevaux et les mulets de l'armée n'étaient pas disponibles pour les collections personnelles d'un dessinateur civil.

Il dressa la liste de ce qu'il pourrait porter lui-même si la situation l'exigeait. Les carnets, en priorité absolue. Ses instruments de dessin — plumes, fusains, encres — quelques kilogrammes. Parmi les objets achetés, les plus petits et les plus précieux : les scarabées en faïence et en stéatite, les amulettes en lapis-lazuli et en cornaline, le *chaouabti* en bois peint aux bras croisés. Ce qui rentrerait dans une sacoche de cuir.

Le reste — les poteries, les fragments de bas-reliefs, les vases canopes en albâtre — resterait. Si on partait à pied par la Syrie, comme Bonaparte en parlait, on ne pouvait pas charger des poteries sur le dos d'un homme en marche dans le désert.

Cette sélection forcée lui apprenait quelque chose qu'il n'avait pas anticipé. Depuis le départ, il croyait documenter l'Égypte pour la ramener en France. La réalité s'imposait maintenant. Ce qu'il ramènerait dépendrait moins de ce qu'il avait choisi que de ce qui pouvait physiquement voyager. L'histoire qu'on raconte sur un pays est l'histoire de ce qui a pu rentrer. Le reste ne compte pas.

Il écrivit une dernière ligne :

« Si ces carnets te parviennent et pas moi, c'est qu'ils ont voyagé seuls. C'est sans doute la meilleure façon de voyager. Les objets sont plus légers que les hommes. »

Il plia la feuille et la glissa dans le premier carnet, entre les pages de Toulon. Puis il souffla la lampe et attendit le jour.

V - L'Institut d'Égypte

Trois semaines après Aboukir, alors que l'armée digérait le désastre naval, Bonaparte fonda par décret l'Institut d'Égypte le 22 août 1798, vingt-neuf jours après la prise du Caire.

L'Institut avait pour mission officielle d'étudier le pays dans toutes ses dimensions — naturelle, historique, économique — et de répondre aux questions que l'administration militaire ne savait pas résoudre seule. L'Institut siégeait au palais de Hassan-Kashif. Bonaparte en était le vice-président, Monge le président. Tous les cinq jours, les savants s'installaient dans la grande salle et reprenaient leurs travaux.

Monge présida la première séance.

Il avait enseigné la géométrie descriptive à des fils d'artisans qui apprenaient à lire en même temps qu'ils apprenaient les sections coniques. L'École polytechnique avait été fondée pour que le mérite remplace la naissance. Pour lui, l'Égypte n'était pas une conquête. C'était une preuve que la France révolutionnaire pouvait produire quelque chose que les monarchies ne produiraient jamais, une expédition scientifique au cœur d'une campagne militaire.

Il ouvrit les débats par quelques mots :

— Nous sommes ici pour comprendre, pas pour conquérir. Je vous demande de ne jamais l'oublier.

Assis au dernier rang, Denon nota la phrase.

Bonaparte venait souvent. Les savants appréciaient d'être écoutés par quelqu'un qui détenait le pouvoir.

— Messieurs, l'Égypte fut le pays le plus civilisé du monde. Trois millénaires d'histoire ensevelis. Vous allez les exhumer. Mesurez, dessinez, collectez. Et étudiez l'Égypte d'aujourd'hui. La science doit aussi servir les vivants.

Quelques semaines plus tard, Denon passa plusieurs jours à dessiner les pyramides sous tous les angles. Jomard grimpa jusqu'au sommet de la Grande Pyramide. Trois heures d'escalade sur les blocs de pierre. Vue depuis là-haut : le désert à l'ouest, la vallée du Nil à l'est, Le Caire au nord.

— Quelle vue, murmura-t-il à l'architecte Balzac. Toute l'Égypte d'un seul regard.

— Oui. Et depuis là-haut je vais pouvoir calibrer mes visées sur les quatre faces.

Ils mesurèrent les restes du temple de Ptah, dieu créateur de Memphis. Dans la poussière gisait une statue colossale de Ramsès II en calcaire.

Le travail était ingrat. La statue était brisée en plusieurs morceaux épars dans les herbes. Reconstituer les mesures s'imposait par addition, compenser les lacunes, estimer les parties manquantes.

Vers midi, Jomard s'assit dans l'ombre de la tête. Trois mètres de haut.

Il examina le visage. La bouche était légèrement souriante. Ce sourire propre aux colosses de l'Ancien Empire, ni bienveillant ni menaçant, simplement présent depuis treize siècles avant notre ère. Le nez avait été brisé, probablement par des soldats du Moyen Âge qui croyaient détruire un pouvoir en détruisant le visage. L'uraeus — le cobra royal sur le front, signe de souveraineté divine — avait été arraché, il ne restait que l'empreinte. La peruke neme était intacte, les rayures parallèles lisibles sous la poussière.

Sur la ceinture — à hauteur des hanches, là où les jambes brisées avaient emporté le reste — Jomard déchiffra un cartouche. Deux ovales entourés d'une ligne continue : le nom royal.

La tête ne pouvait pas être emportée. Elle pesait environ trois cents tonnes. Elle avait été taillée dans un seul bloc de calcaire, extrait des carrières locales et travaillé sur place.

Un vieil homme accroupi dans l'ombre de la tête colossale regardait Jomard depuis un moment. Un gardien, peut-être, ou simplement quelqu'un qui s'était assis là avant lui et n'avait pas bougé. Jomard lui montra son carnet, le schéma des calculs. Il parla, mais Jomard ne comprit pas. Puis il prit une brindille et traça dans la poussière, à côté du pied de la statue, deux lignes parallèles et trois traits obliques en travers. Un schéma. Différent du sien, mais reconnaissable : une charge en mouvement sur un plan incliné. Ils restèrent ainsi un moment, deux hommes et deux schémas dans la poussière. L'un avait les instruments. L'autre avait la mémoire. Calcul mental. Un bloc de mille tonnes. Sur une barque. Les barques du Nil étaient connues. Des embarcations plates, légères, capables de porter vingt tonnes au maximum. Comment transportait-on mille tonnes sur l'eau ?

La réponse évidente était : pas sur une seule barque. Sur plusieurs assemblées en radeau flottant, liées ensemble, la statue posée sur des madriers la reliant à toutes les embarcations. Le calcul indiquait qu'il faudrait au moins soixante barques de taille standard attachées en formation de raft.

Soixante barques. Des kilomètres de cordage. Des centaines d'hommes. Pour transporter une statue jusqu'à un temple.

Ce qui l'étonnait n'était pas l'exploit technique, difficile, mais réalisable. Non, c'était la décision de le faire. Décider de transporter mille tonnes sur deux cent cinquante kilomètres d'eau supposait une certitude. La certitude que le résultat valait l'effort, que la statue serait toujours là dans mille ans, que l'Empire que le pharaon cherchait à glorifier durerait.

Les pharaons avaient eu tort. Les empires ne durent pas. Mais les statues, si. Celle-ci gisait dans la poussière, brisée mais là, visible, mesurable, réelle.

La grandeur de l'Égypte ancienne tenait peut-être moins dans ce qu'elle avait accompli que dans ce qu'elle avait prévu de laisser. Ces monuments n'avaient pas été construits pour les contemporains. Ils avaient été construits pour nous.

Denon passait avec le carnet de croquis et s'arrêta en voyant Jomard assis dans l'ombre de la tête de Ramsès.

— Vous méditez ?

— Je mesure. Ce qui revient au même.

En décembre, Berthollet compta ce qui avait été fait depuis juillet. Des centaines de carnets remplis, des milliers de spécimens, des mémoires sur la géologie, l'irrigation, la momification, l'agriculture, les langues. Cinq mois de travail. Le registre fut refermé. Le pays ne livrerait ses secrets qu'à ceux qui resteraient très longtemps.

Bonaparte organisa une expédition vers la Haute-Égypte, qui partirait en janvier 1799 sous la direction du général Desaix. Mission double. Pacifier la région, et permettre aux savants d'étudier les monuments thébains. Denon se porta volontaire.

La question des collections posait déjà des problèmes que personne ne voulait résoudre clairement. Les savants collectaient des spécimens naturels — minéraux, animaux empaillés, plantes séchées — avec l'accord tacite de Bonaparte, qui voyait là les fondements d'un futur musée égyptien à Paris. Mais les objets archéologiques relevaient d'une autre catégorie, moralement plus ambiguë.

Geoffroy Saint-Hilaire rentrait du marché aux poissons d'Embaba avec huit espèces qu'il n'avait encore jamais vues.

La dissection d'un poisson inconnu était pour lui une conversation. Coupes, observations, notations, comparaison avec ses souvenirs anatomiques d'espèces européennes. L'organisation interne des poissons était remarquablement constante d'une espèce à l'autre. Les mêmes organes aux mêmes positions, avec des variations qui reflétaient des modes de vie différents. Un poisson de fond avait les yeux situés différemment d'un poisson pélagique. Mais le plan sous-jacent était semblable.

Cette constance du plan anatomique à travers la diversité des espèces, c'est ce qu'il essayait depuis des années de formuler clairement. Si les espèces avaient été créées séparément, comme le soutenait la doctrine dominante, pourquoi partageaient-elles un plan aussi précis ? La réponse — qu'elles dériveraient d'un ancêtre commun — était une idée dangereuse. Cuvier la rejetterait. L'Académie la regarderait de travers.

Le quatrième poisson était en cours de dissection quand Denon entra et s'arrêta devant l'odeur.

— Vous travaillez encore.

— Oui. Ce sont des *mormyridae*. Endémiques du Nil et du Congo. Ces organes électriques sous la queue, les poissons d'Amazonie ont exactement les mêmes, développés à dix mille kilomètres de distance sans contact. Ce n'est pas une coïncidence. C'est une contrainte anatomique.

Parmi les huit espèces rapportées ce matin-là, l'une l'arrêta net. Il l'avait achetée à un pêcheur qui ne comprenait pas pourquoi le Français s'intéressait à ce poisson banal.

Le poisson fut posé dans son bassin d'observation, une cuvette en terre cuite remplie d'eau du Nil. Le poisson était long d'une soixantaine de centimètres, brun-doré, couvert d'écailles épaisses comme des boucliers articulés. Nage lente, avec une dignité de reptile.

Ce qui arrêta Geoffroy, c'était les nageoires pectorales.

Pas des nageoires plates, rayonnantes, comme chez tous les poissons qu'il avait disséqués depuis l'âge de vingt ans. Des appendices charnus, lobés, portés par une structure interne qui ressemblait à un membre.

Il passa la nuit à analyser le poisson vivant, puis à le disséquer. La structure interne de la nageoire contenait quelque chose qui ressemblait à un humérus, un os long, central, dont partaient des rayons. Ce poisson, qu'il nommerait *Polypterus bichir*, n'avait rien

à faire avec les Amériques. Pourtant ses nageoires partageaient le même plan anatomique fondamental.

Geoffroy écrivit à Cuvier ce soir-là. Cuvier était à Paris. L'embarquement avait été refusé pour l'Égypte, trop risqué, trop incertain. Leurs lettres se croisaient sur les mers avec des mois de retard.

« Mon cher ami, écrivit Geoffroy, j'ai trouvé ici quelque chose qui justifierait à lui seul notre voyage. Un poisson qui a l'air d'avoir des bras. Pas des bras, bien sûr, des nageoires. Mais un plan interne qui ressemble à un plan de membre, et qui est le même, exactement le même, chez des espèces qui n'ont jamais pu se croiser. Je ne sais toujours pas quoi en penser. Mais ça ne peut pas être du hasard. »

Cuvier ne répondit pas sur ce point pendant plusieurs mois. Quand il répondit, ce fut pour dire que les ressemblances n'impliquaient pas une origine commune. Que Dieu pouvait très bien avoir utilisé le même plan dans des circonstances différentes.

VI - La révolte du Caire

Jomard avait commencé à tenir un journal de la ville. Non pas un journal intime — il n'avait pas ce genre de disposition — mais un relevé : populations estimées par quartier, densités de construction, largeurs de ruelles, hauteurs de façades, superficie des marchés. Des observations s'y ajoutaient sur les flux de circulation, les heures d'ouverture des souks, la géographie de l'eau, les fontaines et leurs bassins.

Ce soir-là, veille de ce qu'il ne savait toujours pas être la révolte, il était sorti avec sa lanterne pour mesurer la place Ezbekiyeh. La place était le cœur de la présence française dans la ville. C'est là que Bonaparte avait installé son quartier général, là que se tenaient les marchés, les fêtes officielles, les rassemblements militaires. Les habitants caiotes la traversaient en majorité sans s'y attarder, les regards à mi-hauteur, le pas rapide.

Il mesurait les angles de la place, notait les distances à l'aide d'une corde étalonnée, quand il remarqua qu'un groupe d'hommes assis près d'une fontaine le regardaient travailler.

L'un d'eux se leva et s'approcha. Il prononça quelques mots en arabe que Jomard ne comprit pas. Puis il désigna la corde de mesure et dit une autre phrase. Jomard l'interpréta comme une question sur ce qu'il faisait.

Il lui montra le plan partiel de la place qu'il avait dessiné. L'homme l'examina avec attention, retourna le carnet, le tint à bout de bras. Puis il dit une phrase à ses compagnons. Ils rirent. Un rire qui n'était pas moqueur, plutôt surpris.

Jomard ne sut jamais ce qu'ils avaient dit. Ils avaient reconnu, pensait-il, leur place dans le dessin. C'était sans doute la première fois que quelqu'un leur montrait leur propre ville vue de dessus. Ou peut-être qu'ils riaient parce que le jeune Français avec sa corde essayait de mesurer quelque chose qui n'avait pas besoin d'être mesuré. Impossible de savoir.

Le 21 octobre 1798, l'hostilité latente de la population cairote explosa. L'étincelle avait été minime. Une dispute entre un soldat français et un marchand.

À l'aube du 21 octobre, des milliers d'émeutiers armés de sabres, de lances et de bâtons envahirent les rues du Caire. Les soldats isolés furent massacrés, décapités. Les quartiers insurgés se barricadèrent. L'insurrection avait mis trois semaines à mûrir. Elle éclata en une matinée.

Bonaparte fut réveillé par les coups de feu. Il donna l'ordre à toutes les troupes disponibles de reprendre la ville quartier par quartier.

— Cette rébellion doit être écrasée sans délai, cria-t-il à ses généraux. Si nous montrons la moindre faiblesse, nous sommes décimés avant ce soir. Feu sur tout rassemblement hostile, sans sommation.

L'artillerie bombardait les quartiers insurgés. Les maisons de brique crue s'effondraient en nuages de poussière. Les fantassins ratissaient les rues. La mosquée d'Al-Azhar fut envahie. Profanation qui horrifia toute la population musulmane d'Égypte.

La répression dura trois jours. Bonaparte ordonna l'exécution publique de tous les chefs de la révolte capturés vivants. Leurs têtes furent exposées place Ezbekiyeh.

Denon n'avait pas attendu la fin de la répression pour sortir. Son domestique égyptien, affolé, lui conseilla de rentrer. Il n'en tint pas compte.

Ce qu'il vit par les artères du quartier où il logeait resterait gravé dans sa mémoire. Des groupes d'hommes armés. Des boutiques qui brûlaient. L'odeur de la fumée et autre chose en dessous, qu'il reconnut et ne nomma pas. Un soldat français gisait dans une ruelle. Mort. Des femmes criaient aux fenêtres. Un enfant courait. L'armée française, surprise, mettait du temps à organiser sa réponse.

— Rentrez, pour l'amour du ciel, répondit un officier en l'apercevant avec son carnet de croquis. Ce n'est pas le moment de dessiner.

— Au contraire, c'est précisément le moment. Dans cinquante ans personne ne saura ce qui s'est passé ici si personne ne le note. Il finit par rentrer au bout d'une heure et observa la suite par la fenêtre de son premier étage. Des soldats français encerclaient un groupe d'insurgés dans une ruelle. Une mosquée ouvrit ses portes pour recueillir les fuyards.

Denon referma la fenêtre. Dans les rues, les coups de feu continuaient. À l'Institut, à quelques centaines de mètres de là, les autres savants vivaient la même nuit autrement.

Les savants étaient enfermés. Non pas par décision militaire. Bonaparte ne s'était pas préoccupé de leurs déplacements dans la précipitation des combats. Ils étaient enfermés par nécessité : des soldats français massacrés à deux cents mètres de là, des

émeutiers armés dans tous les quartiers, des coups de feu en permanence depuis l'aube.

La première nuit, Fourier ne dormit pas. Il s'installa dans la grande salle de l'Institut avec ses cahiers et travailla à ses équations de propagation thermique. La chaleur se propage selon des lois précises et immuables. Les émeutes ne se propagent pas selon ces règles-là. C'était une raison supplémentaire de préférer la physique.

Vers minuit, Jomard le rejoignit avec une lanterne.

Berthollet entra vers trois heures du matin, sans s'être annoncé. Il s'assit, et regarda les deux autres travailler un moment.

— Vous calculez quoi ? dit-il à Fourier.

— La propagation de la chaleur dans un milieu non homogène.

— Utile. Le bâtiment de gauche brûle depuis ce matin. Avec un peu de chance vos équations prédiront si le nôtre sera touché avant l'aube.

— Continuez à travailler, répondit-il en sortant. C'est la seule chose qui distingue notre présence ici d'une occupation ordinaire.

Ils travaillèrent en silence jusqu'au petit matin, chacun à ses propres calculs, pendant que la ville brûlait dehors.

Monge, lui, écrivit une lettre à sa femme. Il n'y avait plus de courrier régulier depuis Aboukir. Il l'écrivit quand même. Ce qu'il écrivait dans cette lettre, Denon ne le saurait jamais. Ce qu'on savait, c'est qu'il la cacheta soigneusement et la porta ensuite dans sa veste jusqu'au départ d'Égypte, un an plus tard.

Le 25 octobre, les savants sortirent prudemment de l'Institut. Trois jours qu'ils s'étaient barricadés en écoutant les coups de feu. Des quartiers entiers n'étaient plus que des ruines fumantes.

Denon sortit dans les rues dévastées et dessina.

Du moins, il essaya. Devant lui, une maison effondrée, la façade soufflée par un boulet, les poutres de bois calcinées en travers de la rue, un soulier d'enfant dans la poussière. Il traça la ligne de

faîte de ce qui restait debout. À Gizeh, il avait dessiné les pyramides avec les morts au premier plan. À Malte, il avait dessiné les œuvres qu'on emportait et celles qu'on laissait. Denon avait toujours considéré que dessiner, c'était témoigner, et que témoigner était neutre. Le crayon n'avait pas de camp. Ce qui avait existé était fixé. Rien de plus.

Mais cette maison-là, c'étaient des soldats français qui l'avaient détruite. L'artillerie de l'armée dans laquelle il voyageait. Dont il dépendait pour manger, se déplacer, travailler. Le document qu'il produirait en dessinant ces ruines serait le document d'une répression que sa présence ici, en quelque sorte, cautionnait. Ce n'était pas la même chose que de dessiner des pyramides.

Denon dessina quand même. Pas par conviction. Par réflexe. La page se remplit. Quand il la referma, il ne savait toujours pas ce qu'il avait fait. Quelque chose de nécessaire, ou quelque chose d'indigne. Peut-être les deux à la fois.

Plus loin dans la ruelle, une porte de bois sculptée gisait arrachée de ses gonds. Une boutique de souk éventrée, les étagères renversées, un coffre de cuivre ouvert et vide. Il y avait, dans les venelles de ce quartier détruit, le même geste fondamental qu'au palais de Hassan-Kashif quand les commissaires remplissaient leurs listes. Simplement, sans critères, sans discernement. L'armée pillait comme l'Institut collectait. Le mot différait. Le geste était parent.

Ce matin-là, quand il parcourut les rues dévastées, Hassan marchait devant Denon pour ouvrir le chemin. Près de la mosquée Ibn Tulun, ils trouvèrent deux soldats français occupés à vider une boutique de tisserands. Les étoffes sortaient par la porte en paquets, empilées sur une brouette de bois. Soieries, cotons teints, lin blanc gardé pour les grands jours. L'un des soldats décrochait un métier à tisser de son support mural.

La propriétaire était dans l'encadrement de la porte du fond, une femme vêtue de noir. Elle regardait sans parler. Ni supplications ni cris. Juste les yeux qui suivaient chaque paquet. Le soldat passa

près d'elle avec la brouette et elle recula d'un pas exactement, ni plus ni moins.

Hassan resta dans la rue. Aucune traduction. Rien à traduire. Mais Denon le regarda un instant, Hassan qui observait la femme qui examinait les soldats, et comprit que l'intermédiaire aussi voyait. Et que voir sans pouvoir agir avait une couleur particulière sur un visage. Aucune note. Certains visages ne s'écrivent pas dans les carnets.

Le soir de ce jour-là, Hassan rentra chez lui, dans le quartier copte où l'armée lui louait une chambre. Ni du côté des soldats ni du côté des insurgés. Du côté de la langue. Traducteur de part et d'autre d'une ligne qu'il ne pouvait pas traverser. Ordres français traduits. Supplications arabes traduites. Certains jours il ne savait plus dans quelle langue il pensait. Ce soir il ne pensa en aucune.

Denon dessina la boutique vidée. Les clous au mur où les tissus avaient pendu, la marque plus sombre sur le sol où le métier à tisser avait reposé depuis des années, l'encadrement de porte avec la femme en noir qui regardait. Travail rapide, sans légende, sans date. Quand il eut fini, les soldats étaient partis avec la brouette. La femme rentra dans la boutique et ferma la porte intérieure.

Après la fin de la répression, Bonaparte convoqua les notables survivants et les ulémas qui n'avaient pas participé activement à l'insurrection pour leur expliquer clairement les conséquences terribles de toute future tentative de révolte.

— Vous avez vu ce qui arrive. Vos quartiers détruits. Vos chefs exécutés. Al-Azhar bombardée. Si vous vous rebellez à nouveau, je rase la ville entière.

— Cette révolte révèle l'impossibilité fondamentale de notre situation, dit Monge à Bonaparte lors du conseil qui suivit la répression. Nous ne pouvons pas gouverner ce pays avec la seule force militaire indéfiniment. La population nous est hostile et le restera tant que nous serons ici en occupants étrangers.

Ce conseil s'acheva tard. Bonaparte convoqua Monge le lendemain matin. Pas au palais, dans la cour intérieure d'une maison réquisitionnée près de la place Ezbekiyeh, loin des officiers. Il y avait du café et deux tabourets. Bonaparte était debout.

— Vous avez dit que nous ne pouvons pas gouverner par la force seule. Vous avez raison. Qu'est-ce que vous proposez ?

Monge n'avait pas prévu d'être consulté sur ce point. Il dit ce qu'il pensait quand même.

— Des institutions. Pas des proclamations. Des institutions réelles. Des tribunaux qui fonctionnent selon des règles connues. Des écoles. Un système de propriété foncière qui protège les fellahs contre l'arbitraire. Ce que la Révolution a fait en France, mais ici.

— En combien de temps ?

— Une génération au minimum.

— Nous n'avons pas une génération. Nous avons peut-être deux ans.

— Alors vous ne pouvez pas gouverner ce pays. Pas vraiment. Vous pouvez l'occuper. C'est différent.

Bonaparte le regarda longtemps.

— Occuper suffira. Pour ce que je veux faire.

Monge ne demanda pas ce que Bonaparte voulait faire.

Le journal porta ce soir-là : « Bonaparte sait qu'il ne gouverne pas. Une occupation est administrée. La distinction lui importe peu. À moi elle importe beaucoup. Je ne sais toujours pas si elle importe aux Égyptiens. »

Pendant les semaines qui suivirent la répression, une sorte de normalité précaire se réinstalla. Les marchés rouvrirent. Les mosquées accueillirent à nouveau leurs fidèles, sauf Al-Azhar qui demeura fermée. Les soldats français reprirent leurs rondes. Les savants recommencèrent leurs sorties dans la ville avec leurs carnets et leurs instruments.

Les savants, après la révolte, vécurent différemment leur présence au Caire. L'illusion d'une cohabitation pacifique avec la population s'était brisée. Ils continuaient à travailler, à fréquenter les marchés, à entretenir des contacts avec certains notables cairotés. Mais une violence latente pouvait resurgir à tout moment.

Denon était, à leurs yeux, ce qu'il avait toujours été aux yeux des autres. Un Français, donc un occupant, donc un ennemi potentiel. La plupart des boutiques avaient rouvert. Les artisans travaillaient. La vie avait repris.

Dans une ruelle derrière Al-Azhar, il trouva une école coranique dont les élèves reprenaient leurs leçons. Des enfants assis en cercle autour d'un vieux maître qui lisait à voix haute et les faisait répéter. Le maître leva les yeux quand il passa, le regarda, puis reprit sa lecture sans changer d'expression.

Les voix des enfants récitaient un texte qu'ils ne comprenaient sans doute toujours pas, dans une langue que leurs parents ne lisaient peut-être plus. Venture de Paradis lui avait dit que la transmission précède la compréhension. Les mots entrent d'abord dans le corps, le sens vient après. Le geste était compris : transmettre, continuer, ne pas laisser l'interruption devenir une rupture.

La ville avait été blessée. Elle cicatriserait à sa façon, selon un rythme que les Français ne contrôlaient pas et ne comprendraient pas entièrement. Ce n'était pas de la résilience au sens héroïque. C'était seulement la capacité d'un organisme vivant de poursuivre ses fonctions essentielles malgré les interruptions. Les marchés rouvraient parce que les gens avaient faim. Les mosquées accueillait leurs fidèles parce que la prière ne s'interrompait pas. Les enfants récitaient leurs leçons parce que la transmission n'attendait pas que les occupants aient fini de se battre.

VII - Le Sphinx et les nécropoles

En novembre, Denon organisa une expédition pour le Sphinx. Ils partirent avant l'aube pour arriver avec la lumière rasante du matin. La seule lumière qui ferait saillir les détails de la pierre.

Le Sphinx apparut d'abord comme une masse. Quelque chose de plus sombre que le sable et de plus compact que la nuit. Puis la lumière arriva par l'est et la tête émergea, longue de soixante-treize mètres, haute de vingt, ensevelie jusqu'aux épaules, le nez absent, les yeux creux regardant exactement là où le soleil se levait. La surface du calcaire apparut dans ses nuances. Gris-beige là où le vent avait poli la roche, plus sombre dans les creux où le sable s'était accumulé en strates fines. Des fissures parcouraient le front, descendant du sommet du crâne vers les tempes, certaines larges de plusieurs doigts, d'autres à peine visibles. La pierre n'était pas homogène. Des bancs de calcaire plus tendre alternaient avec des couches plus dures, créant des lignes horizontales qui striaient le visage selon la géologie naturelle de la carrière d'où ce bloc monumental avait été extrait. Des traces d'outils demeuraient visibles sur les joues, coups de ciseau répétés qui avaient façonné les courbes, laissant des facettes régulières que l'érosion n'avait pas encore effacées. Le sable montait jusqu'au poitrail, formant une pente douce que le vent remodelait continuellement, grain par grain.

L'œil droit retint longuement l'attention de Denon. Le calcaire avait été travaillé en creux, le globe évidé pour creuser un regard qui n'existait plus, la paupière supérieure lisible sous l'érosion. Quelqu'un avait voulu que cette chose ait un regard. Pas une présence décorative. Un regard orienté, adressé à quelque chose de précis.

Tête tournée vers l'est. Le visage regardait exactement là, vers le soleil au lever.

— Ce n'est pas une statue, dit Denon à voix basse. C'est un instrument. Ils ont sculpté un instrument de mesure astronomique à l'échelle d'une colline. Un cadran solaire géant dont le visage

est le gnomon. Ce regard qui fixe l'est à l'équinoxe, ce n'est pas de la dévotion. C'est de la géométrie. Ce visage est négroïde. Nez large, lèvres charnues. Les Égyptiens anciens qui ont bâti le Sphinx n'étaient pas de type méditerranéen.

Après avoir terminé la documentation du site, l'expédition se dirigea vers Saqqarah. La nécropole s'étendait sur plusieurs kilomètres dans le désert, cimetière de l'Ancien Empire où la pyramide à degrés de Djéser, la plus ancienne jamais construite, dressait ses six gradins sur soixante-deux mètres. Ils y passèrent plusieurs jours. Denon dessina. Jomard mesura. Geoffroy scrutait les bas-reliefs pour y lire ce que les textes ne disaient pas. Les parois des mastabas conservaient leur polychromie par endroits. Du bleu égyptien — ce pigment de cuivre et de calcium que les artisans préparaient par fusion — persistait dans les creux protégés de la lumière. Le rouge ocre des corps masculins, le jaune des corps féminins, conventions picturales répétées sur des kilomètres de murs funéraires. Les hiéroglyphes étaient gravés en creux puis peints, chaque signe creusé de plusieurs millimètres dans la pierre avant d'être coloré. Les scribes avaient travaillé de droite à gauche sur ces colonnes verticales, leurs erreurs parfois visibles là où un signe avait été effacé puis re-gravé légèrement décalé. Les scènes de vie quotidienne se déployaient en registres superposés : en haut, les activités nobles, audiences, cérémonies, offrandes ; en bas, le travail des champs, la boucherie, la boulangerie. Une hiérarchie sociale inscrite dans la verticalité du mur. Geoffroy s'était accroupi devant un panneau représentant des pêcheurs tirant un filet. Les poissons étaient identifiables par espèce : perche du Nil, tilapia, mulot.

Toujours fasciné par les questions d'histoire naturelle, Geoffroy se concentrait sur les représentations d'animaux dans ces bas-reliefs antiques.

— Des ibis, des crocodiles, des hippopotames, des lions, des autruches. Certaines de ces espèces n'existent plus en Égypte. Elles

existaient encore à l'époque pharaonique. Le climat a changé, ou la chasse.

Ils descendirent dans les puits avec des torches. Vingt mètres, trente mètres sous le désert. La descente se faisait par des marches taillées dans la roche, irrégulières, polies par des millénaires de passages. Les murs du puits se rapprochaient à mesure qu'ils descendaient, le cercle de lumière du jour rapetissant au-dessus de leurs têtes jusqu'à n'être plus qu'un point blanc dans l'obscurité. L'air s'épaississait. La flamme des torches vacillait dans les courants d'air faibles qui circulaient encore entre la surface et ces chambres profondes. L'odeur était particulière : salpêtre, poussière minérale, quelque chose d'animal aussi, impossible à définir précisément. Les parois du puits conservaient les marques de creusement, coups verticaux descendant par bandes parallèles. Il avait fallu des mois pour creuser ces puits, peut-être des années. Des équipes d'ouvriers travaillant dans l'obscurité, remontant les déblais panier par panier. Les chambres funéraires n'étaient pas grandes, trois mètres sur quatre tout au plus, juste assez pour le sarcophage et les offrandes. Le plafond bas obligeait à courber la tête. Des fragments de poterie jonchaient le sol, débris laissés par les pilleurs. Au fond, des chambres funéraires, hiéroglyphes, peintures murales, le voyage du défunt tracé sur la roche.

Entre les explorations de Saqqarah, Denon retournait au Caire. Il connaissait dans le quartier copte des ateliers de tisserands qu'il fréquentait régulièrement.

La technique était simple et ancienne. Un métier à bras, deux lisses alternées, la navette passée entre les fils. Le bruit du métier emplissait l'atelier, claquement régulier du battant qui tassait les fils de trame, grincement des lisses quand le tisserand actionnait les pédales. La laine sentait le suint même après lavage, odeur animale mêlée aux teintures végétales qui séchaient dans des jarres alignées contre le mur. Des écheveaux pendaient aux poutres du plafond, classés par teinte : les bleus profonds de

l'indigo, les rouges carmin de la garance, les jaunes verdâtres du séné. Dans un coin, un apprenti préparait un bain de mordantage, dissolvant de l'alun dans l'eau chaude pour fixer les couleurs sur la fibre. Le procédé n'avait pas changé : trempage dans le mordant, essorage, trempage dans la teinture, rinçage au Nil. Les mêmes gestes qu'à l'époque pharaonique, transmis de père en fils à travers les siècles. Laine et lin tissés selon des motifs géométriques, losanges, chevrons, croix potencées, motifs floraux stylisés.

Denon avait comparé un textile copte contemporain avec ses dessins des fresques de Beni Hassan, tombeaux des gouverneurs de la Moyenne Égypte. Le motif du losange inscrit dans un cercle était identique, tout comme la combinaison laine-lin et la largeur du tissu, environ soixante centimètres.

Quatre mille ans de continuité dans un geste de tisserand.

Il acheta plusieurs pièces. Des fragments de tissu copte, quelques-uns encore avec leurs dessins de chasse ou de pêche en bordure. Silhouettes rigides, profils nets, le style hiératique de l'art populaire égyptien qui avait traversé le christianisme et la conquête arabe sans se transformer fondamentalement.

Des poteries aussi. Amphores à deux anses, jarres à col étroit, coupes à pied, reproduites dans la même argile du Nil, cuites dans les mêmes fours. Les artisans reproduisaient des formes que leurs pères leur avaient apprises, qui tenaient les mêmes formes de leurs pères. La chaîne n'avait pas été rompue.

Berthollet avait obtenu quatre momies humaines de Saqqarah.

Ce qui l'intéressait n'était pas les corps, la médecine les étudierait. Ce qui l'intéressait c'était la chimie des résines d'embaumement. Ces matières noires et brillantes qui imprégnaient les bandelettes de lin représentaient un assemblage de substances organiques dont il voulait identifier les composants.

Il fit fondre des échantillons grattés dans de l'alcool, analysa les vapeurs, nota les températures de fusion. Sur sa table de travail

s'alignaient les instruments : alambic en verre de Venise, thermomètres à mercure, balances de précision protégées sous cloche. Il travaillait à la lumière de quatre chandelles disposées en carré, une lumière stable qui ne tremblait pas quand il prenait ses mesures. Les échantillons de résine étaient classés par momie, étiquetés en latin, conservés dans des flacons bouchés à la cire. Certains avaient une couleur noire profonde, d'autres brun-roux, d'autres encore presque translucides. Il en prélevait un fragment avec une spatule, le déposait dans un creuset, le chauffait lentement en notant à quelle température le matériau changeait d'état. La résine ramollissait d'abord, puis fondait, puis fumait en dégageant une odeur âcre de bois brûlé mêlée à quelque chose de résineux. Les vapeurs étaient collectées dans un tube refroidi où elles se condensaient en gouttelettes huileuses. Résine de térébinthe, graisse animale, cire d'abeille, natron, bitume de Judée. La combinaison variait d'une momie à l'autre, mais la logique était constante : créer un environnement hostile à la décomposition bactérienne.

À trois heures du matin, il posa sa plume et regarda les quatre corps allongés sur ses tables.

Ces gens étaient morts il y a des milliers d'années. Leurs noms étaient peut-être sur les cartouches de leurs sarcophages. Ce qui restait, c'étaient leurs corps conservés.

Il y avait dans cette permanence quelque chose qui le troublait. Non pas de façon métaphysique, Berthollet était matérialiste. Mais de façon scientifique. Ces embaumeurs avaient résolu un problème de chimie organique. Par observation, par essais, par transmission de techniques sur des générations. La pratique avait précédé la théorie de deux mille cinq cents ans.

Il nota dans son rapport : « Les techniques d'embaumement égyptiennes constituent un ensemble de connaissances chimiques empiriques d'une sophistication remarquable, dont l'étude systématique pourrait apporter des informations sur des propriétés conservatrices encore insuffisamment connues. »

À Saqqarah, Geoffroy Saint-Hilaire avait exploré avec Denon les abords du Sérapéum, le lieu de sépulture des taureaux Apis sacrés de Ptah. Des fragments de sarcophages monumentaux en granit étaient visibles dans les décombres, leurs couvercles fracturés. Ils s'arrêtèrent devant un éclat de granit noir.

Il écrivit : « Les anciens pilliers ont laissé ces blocs. C'est la seule ressemblance. Eux prenaient ce qu'ils croyaient être des trésors. Nous prenons ce que nous croyons être de la connaissance. Dans deux mille ans, si quelqu'un descend ici avec une lanterne, il verra les couvercles encore fracturés. Et il se demandera, comme je me le demande maintenant, quelle est la différence entre un pillier et un savant dans une galerie obscure. »

À ses pieds, parmi les éclats répandus dans la poussière, un fragment portait encore deux signes hiéroglyphiques gravés en creux, un oiseau, une ligne brisée. Ramassage. Glissement dans la poche. Le geste fut automatique, sans décision, avant que la question qu'il venait d'écrire ait eu le temps d'atteindre sa main.

Cette nuit-là, avant que Denon rentre au bivouac, le marché de Saqqarah continuait dans l'obscurité. Deux lanternes seulement, posées sur le sable entre les étalages. Des fellahs de Gournah attendaient accroupis derrière leurs nattes. Les soldats venaient par groupes de deux ou trois, sans armes, les mains dans les poches. Ils soupesaient, marchaient, repartaient avec quelque chose enveloppé dans leur veste. L'air nocturne était frais après la chaleur du jour. Le sable conservait encore de la tiédeur mais le vent du désert charriait déjà le froid des heures profondes. Les conversations se faisaient à voix basse, marchandages menés en arabe approximatif ou par gestes. Un soldat soupesait un scarabée, le tenant près de la lanterne pour examiner les hiéroglyphes gravés sur le dessous. Un autre négociait le prix d'une amulette en faïence, petite figurine turquoise d'Anubis à tête de chacal.

Berthollet était là aussi, assis sur un siège pliant qu'il faisait porter depuis Alexandrie. Devant lui, une petite table de campagne couverte de ses formulaires de la Commission, et Hassan lui

présentait les pièces une à une avec la lampe. Berthollet examinait, notait dans son registre le numéro, la description en latin, la localisation dans le monument, l'état de conservation. Six pièces ce soir : trois scarabées royaux, une palette de scribe en bois de sycomore, une figurine de granit, un vase canope en albâtre avec son couvercle. Il nota : « traces de résine noire sur le col. » Puis il s'arrêta, releva la tête vers Hassan.

— Qu'est-ce que contient l'autre urne, celle au couvercle de chalcé ?

— Les intestins, dit Hassan.

— Ah. Je noterai ça aussi.

Berthollet avait demandé des momies d'animaux à Saqqarah. Les fellahs lui en apportèrent six. Deux ibis sacrés, deux chats, un crocodile juvénile, une musaraigne. Il les installa dans la grande pièce que l'Institut lui avait attribuée comme laboratoire.

Il analysa les bandelettes. Lin et chanvre, imprégnés d'une substance brune qu'il identifia comme du bitume mêlé de résines végétales. Des échantillons avaient été prélevés du remplissage cavitaire, natron, sel gemme, poudres minérales. Le natron surtout l'occupait. Carbonate de sodium hydraté, présent à l'état naturel dans les lacs du désert à l'ouest du Caire. Il y avait fait une excursion en janvier 1799 avec Redouté et trois autres membres de l'Institut. Les lacs Natroun. Des étendues blanches au bord desquelles cristallisait naturellement cette poudre alcaline que les Égyptiens récoltaient pour embaumer leurs morts.

En analysant la dissolution du natron dans les eaux saumâtres du lac, il avait observé quelque chose d'inattendu : la réaction entre le sel marin et le carbonate de calcium pouvait s'inverser selon la température et la concentration. Les chimistes de son époque pensaient que les réactions allaient toujours dans un seul sens, le plus fort acide chassant le plus faible. Berthollet commençait à percevoir que c'était faux. Qu'il s'agissait d'équilibres.

Paris recevrait ces notes. Dix ans de réflexion lui seraient nécessaires pour formuler la théorie complète. *L'Essai de Statique chimique* de 1803 en serait le fruit. Mais la graine était là, dans les lacs blancs du désert égyptien, dans la contemplation d'une réaction chimique naturelle que la nature égyptienne répétait depuis des millénaires.

Les momies d'animaux, elles, posaient à Berthollet une autre question.

— Ces ibis momifiés ressemblent aux ibis d'aujourd'hui, lança Geoffroy. Vous vous souvenez de ce que nous disions au bord du Nil. Que les Égyptiens les vénéraient parce qu'ils observaient la nature ? Voilà la preuve : inchangés en trois mille ans.

— Identiques, corrigea Berthollet.

— C'est ce que dit Cuvier. Les espèces sont fixées depuis la Création. Les momies le prouvent : aucun changement.

— Et Lamarck ?

— Lamarck dit que trois mille ans c'est trop court pour voir une transformation. Qu'il faudrait des millions d'années.

Berthollet prit une des momies d'ibis dans ses mains. La bête était rigide, parfaitement conservée, le plumage encore reconnaissable à travers les bandelettes.

— Aucun des deux ne pourra jamais le prouver, précisa Berthollet. On ne vivra pas assez longtemps. Il reposa la momie d'ibis.

Ils passèrent deux nuits complètes à Saqqarah, dormant dans les ruines d'un mastaba pour être sur place dès l'aube. La nécropole s'étendait sur plusieurs kilomètres dans le désert, vaste cimetière de l'Ancien Empire où les rois et les nobles avaient fait construire leurs tombes. La pyramide à degrés de Djéser se dressait au centre de ce paysage funèbre.

— Cette pyramide précède d'un siècle celles de Gizeh, ajouta Jomard qui avait calculé les dates approximatives à partir des informations fragmentaires que les savants avaient sur la chronologie

royale égyptienne. Elle représente un moment de l'histoire architecturale où les Égyptiens expérimentaient encore les formes. Les pyramides lisses de Gizeh sont l'aboutissement d'un processus qui a commencé ici.

Les gradins superposés avaient quelque chose d'une ziggurat mésopotamienne, comme si les deux civilisations avaient indépendamment convergé vers la même intuition architecturale : empiler pour monter vers le ciel.

Berthollet passa la deuxième nuit à copier les inscriptions d'un mastaba de haut fonctionnaire. Ces bas-reliefs représentaient les activités de la vie quotidienne : la pêche, la chasse, les travaux agricoles, la boucherie, la fabrication de la bière, avec une précision documentaire qui enchantait les naturalistes de la Commission autant qu'elle fascinait les artistes.

En rentrant de Saqqarah au Caire, il fit un détour par les rives du Nil au crépuscule. La lumière était différente à cette heure. Orangée et dense, comme si le soleil cherchait à imprégner la pierre avant de disparaître. Il s'assit sur un bloc de calcaire au bord de l'eau et tenta de dessiner le fleuve à contre-jour. L'exercice était difficile. La lumière bougeait trop vite.

Jomard s'assit à côté de lui et attendit qu'il ait fini. Ne pas parler quand l'autre dessinait.

— J'ai calculé quelque chose ce matin, ajouta Jomard quand il ferma son carnet. Le tombeau de Djéser date d'environ deux mille six cents ans avant notre ère. La pyramide de Khéops, d'environ deux mille cinq cents. Ces deux monuments sont séparés par un siècle seulement. Mais l'un est un essai architectural et l'autre est une perfection. Comment peut-on progresser aussi vite ?

— Je ne suis pas sûr que la question soit la vitesse. Je crois que les Égyptiens avaient une façon différente de penser le temps. Pour nous, un siècle c'est long. Pour eux, peut-être que c'était seulement le temps qu'il faut pour apprendre.

Ils rentrèrent au Caire dans l'obscurité, guidés par les lumières des minarets. Les chiens du désert aboyaient au loin. Quelque part dans les ruelles du quartier copte, une cloche d'église sonna l'heure.

VIII - Les débats scientifiques

La séance du 15 décembre vit s'affronter Monge et Fourier. La mesure contre le sens. Monge voulait des volumes et des angles. Fourier voulait des contextes et des significations. Bonaparte présida et trancha : les deux, sans choisir.

— La science véritable, c'est la mesure, dit Monge en ouvrant le débat. Les dimensions d'une pyramide. Son volume. Ses proportions. Pas les mythes qui l'entourent. La description et la signification sont deux disciplines. Nous sommes ici pour la première.

— Les pyramides ne sont pas simplement des volumes à calculer, Monge, répondit Fourier. Ce sont des tombeaux royaux, des actes de foi dans l'immortalité. Si vous n'en gardez que les dimensions, vous décrivez le coffre et pas ce qu'il contient. Ce qui est plus grave : vous risquez de croire que vous avez compris parce que vous avez compté.

Bonaparte, qui assistait à la séance et suivait le débat, intervint pour tenter de réconcilier ces deux approches apparemment contradictoires.

— Vous avez tous les deux raison sur un point, reprit Bonaparte en regardant alternativement Monge et Fourier. *La Description*

La même séance du 15 décembre fut marquée de la présentation par Berthollet d'un mémoire sur la chimie des lacs de natron du désert égyptien. Berthollet avait analysé chimiquement des échantillons prélevés dans plusieurs lacs et avait déterminé leur composition exacte.

— Le natron est un mélange de sels : carbonate, bicarbonate, chlorure de sodium. Soixante-dix jours dans ce mélange en

poudre, et l'humidité est absorbée. Le corps se dessèche sans pourrir. Très simple, très efficace.

Geoffroy Saint-Hilaire présenta ensuite ses observations sur les ibis momifiés, découverts par milliers dans les nécropoles d'animaux sacrés près de Saqqarah.

— Deux espèces d'ibis. L'ibis sacré blanc et noir que nous connaissons, et une plus petite, brune, qui semble avoir disparu. Si elle existait encore à l'époque pharaonique et n'existe plus, quelque chose a changé. Je ne sais pas quoi.

La séance se termina par une présentation de Jean-Joseph Marcel, orientaliste et directeur de l'Imprimerie nationale établie au Caire, concernant les progrès de l'impression en caractères arabes. L'impression du *Courrier de l'Égypte* se faisait maintenant en arabe et en français.

— Nous avons la capacité d'imprimer en arabe classique avec une qualité typographique satisfaisante, annonça-t-il. Des proclamations, des décrets, le *Courrier*. La population peut nous lire dans sa langue.

Fourier présenta ce soir-là une étude sur la distribution des températures dans le désert égyptien, sujet que ses observations pendant les marches militaires lui avaient inspiré. Son analyse des flux de chaleur dans un milieu non homogène jetait les bases d'une théorie générale de la propagation thermique qui deviendrait, après son retour en France, l'une de ses contributions scientifiques majeures. Les savants présents écoutèrent avec l'attention que méritait un exposé clair sur un phénomène qu'ils avaient tous physiquement subi.

— La chaleur du désert n'est pas une question de température ambiante, expliqua Fourier. C'est un phénomène de flux et d'échanges entre le sol, l'air et les corps exposés. Mes équations permettent de prévoir avec précision comment cette chaleur se propage dans le temps et dans l'espace, ce qui a des applications

pratiques considérables pour la construction de bâtiments dans les pays chauds.

Ce qui intéressait davantage Bonaparte dans cet Institut d'Égypte, c'était la façon dont des hommes de formations radicalement différentes — mathématiciens, chimistes, naturalistes, artistes, ingénieurs — parvenaient à créer un dialogue scientifique commun autour d'un objet partagé : l'Égypte.

— Qu'est-ce que cela nous apprend sur les Égyptiens anciens ? demanda-t-il.

— Rien directement, admit Fourier. Mais cela nous apprend comment fonctionnait leur environnement. Pour comprendre pourquoi ils construisaient leurs maisons d'une certaine façon, orientaient leurs temples selon certains axes, creusaient leurs tombeaux à certaines profondeurs, il faut comprendre les contraintes thermiques qu'ils subissaient. La physique de leur monde est la clé de leur architecture.

Bonaparte, à la fin de la séance, félicita chaleureusement tous les présentateurs et les encouragea à intensifier leurs recherches.

— Vos travaux sont excellents, reprit Bonaparte en s'adressant à l'assemblée. L'année prochaine, la Haute-Égypte. Les temples de Thèbes. Denon ouvrira la route.

Fourier retint Denon dans le couloir du palais de Hassan-Kashif. Sous le bras, une liasse de relevés que la Commission avait produits depuis l'arrivée au Caire. Mesure de la Grande Pyramide, plans du Sphinx, coupes des tombeaux de Saqqarah. Quarante-trois feuilles.

— Ces relevés, observa Fourier. Vous allez les emporter ?

— C'est l'objet de l'expédition, dit Denon. *La Description* ne se fera pas ici.

— Je parle des objets. Des statuettes que vous achetez sur le marché de Saqqarah. Des amulettes dans vos bagages. Nous sommes là pour comprendre l'Égypte, pas pour la vider de ses restes.

Denon observa la liasse de relevés dans les mains de Fourier. Des mesures. Des plans. Des angles. Tout cela resterait ici, dans les pierres, disponible à quiconque viendrait mesurer après eux. La statuette en bois peint qu'il avait achetée la semaine précédente, celle aux bras croisés sur la poitrine dans l'attitude d'Osiris, elle, personne ne la retrouverait là dans trente ans. Elle serait à Paris, ou perdue.

— La différence entre nous deux, Fourier, c'est que vous croyez que comprendre suffit. Moi, je pense que certaines choses doivent être vues pour être comprises. Et pour être vues, elles doivent voyager.

Fourier reprit sa liasse et repartit vers sa chambre, deux portes plus loin dans le couloir du premier étage. Denon resta dans ce couloir vide. Il se coucha tard. Le lendemain matin, il trouva sur sa table de travail le *chaouabti* en bois peint qu'il croyait rangé dans ses bagages, posé debout, bien en vue, le visage tourné vers lui. Fourier avait dû entrer pendant la nuit. Cette habitude était sienne de circuler dans le palais à des heures improbables quand ses équations ne venaient pas. Mais sur le sol, juste devant la table, il y avait un grain de sable. Un seul, bien visible sur le carrelage poli. Comme si Fourier avait voulu lui dire : « ce sable vient de quelque part. »

Ou comme si c'était simplement un grain de sable. Avec Fourier, on ne savait jamais si l'intention précédait le geste ou si c'était l'inverse. Le *chaouabti* resta sur sa table toute la journée. Le soir, Cette même séance de décembre 1798 avait aussi accueilli, en marge du programme officiel, une présentation informelle de Venture de Paradis, le principal interprète de l'expédition, qui parlait arabe, turc, persan et hébreu avec la fluidité d'un natif, et qui passait ses journées à traduire pour Bonaparte et ses nuits à écrire un dictionnaire arabe-français qu'il ne terminerait jamais.

Il prit la parole en fin de séance.

— Je voudrais soumettre une observation à l'Institut. Depuis cinq mois que nous sommes en Égypte, j'ai constaté une chose qui me semble importante pour comprendre ce pays. L'arabe que parlent les Égyptiens d'aujourd'hui et l'arabe classique du Coran sont deux langues différentes. Pas des dialectes. Deux systèmes distincts, aussi éloignés l'un de l'autre que le latin de Cicéron et le français de Molière. Un fellah du Delta ne comprend pas le texte coranique qu'il récite. Il le récite phonétiquement, sans en saisir le sens.

— Ce qui veut dire ? demanda Monge.

— Ce qui veut dire que l'islam en Égypte est en partie une religion dont les fidèles ne comprennent pas les textes sacrés dans leur forme originale. La foi est transmise par l'autorité des ulémas, par la tradition orale, par le rituel. Pas par la lecture directe du texte. Ce n'est pas très différent du latin dans l'Église catholique avant Luther.

Bonaparte, qui avait écouté sans intervenir, posa une question.

— Et les ulémas, eux, comprennent le texte classique ?

— Les plus érudits, oui. Les autres récitent aussi. C'est une chaîne de transmission où chaque maillon transmet ce qu'il a reçu, pas nécessairement ce qu'il comprend.

Denon nota cette observation dans son carnet. Elle rejoignait quelque chose qu'il avait vu dans la ruelle de l'école coranique après la révolte. Les enfants qui récitaient des phrases dont ils n'avaient sans doute toujours pas le sens, mais dont le son et le rythme étaient déjà, en eux, une forme de connaissance. Il pensa à ses propres dessins. Les pyramides copiées avant de les avoir comprises. Le Sphinx dessiné sous la lune avant d'en connaître l'orientation astronomique. Peut-être qu'il travaillait comme ça aussi : d'abord la ligne, ensuite le sens.

— Ce que vous décrivez, observa Fourier à Venture de Paradis, c'est un système où la transmission précède la compréhension. On apprend d'abord le texte par cœur, la signification vient après.

Ou ne vient pas. Est-ce que cela ne ressemble pas à ce que nous faisons avec les hiéroglyphes ? Nous copions des signes que nous ne comprenons pas. Nos successeurs en comprendront peut-être le sens.

— La différence, dit Venture de Paradis, c'est que les hiéroglyphes n'ont plus de locuteurs vivants. L'arabe classique en a. Quelque part entre l'oral et l'écrit, entre les ulémas et les fellahs, entre le texte et le rite, la langue survit. Elle survit différemment de la façon dont elle a été créée. Mais elle survit.

La séance se termina tard. Les lampes avaient brûlé bas. Les savants sortirent dans la cour de l'Institut où l'air de décembre était enfin frais. Le premier froid véritable depuis leur arrivée en Égypte. Denon s'arrêta un moment dans la cour et leva les yeux. Les étoiles au-dessus du Caire. Les mêmes qu'au-dessus de Toulon six mois plus tôt, déplacées de quelques degrés vers le nord.

Bonaparte quitta l'Institut après la séance en compagnie de Berthollet. Ils marchèrent un temps dans le jardin du palais sans parler. Puis Bonaparte s'exprima :

— Monge m'a dit un jour que la science cherche ce qui est vrai indépendamment de ce qui est utile. Est-ce que vous croyez ça ? Berthollet réfléchit. C'était une question qu'il s'était posée toute sa vie professionnelle.

— Je crois que la distinction est moins nette qu'il ne le prétend. Notre travail ici est vrai. Les mesures de Jomard, les analyses chimiques des momies, les dessins de Denon. Mais ce que nous faisons ici est aussi utile, à la France, à la connaissance européenne de l'Égypte, à vous politiquement. La vérité et l'utilité ne s'excluent pas. Elles cheminent ensemble, rarement dans la même direction, mais ensemble. Il hésita, puis ajouta :

— La seule chose que je refuse de dire, c'est que ce que nous faisons est inoffensif. Ce n'est pas vrai. Et Monge le sait aussi bien que moi.

Bonaparte hocha la tête.

— Fourier m'a dit ce soir que ses équations sur la chaleur n'ont aucune application militaire immédiate. Il a l'air d'en être fier.

— Fourier a raison d'en être fier. Dans vingt ans ses équations auront des applications qu'il n'imagine toujours pas. C'est ça, la science. Elle précède les applications d'une distance qu'on ne peut pas mesurer à l'avance.

— Comme un éclaireur qui ne sait toujours pas pour quelle armée il reconnaît le terrain.

— Exactement.

Ils s'arrêtèrent au bord du bassin de la cour. La lune se reflétait dans l'eau immobile.

— Continuez à travailler, dit Bonaparte. Tout ce que vous produisez ici survivra à l'expédition, quoi qu'il arrive. C'est la seule certitude que j'aie en ce moment.

Berthollet rentra dans son laboratoire et reprit ses analyses.

Il avait dit une phrase à Bonaparte, ce soir-là, avant de rentrer. Une phrase presque sans intonation, comme une observation de chimiste sur la couleur d'un précipité.

— En Italie, en 1796, nous choisissons ce qui allait au Louvre. Monge choisissait, je validais. Nous avons du temps, des listes, des commissaires. Ici, nous n'avons rien de tout ça. Quand nous partirons, ce sera à la hâte. Ce qui sera dans les caisses au moment du départ, c'est ce qui partira. Le reste restera. Il ne faut pas se raconter autre chose.

Denon pensa à l'Italie. En 1796, c'était la France qui emportait. Ici, ça pouvait ne pas être nous.

Cette nuit-là, Denon ne dort pas longtemps. À trois heures du matin, il ralluma sa lampe et reprit son carnet.

Les pages tournaient lentement, sans les relire vraiment. Les dessins défilaient. Les voiles de la flotte dans la rade de Toulon, le port de La Valette depuis le pont de l'Orient, la colonne de Pompée à Alexandrie, les dos des soldats dans le désert, la fumée de

la bataille vue depuis l'intérieur d'un carré d'infanterie, les pyramides au crépuscule avec les morts au premier plan.

Il avait aussi une autre liste, qu'il n'avait pas écrite. Des choses qu'il avait faites sans les noter. Il avait dessiné des monuments qu'on ne pourrait pas emporter, vu un soldat glisser un scarabée dans sa poche sans rien dire, vu un fellah regarder son *chaouabti* partir en préférant ne pas noter la phrase. Cette liste-là était plus longue que les deux cent quarante-trois dessins. Elle n'avait pas de fin.

Il s'arrêta sur le premier croquis du voyage.

C'était Bonaparte. Profil droit, éclairé par la lumière du matin sur le pont de l'Orient, quelques minutes après l'appareillage de Toulon. Il l'avait dessiné rapidement, sans que le général s'en aperçoive. Une dizaine de coups de fusain. Le profil mince, le front haut, le menton projeté en avant dans cette posture de quelqu'un qui regarde ce qui n'existe toujours pas.

Il prit une feuille vierge et dessina Bonaparte de mémoire. Tel qu'il l'avait vu la semaine précédente au conseil qui avait suivi la nouvelle d'Aboukir. Le même profil, les mêmes traits fondamentaux. Mais quelque chose avait changé qu'il ne savait pas nommer avec des mots. Il le chercha avec le fusain.

Pas les rides. Sept mois ne font pas vieillir un homme de trente ans. Pas la maigreur. Bonaparte avait toujours été maigre. C'était dans la tension du cou, peut-être. Ou dans la façon dont la mâchoire était serrée. L'homme de Toulon regardait quelque chose qui n'existait toujours pas. L'homme d'après Aboukir regardait quelque chose qu'il avait perdu.

Denon posa les deux feuilles côte à côte sur sa table de travail.

Les dessins étaient semblables. Un observateur pressé n'aurait pas vu la différence. Même profil, même posture, même main du dessinateur. Mais à les regarder l'un après l'autre, il était impossible de ne pas voir que le premier était celui d'un homme qui parlait, et le second celui d'un homme qui ne savait plus vers où.

C'était la première fois depuis Toulon qu'il dessinait Bonaparte en son absence. Jusque-là, ses croquis du général avaient été des documents. La posture du commandement, le geste de l'autorité, la scène historique à fixer avant qu'elle ne passe. Ce croquis nocturne était autre chose. Un portrait sans l'accord du modèle, sans témoin, tiré de la mémoire plutôt que du réel.

Il glissa les deux feuilles ensemble dans le même carnet, l'une après l'autre. Toulon, puis Aboukir. Ce qui avait commencé et ce que ça était devenu.

Ce que ces carnets contenaient valait-il quelque chose ? La question lui semblait maintenant moins évidente qu'au départ. À Toulon, en montant sur l'Orient, il avait su avec certitude pourquoi il était là. Pour documenter une expédition historique, pour voir l'Égypte avant que les autres Européens la voient, pour rapporter en France des images d'un monde encore inconnu. Ce programme était simple et clair.

Quatre mois plus tard, il voyait les choses autrement. Il avait vu la misère des soldats dans le désert, les habitants d'Alexandrie regarder l'armée française avec la résignation de gens qui ont subi trop d'armées pour s'en émouvoir, la révolte du Caire et sa répression. Il avait dessiné tout cela avec la même attention qu'il portait aux pyramides et aux bas-reliefs. Et maintenant il se demandait si ses dessins n'étaient pas, malgré lui, les documents d'une occupation coloniale autant que les archives d'une découverte scientifique.

Il ne résolut pas cette question cette nuit-là. Son *Voyage dans la Basse et la Haute Égypte* ne la résoudre pas non plus.

Il referma son carnet, souffla sa lampe et s'allongea dans l'obscurité. Par la fenêtre, les étoiles au-dessus du Caire étaient les mêmes que celles qu'Hérodote avait vues depuis les rives du Nil, les mêmes que les astronomes pharaoniques avaient utilisées pour orienter leurs monuments, les mêmes que les marins français avaient observées pendant la traversée depuis Toulon. Il y avait un caractère réconfortant dans cette permanence. Non pas

que tout se valait, mais que tout durait, transformé, méconnaissable et pourtant là. Le ciel égyptien ne distinguait pas. Il éclairait les pyramides et les bivouacs avec la même indifférence. Denon ferma les yeux. Demain il dessinerait encore.

CHAPITRE II : LA REMONTÉE DU NIL

I - Dendérah

Le 25 décembre 1798, l'expédition de Desaix quitta Le Caire en direction du sud. Dix mille soldats pour reconquérir la Haute-Égypte. Denon était du voyage avec son carnet.

Bonaparte, resté au Caire, avait appelé Desaix la veille du départ.
— Votre mission est double. Militaire : détruire Mourad Bey. Scientifique : permettre aux savants d'explorer la Haute-Égypte. Traitez-les comme des collaborateurs. Ce qu'ils rapporteront vaut autant que vos victoires.

Desaix avait trente ans, l'esprit pratique, aucun goût particulier pour les antiquités. Mais il avait l'intelligence de comprendre les ordres.

— Je protégerai ces hommes comme mes soldats. Mais avertissez-les : Mourad Bey ne donnera pas de répit. Des mois, peut-être jusqu'à Assouan. Les savants devront l'endurer.

Desaix sorti, Bonaparte retint Denon un instant. Il ouvrit le tiroir de sa table de campagne et en sortit un document plié. La liste de quatre pages qu'il avait montrée à Denon avant Toulon, complétée depuis.

— Voilà ce qui doit revenir. Ce que la France mérite de rapporter de cette expédition.

Denon parcourut les premières lignes. Des catégories, des descriptions : obélisques portables, fragments de bas-reliefs de qualité exceptionnelle, papyrus documentés, scarabées royaux, bronzes de la Basse Époque, momies de dignitaires identifiables. Chaque catégorie assortie d'une note de valeur estimée et d'une destination : Louvre, Bibliothèque nationale, Institut de France.

— Nous avons fait de même en Italie, reprit Bonaparte. Monge et Berthollet connaissent la méthode. Ce qu'ils ramènent avec leurs formulaires va au Louvre. Ce que les soldats prennent dans

leurs sacs, je ne peux pas l'empêcher. Ce que vous documentez avec vos carnets reste en France sous une autre forme. Trois niveaux. Trois légitimités différentes.

— Et si les niveaux se mélangent ?

— Ils se mélangent toujours. C'est pourquoi il faut que le premier niveau soit irréprochable. Si la Commission fait son travail avec rigueur, le reste devient tolérable par comparaison. C'est la logique de toutes les acquisitions d'État depuis la Renaissance. La France ne pille pas. Elle sélectionne, documente et conserve. Les soldats pillent. La distinction est réelle même si elle est inconfortable.

— Et si quelqu'un la conteste ?

— Personne ne la contestera tant que nous gagnons la guerre. Si nous la perdons, le débat ne se posera pas de la même façon.

Denon rangea la liste dans sa sacoche. Ce n'était pas un ordre de pillage. C'était un ordre de sélection. La nuance était réelle. Il aurait voulu qu'elle fût suffisante. Il n'en était pas sûr. Mais Bonaparte avait déjà ouvert la porte de son bureau. Son temps était compté. Et Denon sortit sans avoir formulé ce qu'il aurait voulu dire.

Le 25 décembre au matin, l'expédition prit la route du sud sur la rive occidentale du Nil. L'air était froid encore à cette heure. Un froid sec, sans brume, le froid d'Égypte qui cède vite au soleil. La poussière soulevée par les colonnes se voyait de loin. L'artillerie avançait en bordant les champs cultivés. Les chevaux de la cavalerie hennissaient en sentant le départ. Des fellahs debout sur les toits plats des maisons regardaient passer la colonne sans bouger.

Denon chevauchait à côté de Desaix.

— Ces temples qu'on ne connaît que par Pococke et Norden. Des descriptions approximatives, des dessins inexacts. Nous allons enfin établir une documentation rigoureuse.

— Votre entrain me plaît. Mais prévenez-moi quand vous voulez vous éloigner de la colonne. Mourad Bey n'a toujours pas renoncé.

Denon acquiesça, sans masquer une certaine résignation.

— Compris, général. Des dessins hâtifs valent mieux que l'ignorance.

La chaleur montait dès la deuxième heure malgré janvier. La bande verte le long du fleuve avait quelques centaines de mètres de large, puis le désert commençait, immédiat et absolu. Les soldats marchaient en silence, la gourde à la main. Denon dessinait en marchant — des croquis rapides, les silhouettes de villages, un palmier, le profil d'une falaise calcaire — sans s'arrêter, sans perdre le pas. Les Mamelouks harcelaient et disparaissaient sans jamais livrer de bataille décisive. Près de Beni Hassan, il explora des tombeaux creusés dans la falaise calcaire dominant le Nil, ornés de peintures murales représentant des scènes de lutte, de chasse et de vie quotidienne.

Les couleurs tenaient. Rouges ocre, bleus de lapis-lazuli, verts de malachite, jaunes d'orpiment. Le désert avait séché l'air autour d'elles. Il pensa aux peintures de Paris, noircies par les vernis, éteintes par les siècles d'humidité.

Il dessina plusieurs de ces scènes pendant les quelques heures que Desaix lui accorda avant de reprendre la marche. Ses croquis allaient vite. Il avait appris à capturer l'essentiel en dix minutes, le hiératisme formel, la vivacité narrative.

Il passa ainsi d'un hypogée à l'autre pendant que la colonne installait son bivouac.

Denon ne se plaignit jamais. Il dessinait en marchant, il dessinait pendant les haltes, il dessinait à la lueur des torches dans les tentes militaires le soir. Son endurance physique étonnait les officiers qui avaient d'abord considéré sa présence comme un fardeau.

— Votre savant résiste mieux que mes recrues, dit un jour Desaix à l'un de ses adjudants en désignant Denon assis sur un rocher pendant une pause de l'armée.

— C'est parce qu'il a quelque chose à faire, répondit l'adjudant. Les hommes qui ont une raison de regarder autour d'eux survivent mieux que les autres.

Le 24 janvier, Jomard fut le premier à voir Dendérah. Le temple de la déesse Hathor se dressait au milieu des champs cultivés, ses pylônes visibles de loin dans l'air sec de Haute-Égypte.

— Regardez, dit Denon qui s'était arrêté derrière lui.

Desaix ordonna une halte. L'armée établit son campement dans le village voisin, Qena. Les fellahs regardaient depuis leurs seuils sans s'approcher. Ils avaient vu d'autres colonnes passer. Celle-ci emmenait des hommes avec des instruments de mesure et des carnets. Ce n'était pas plus rassurant.

Jomard entra le premier. Au seuil, il compta : dix-huit colonnes hautes de huit mètres cinquante, leurs chapiteaux à visage d'Hathor regardant dans les quatre directions. Il sortit son théodolite de son étui, puis le reposa. Par où commencer ? Durant ses huit mois à l'École, il avait toujours su par où commencer. Ici la salle avait une logique qui dépassait ce que ses instruments pouvaient saisir d'un seul regard. Trop grand. Trop cohérent. Il fallait choisir un point d'entrée et ce choix lui parut soudain arbitraire d'une façon qu'il n'avait jamais ressentie devant une pyramide ou une colonne isolée. Il finit par viser la colonne la plus proche. C'était au moins un début.

— C'est extraordinaire, murmura Denon derrière lui. La finesse de ces drapés.

Jomard mesura pendant cinq jours. Dix-huit mètres par colonne, les joints si fins qu'on y passait à peine une lame de couteau. Le plafond à vingt mètres. Les murs de bas-reliefs. Il notait les dimensions, les angles, les orientations. Denon dessinait à l'autre

bout de la salle, ses mains couvertes de poussière de fusain ne s'arrêtant pratiquement jamais.

— Comment ont-ils fait cela sans nos outils modernes ? ajouta Jomard à voix basse.

— Avec du temps, de la main-d'œuvre et une organisation capable de maintenir un effort constant pendant des décennies. Ce temple a mis des générations à se construire. Eux transmettaient le projet de père en fils comme un héritage sacré.

— Les Égyptiens connaissaient les étoiles mieux que nous ne les connaissons encore, ajouta Jomard en pointant les constellations peintes en bleu intense sur le fond ocre du plafond. Cette voûte est une carte du ciel nocturne de l'Égypte ancienne.

Le deuxième jour, Jomard remarqua un détail qu'il ne nota pas. Il le coucha dans son journal personnel, le soir, sous la tente.

Trois soldats du bataillon de tête avaient passé l'après-midi dans les salles latérales du temple. Ils n'étaient pas en service. À leur retour, l'un d'eux portait dans la main une figurine en faïence bleue. Un chat assis, oreilles pointues, yeux incrustés de verre noir. Il la montrait à ses camarades. Ils riaient.

Jomard les regarda passer. Le chat en faïence avait deux ou trois mille ans. Il avait été déposé dans le temple comme offrande votive par un artisan dont le nom n'avait pas survécu, pour une prière dont on avait oublié jusqu'à la teneur. Dans deux mois il serait à Marseille. La chaîne était courte. Elle ne laissait pas de traces. Jomard pensa à la gravité : les objets légers tombent toujours vers le bas. Ici le bas, c'était le nord.

Le même jour, dans la grande cour du temple, Berthollet était à l'œuvre.

Il avait sélectionné ce matin neuf pièces selon les catégories de la liste de Bonaparte. Cinq scarabées, une amulette en or, une figurine de Sekhmet, toutes conformes aux critères de la liste. Mais deux pièces sortaient du lot. Une palette de scribe en bois de sycomore avec ses calames encore dans leurs étuis de roseau. Le

bois n'ayant presque jamais survécu, c'était une pièce rarissime. Et un vase canope en albâtre avec son couvercle à tête de faucon intact, représentant Qebhsénouf, gardien des intestins. Les six pièces alignées sur la pierre, numérotées, étiquetées.

Jomard s'approcha depuis l'entrée de la cour. Berthollet remplissait son formulaire à la lumière du jour, sans hâte, sans se cacher. C'était là toute la différence avec ce que faisaient les soldats : le formulaire.

— Citoyen Berthollet, ajouta Jomard en s'approchant. Ces pièces sont exceptionnelles.

— En effet. La palette de scribe est unique dans la documentation connue des expéditions récentes. Les calames sont intacts. Extrêmement rare. Le bois de sycomore a résisté parce qu'il était enveloppé dans un lin que j'ai trouvé dans un compartiment latéral de la niche. Deux mille cinq cents ans de conservation en conditions idéales.

Il continua à écrire sans lever les yeux. L'écriture était celle d'un scientifique : précise, abrégée, sans ornement.

— Le vase canope intéressera les chimistes pour l'analyse des résines de momification, poursuivit-il. J'ai prélevé un fragment de la couche de résine intérieure. Vous trouverez le numéro de ce prélèvement sous la référence cent quatorze-B dans le registre de la Commission.

Il nota le sixième numéro sur son formulaire, signa, arracha le talon et le tendit à Jomard.

— Répertoire de la Commission, section acquisitions officielles. Si vous voulez une copie pour votre propre dossier de section.

Jomard prit le papier. Il le regarda. La forme était impeccable. Il le rangea dans sa propre sacoche sans répondre.

Un homme du village vint observer Jomard pendant ses mesures. Hassan, l'interprète, resta à l'écart. L'homme observa quelques instants puis s'en alla. Cette rencontre fut brève.

Le lendemain, l'homme revint, s'assit contre un pilier pendant deux heures sans dire un mot, regardant Jomard travailler. Puis il repartit. Le surlendemain il apportait une chose : un petit pot en terre cuite rempli d'eau fraîche. Il le posa à côté des instruments de Jomard.

Jomard but. L'eau était froide, légèrement minérale. Il dit merci en arabe. Un des rares mots qu'il avait appris. Par l'intermédiaire de Hassan, ils échangèrent quelques phrases.

L'homme connaissait les noms des colonnes. Pas les noms grecs que les savants utilisaient — Hathor, Nout, Isis — mais des noms arabes transmis de père en fils depuis des générations. La colonne de l'angle nord-est s'appelait, dans le village, « la colonne qui saigne au printemps », parce qu'une lézarde dans le calcaire laissait parfois couler une eau rougeâtre chargée en fer lors des crues du Nil. La colonne centrale s'appelait « la colonne de la voix », parce que si on la frappait avec la paume ouverte à une certaine hauteur, elle produisait un son grave qui se propageait dans toute la salle.

Jomard consigna les deux noms. Il savait qu'ils ne figureraient pas dans *la Description*. Ils n'avaient pas de valeur mesurable. Mais ils disaient une chose que ses propres mesures ne disaient pas : que ce temple avait une présence continue dans la mémoire du village de longue date. Ce n'était pas une ruine. C'était un voisin.

Trois jours plus tard, Denon revint seul au temple, avec une bougie et ses carnets. Il voulait dessiner le zodiaque de la chapelle supérieure.

La chapelle d'Osiris était sur le toit du temple. Une petite salle accessible par un escalier extérieur. Le plafond était bas. La bougie projetait une lumière orangée insuffisante. Il s'allongea sur la pierre froide. Au-dessus de lui, sculptée dans le grès, la carte du ciel. Un disque circulaire de deux mètres cinquante de diamètre. Au centre, les constellations circumpolaires. La Grande Ourse sous la forme d'une patte avant de taureau, une déesse hippopotame brandissant un harpon. Sur la circonférence, les douze

signes du zodiaque grec mêlés d'iconographie égyptienne : le Bélier, le Taureau, mais aussi le Verseau représenté comme Hâpy le dieu inondateur, tenant deux vases d'où coulait le Nil.

Ce plafond ne pouvait pas être emporté tel quel. Près de deux tonnes de grès encastrées dans la voûte. Mais Denon avait soumis le problème deux jours plus tôt au capitaine Coutelle, chef des aérostiers de l'expédition, celui qui avait fait voler le ballon d'observation à Fleurus. Coutelle était l'ingénieur le plus inventif de l'armée. Il était venu voir le zodiaque la veille avec un œil de technicien plutôt que d'artiste.

— C'est faisable, avait-il dit en examinant les joints. Pas avec ce qu'on a. Il faudrait des scies à dents de diamant, des vérins à vis, de la chaux vive, une charpente de levage de vingt mètres. Six semaines de travail minimum, avec vingt hommes. Et un navire spécialement aménagé pour le transport du bloc. Deux tonnes et demie, les cales ordinaires ne suffisent pas.

— Le résultat en vaudrait-il l'effort ?

Coutelle avait regardé le zodiaque de nouveau, ses yeux parcourant le disque de constellation en constellation.

— C'est la représentation la plus complète du ciel antique que j'aie jamais vue. Oui, ça en vaut l'effort. Mais ce n'est pas maintenant. Peut-être dans trente ans, si quelqu'un revient avec du matériel et du temps.

Denon avait noté la conversation dans un mémorandum adressé à l'état-major scientifique. Le premier document officiel mentionnant la possibilité d'extraire le zodiaque de Dendérah. Ce mémorandum voyagerait au Caire, dormirait dans une caisse, en attente de moyens que l'armée n'avait pas.

Il dessina pendant deux heures, allongé sur le dos. Sa bougie s'éteignit. Il en alluma une autre. Quand il redescendit, la nuit tombait et les soldats s'impatientaient depuis une heure.

— Vous avez ce que vous vouliez ? lui demanda un sous-lieutenant.

— Un premier dessin. Imprécis. Il faudrait plusieurs hommes pour faire un relevé sérieux.

Denon avait demandé à l'état-major scientifique l'envoi d'ingénieurs pour compléter son travail. Deux jeunes polytechniciens, Jollois et Devilliers, reviendraient trois semaines après lui pour achever le relevé avec leurs instruments de précision.

Le deuxième soir, Jomard avait besoin de régler un problème de réquisition de rations. Il chercha le sergent-major Aubert, l'homme qui gérait l'intendance du bataillon de Desaix. Il le trouva dans une tente à l'écart du bivouac principal, assis à une petite table avec une lanterne et un cahier.

Aubert tenait une liste divisée en trois colonnes : objet, compagnie, soldat. Les lignes étaient serrées. Jomard lut, d'où il était, sans en avoir l'air : « figurine en pierre bleue, 2^e compagnie, Racine. Fragment de bas-relief, 3^e compagnie, Duplessis. Scarabée en faïence, 1^{re} compagnie, Marin. Pot de terre peint, 4^e compagnie, Lefèvre. » Il y avait au moins vingt lignes.

Aubert leva les yeux. Il ne sembla pas surpris d'être observé.

— Citoyen savant. Je peux faire quelque chose pour vous ?

— Je cherchais les rations supplémentaires pour les corvées de mesure. Ce n'est pas urgent.

Jomard ne posa pas de questions sur la liste. Il savait déjà ce que c'était. Un inventaire officieux. Ni ordonné ni interdit par qui que ce soit, tenu par un sous-officier qui avait compris que quelque chose circulait dans son bataillon et qui avait décidé de le savoir. La liste n'était pas un contrôle disciplinaire. C'était une précaution. Si quelqu'un posait des questions plus tard, Aubert saurait répondre. Et si personne ne posait de questions — ce qui était plus probable — la liste resterait dans son cahier, document sans destinataire.

Il régla son histoire de rations en trois phrases et repartit.

La nuit précédant le départ, Jomard ne dormit pas. Il ne travailla pas sur ses mesures. Il s'attela à autre chose.

Il commença par ce qu'il savait avec certitude. La liste du sergent-major Aubert contenait, pour la 2^e compagnie seule, vingt-trois objets en deux jours. Quatre compagnies dans le bataillon de Dessaix. Deux bataillons d'infanterie en rotation sur le site. Plus les officiers, qui prélevaient de manière différente. Avec plus de sélection, moins de quantité, mais des pièces de plus grande valeur. Plus les acquisitions officielles de Berthollet. Six pièces documentées, d'autres peut-être sans documentation formelle.

Il construisit une estimation. Conservatrice : vingt objets par compagnie par jour de halte. Quatre compagnies. Cinq jours. Deux bataillons. Résultat : huit cents objets minimum pour ce seul temple. En ajoutant les achats aux marchands et ce que les officiers collectaient discrètement, on dépassait le millier.

Mille objets quittant Dendérah. Il examina le chiffre. Puis il regarda le temple, visible dans le noir à deux cents mètres du bivouac. Le temple était immense. Mille objets étaient une fraction de ce qu'il contenait encore. Mais le bon calcul était : combien de haltes dans combien de temples, multiplié par mille.

Il y avait au moins douze grands sites entre Dendérah et Assouan. Il écrivit en bas de la page : « Total estimé, campagne complète : ordre de grandeur dix mille objets. Fourchette basse. Non vérifiable. »

Puis il s'arrêta sur ce qu'il venait d'écrire. Dix mille. Le chiffre avait l'air abstrait. Il ne l'était pas. Il correspondait à dix mille objets qui avaient été dans un temple ou un tombeau égyptien depuis des siècles, et qui ne seraient plus là dans six mois.

En chargeant les mules, il chercha du regard le soldat qui portait le chat en faïence dans la main. Il ne le retrouva pas parmi les centaines de visages. L'homme existait. Le chat existait. Quelque part dans ce chiffre de dix mille.

Avant de quitter Dendérah, Jomard alla trouver Berthollet.

Berthollet était en train de superviser le clouage de ses caisses. Il leva les yeux.

— Citoyen Berthollet. J'ai fait une estimation du volume total de prélèvements pour ce temple.

Il tendit le carnet ouvert à la page du calcul. Berthollet le lut. Il prit le temps de vérifier les hypothèses, refit mentalement l'arithmétique.

— Votre fourchette basse est raisonnable, dit-il enfin. Légèrement sous-estimée pour les officiers.

— Vous ne trouvez pas ce chiffre problématique ?

Berthollet lui rendit le carnet.

— Je trouve ce chiffre exact, ou proche de la réalité. Problématique pour qui ? Pour la Commission ? Non. Nos acquisitions sont documentées. Pour l'armée ? C'est à Desaix d'en juger. Pour l'histoire de ce temple ? Certainement. Mais l'histoire de ce temple a connu des prélèvements depuis les Romains et les Grecs. Nous ne sommes pas les premiers. Et l'Égypte a survécu à tous les précédents.

— Ce n'est pas une raison.

— Non. Ce n'est pas une raison. Mais c'est un contexte. Et dans ce contexte, ce qu'il faut établir, c'est si ce que nous faisons, nous — la Commission — est défendable. Je pense que oui. Pour le reste, je ne suis ni policier ni magistrat.

— Vous êtes chimiste. Un chimiste ne dit pas qu'une réaction est défendable. Il dit si elle produit ce qu'on attendait.

— Et nous produisons ce qu'on attendait, répondit Berthollet sans lever les yeux. Des archives, des descriptions, des objets pour le Louvre.

— C'est ce que Bonaparte a demandé. Ce n'est pas ce que j'aurais demandé, moi.

Le cinquième et dernier jour, Desaix fit signe de repartir. Jomard rangea son théodolite. Denon arracha ses yeux du plafond avec un regret sincère.

— Si nous revenons jamais dans ce pays en paix, ajouta Jomard, ce temple mérite une étude de six mois à lui seul.

Ils ne reviendraient pas. Leurs dessins resteraient.

La route vers Thèbes longeait le Nil pendant trois jours. Le soir, au bivouac, les officiers commençaient à parler des temples qu'ils allaient voir. Karnak. Louqsor. Les noms circulaient avec cette excitation de ceux qui approchent ce qu'ils n'ont jamais vu mais dont ils ont entendu parler toute leur vie.

II - Thèbes

Le 27 janvier au soir, l'expédition établit son camp face aux ruines de Thèbes.

Jomard s'arrêta sur la berge et resta là sans rien faire, regardant les pylônes noirs dans la lumière du couchant, de l'autre côté du Nil.

Karnak dépassait tout ce qu'ils avaient imaginé. La salle hypostyle du temple d'Amon-Rê : cent trente-quatre colonnes, les seize centrales hautes de vingt et un mètres. Il franchit le seuil et s'immobilisa plusieurs minutes. Cette salle avait une surface d'environ cinq mille deux cents mètres carrés, le plus grand espace couvert de l'Antiquité.

— Mon Dieu, murmura Denon. Aucune description ne peut rendre justice à cela. Il faut être ici pour comprendre.

La nuit qui suivit sa première journée à Karnak, Jomard ne dormit pas. Il s'installa dans la cour du temple avec sa lanterne et commença à mettre en ordre les chiffres. La salle n'était pas grande parce qu'un pharaon avait voulu montrer sa puissance. Elle était grande parce qu'elle avait une fonction : abriter une procession, une foule, un rituel. Chaque dimension répondait à

une contrainte acoustique, lumineuse, liturgique. Les Égyptiens ne construisaient pas à perte. Ils construisaient juste.

Il nota : « La régularité des proportions dans cette salle suggère un système de mesure transmis sur plusieurs générations avec une précision absolue. La longueur de la salle est exactement le double de la largeur. L'espacement entre les colonnes centrales correspond à leur diamètre. Ces rapports ne sont pas accidentels. »

Dehors, un chacal aboya quelque part dans le désert. Jomard leva les yeux. Les étoiles au-dessus des colonnes étaient très brillantes.

Et soudain, en pivotant avec son théodolite pour noter l'azimut d'une étoile de référence, il comprit une chose qu'il n'avait pas prévu de comprendre. La compréhension ne vint pas comme une démonstration qui s'achève. Elle vint d'un coup, dans le corps avant l'esprit. Une certitude physique, presque un vertige, comme quand un calcul long aboutit à un nombre rond et qu'on sait, avant même de vérifier, que c'est juste.

L'axe principal du temple — l'axe reliant l'entrée au sanctuaire le plus intérieur — était orienté à vingt-six degrés au nord de l'est. Il vérifia le calcul deux fois. Vingt-six degrés. Il avait ce chiffre dans ses relevés depuis le matin, noté machinalement comme une donnée parmi d'autres. Mais maintenant, dans l'obscurité, avec les étoiles visibles au-dessus de lui, il sut ce que ce chiffre signifiait.

C'était l'azimut du lever du soleil au solstice d'été à la latitude de Thèbes.

Il resta immobile plusieurs secondes avec cette information. Il tenait dans ses mains un résultat que personne n'avait encore formulé ainsi, et il voulait s'assurer que c'était réel avant de l'écrire.

Karnak n'était pas seulement un temple. C'était un instrument astronomique orienté pour que, au matin du jour le plus long de l'année, la lumière du soleil levant pénètre directement dans l'axe de la grande salle hypostyle et frappe le fond du sanctuaire. La

construction avait cette précision. Les Égyptiens l'avaient calculée. Ils avaient construit en conséquence.

Il écrivit fébrilement une note de plusieurs pages dans son journal, détaillant le calcul, les mesures, la conclusion. Il adresserait cette note à Fourier dès le lendemain par courrier. Fourier était le mathématicien le plus rigoureux de la Commission, il saurait vérifier. La réponse de Fourier arriverait trois semaines plus tard en deux lignes : « Votre calcul est juste. Notez-le pour *la Description*. »

À deux heures du matin, Jomard rentra au campement. Il s'était écoulé cinq heures depuis qu'il avait quitté sa tente. Ses mains tremblaient légèrement en roulant les feuilles du carnet. Pas de froid, mais de quelque chose qu'il n'avait pas de mot pour nommer. Il avait l'habitude des découvertes qui confirment une hypothèse. Cette nuit il avait eu quelque chose de différent : une hypothèse qui naissait de la découverte elle-même, sans qu'il l'ait cherchée. Ça ne lui était jamais arrivé avant.

Denon consacra les jours suivants à parcourir le complexe de Karnak, dix heures par jour, sachant que le temps lui était compté. Les pylônes hauts de quarante mètres portaient des bas-reliefs de batailles pharaoniques. Les obélisques de granit rose pointaient droit, monolithes transportés depuis Assouan, deux cents kilomètres au sud. L'un d'eux, érigé par la reine-pharaon Hatchepsout de la dix-huitième dynastie, s'élevait à une hauteur de vingt-neuf mètres et demi. Ses faces étaient couvertes de colonnes verticales de hiéroglyphes finement gravés, indéchiffrables.

Tous voyaient les inscriptions partout — colonnes, murs, sarcophages — et ne pouvaient rien en lire. Toute l'histoire de l'Égypte était là, muette.

Dans la grande cour de Karnak, Geoffroy Saint-Hilaire s'était posté devant un registre de bas-reliefs représentant des animaux offerts en tribut. Lion, girafe, singes, antilopes. Il copiait les

espèces avec la précision du naturaliste, notant celles qui n'existaient plus en Égypte. Chaque animal disparu était une donnée sur le changement climatique depuis l'Antiquité. Ce que d'autres lisaient comme décoration, il le lisait comme inventaire faunistique.

— Ce lion sur ce relief, dit-il à Jollois qui passait, il a le crâne différent du lion d'Afrique subsaharienne. Profil plus plat, crinière plus longue. Soit le peintre s'est trompé, soit les lions d'Égypte ancienne formaient une population distincte. Je penche pour la seconde hypothèse. Jollois regarda le relief, regarda Geoffroy, hocha la tête et continua son chemin. Geoffroy n'avait pas besoin de réponse. Il avait sa question.

Plus tard dans la nuit, Jomard travaillait à ses mesures de Karnak quand il entendit du bruit.

Pas des bruits de combat. Des bruits de travail. Des coups sourds, réguliers, le raclement de quelque chose de lourd sur les dalles. Il prit sa lanterne.

Dans la salle, trois soldats travaillaient à la lueur de deux torches. Ils avaient vidé une niche qui contenait des fragments de statues — têtes de divinités, mains, bustes — et les triaient sur les dalles : ceux qui valaient la peine d'être portés d'un côté, les trop lourds de l'autre. L'un d'eux tenait à deux mains une tête de faucon en granit noir, Horus probablement, les yeux incrustés d'une matière sombre que la torche ne permettait pas d'identifier. Il la retournait, cherchait à évaluer le poids.

Jomard resta à l'entrée de la salle. Il aurait pu intervenir. L'autorité d'un membre de la Commission lui permettait d'interdire les prélèvements non autorisés. Il ne le fit pas. Ces soldats étaient trois. Il y en avait deux mille dans les bataillons de Desaix. Ce qui ne pouvait pas être arrêté par un homme seul avec une lanterne ne valait pas d'être essayé par principe.

Le jour suivant, dans la chapelle de Sésostris au nord du complexe, Jollois fit une découverte. La chapelle datait de la

douzième dynastie et ses bas-reliefs montraient un style radicalement différent : plus petit, plus intime, la figure du roi moins hiératique et plus humaine. C'était Sésostris III, dont le visage portait une expression de fatigue qu'aucun pharaon des grandes dynasties n'aurait toléré sur ses monuments.

— Ce bas-relief est sans doute la représentation la plus psychologiquement juste d'un pharaon que j'aie vue, dit Jollois à Denon qui dessinait depuis une heure. Regardez les yeux. Il y a de la lassitude ici. La lassitude du pouvoir, pas sa magnificence.

Denon s'arrêta de dessiner. Jollois avait raison. Ce visage-là ne regardait pas vers l'éternité.

Après une semaine à Karnak, l'expédition se porta sur Louqsor, trois kilomètres au sud. Temple d'Aménophis III et Ramsès II. L'allée de sphinx reliant les deux temples avait été ensevelie sous le sable et les maisons du village construit dessus.

Denon esquissa la grande colonnade qui menait depuis la cour d'entrée jusqu'au sanctuaire intérieur. Quatorze colonnes papyri-formes hautes de seize mètres, d'une élégance formelle témoignant du raffinement esthétique de la dix-huitième dynastie. Les murs portaient des bas-reliefs de la procession d'Opet, la statue d'Amon transportée en barque de Karnak à Louqsor chaque année. Il copia la scène sur plusieurs pages.

D'autres bas-reliefs représentaient la bataille de Qadesh entre Ramsès II et les Hittites sur le pylône d'entrée. Soixante mètres de longueur, couverts du sol jusqu'à dix mètres de hauteur de scènes sculptées avec un dynamisme remarquable. Ce relief narrerait une bataille aux résultats contestés. Ramsès avait failli être encerclé avant de se dégager. Mais le pylône de Louqsor ne montrait que le triomphe. La propagande pharaonique fonctionnait ainsi : graver la version officielle dans le granit, à une hauteur où nul ne pouvait corriger les faits.

Devant le pylône se dressaient deux obélisques. Ceux-là mêmes dont Méhémet Ali offrirait l'un à la France en 1830. Ce dernier

naviguerait jusqu'à Paris en 1833, sur un navire spécialement conçu, et serait dressé place de la Concorde en 1836. Denon le regardait, en 1799, sans savoir qu'il finirait là. Il nota ses dimensions, ses inscriptions, les cartouches qui se répétaient sur les quatre faces.

Desaix passa voir les obélisques un après-midi. Il leva les yeux vers la pointe du premier, vingt-cinq mètres au-dessus de lui, puis vers Denon qui dessinait à côté.

— Ces colonnes verticales, on pourrait les prendre ?

— Ce sont des obélisques. En granit. Deux cent trente-deux tonnes chacun.

— Avec la rivière en dessous et des leviers, les Égyptiens l'ont bien fait.

— Il y a trois mille ans. Et ils les ont descendus du sud au nord avec la crue. Pour les remonter en France, il faudrait les charger sur un navire spécialement construit. Rien de ce que nous avons en Méditerranée ne peut le faire.

Desaix regarda encore l'obélisque.

— Quelqu'un trouvera un moyen. Mais pas tout suite.

Il repartit vers son état-major.

Dans les salles latérales du temple de Louqsor, là où les pilleurs avaient déjà travaillé avant eux, Denon trouva ce que les fouilleurs pressés avaient laissé : des fragments de statuettes en bronze, des pieds, des mains, un visage complet d'Osiris en bronze doré de quinze centimètres. Le visage avait la sérénité caractéristique des bronzes de la Basse Époque. Yeux en amande un peu inclinés, bouche mince, barbe postiche tressée. Le métal avait été coulé à la cire perdue puis travaillé au burin. Les sourcils et les contours des yeux étaient incrustés d'or fin, les pupilles en verre noir.

Les bronzes de ce type avaient été produits en séries à partir du septième siècle avant notre ère. Des milliers de figurines votives déposées par des fidèles dans les temples en échange de la

protection divine. Ces objets n'avaient jamais appartenu à un individu : ils étaient des dons au dieu, propriété du temple. Quand les pilliers avaient vidé les réserves, ils avaient pris le patrimoine d'Amon, pas celui d'un homme. Ce détail ne simplifiait pas le problème de propriété. Il le compliquait. Un dieu ne pouvait pas réclamer.

Denon ramassa le visage d'Osiris, le retourna. Au revers, une ligne de hiéroglyphes gravés au burin, le nom du donateur, probablement. Il copia les signes. Puis il rangea la pièce dans sa sacoche. Ce faisant, il pensa à la liste de Bonaparte. Le visage d'Osiris en bronze doré était sans aucun doute une pièce de toute première catégorie. Il aurait dû le signaler à Berthollet ou à Monge pour intégration dans les collections officielles. Il ne le fit pas. La frontière entre ce qu'il prélevait pour la Commission et ce qu'il prélevait pour lui-même s'était effacée progressivement depuis Dendérah. Une trentaine d'entrées dans son inventaire personnel. Autant d'objets qui n'existaient toujours pas dans le répertoire des biens européens six mois plus tôt.

Ce n'était pas la même chose que voler. Il en était presque persuadé.

Ce soir-là, Jomard resta encore une heure devant la façade du temple. Ce temple avait été construit sur deux mille ans, chaque pharaon ajoutant un pylône, une allée, une salle. Deux mille ans de construction continue, sans rupture de style, sans remise en question du projet. L'Égypte avait accompli quelque chose que l'Europe n'avait jamais résolu : la transmission d'un projet architectural sur des générations sans que personne n'en décide la fin.

Et maintenant des soldats emportaient des morceaux de ce projet dans leurs sacs. Non pas pour détruire. Ils n'étaient pas vandales par intention. Mais le résultat était le même. Les fragments qui partaient pour Paris ou pour les collections privées des officiers n'étaient plus dans ce système cohérent. Ils devenaient des objets isolés, des curiosités, des souvenirs.

Jomard nota, avant de rentrer : « Karnak est un système. Chaque élément a sa place dans l'ensemble. Déplacer un élément ne détruit pas Karnak, mais détruit cet élément en tant que partie du système. Il sera ailleurs quelque chose d'autre — un objet, une pièce de collection — et plus ici quelque chose de précis. »

En sortant de Louqsor ce soir-là, Denon aperçut un homme âgé assis à l'entrée du temple. Il portait une galabieh blanche et regardait les soldats qui emportaient des blocs dans la cour. Il n'avait pas l'air en colère. C'était le visage de quelqu'un qui observe quelque chose qu'il a déjà vu.

Denon s'arrêta. Hassan interpella l'homme. Ils échangèrent quelques mots.

— Il dit que son père était gardien de ce temple. Et son grand-père. Et son arrière-grand-père. Il ne sait pas combien de générations. Il dit que les Ottomans sont venus. Les Mamelouks sont venus. Maintenant les Français sont là. Chaque fois, ils prennent des pierres.

Denon demanda à Hassan de traduire une réponse : que les Français étaient venus pour étudier, pas pour détruire. Hassan traduisit. L'homme rétorqua que les Ottomans aussi disaient qu'ils venaient pour d'autres raisons. Ils prenaient quand même.

Denon n'eut rien à répondre. Il dessina l'homme de dos. La galabieh blanche, le bloc de granit, les soldats dans la cour derrière lui.

Ce que Denon ne voyait pas, derrière la scène, c'était ce que faisait Hassan après les heures de travail officielles.

Hassan était l'interprète officiel de la Commission. Un Égyptien du Caire qui avait compris que sa position lui donnait un accès privilégié aux deux mondes. Il traduisait les questions des savants aux fellahs. Ce qu'il ne traduisait pas systématiquement, c'était ce que les fellahs disaient entre eux sur ce que les savants voulaient vraiment.

Jomard l'avait compris après la première semaine. Hassan était un intermédiaire intéressé qui facilitait les achats des savants auprès des marchands locaux et prenait une commission. Jomard l'estimait à quinze pour cent. Ni les vendeurs ni les acheteurs ne savaient qu'ils étaient à chaque extrémité d'une chaîne dont Hassan était le maillon central.

Une nuit à Karnak, Jomard se leva et suivit Hassan à distance. Ce dernier traversa le bivouac principal vers le secteur où logeaient les officiers supérieurs, s'arrêta devant une tente, échangea quelques mots à voix basse avec un serviteur. Celui-ci rentra dans la tente et ressortit avec deux officiers, un colonel et un capitaine d'état-major. Hassan ouvrit un sac de toile. À la lueur d'une lampe à huile, il disposa sur un tapis plié quatre objets. Plus beaux que ce qu'il montrait en journée aux sous-officiers. Un scarabée royal en lapis-lazuli, rare et lourd. Une coupe en albâtre translucide. Une statuette de Ptah en granit bleu de dix centimètres. Une amulette en or massif représentant Bastet assise.

Les officiers examinèrent les pièces. Le colonel marchand. Hassan céda sur le prix avec une facilité qui montrait qu'il avait intégré la marge depuis le début. Les quatre pièces changèrent de main. Hassan rangea l'argent sans compter.

Jomard rentra au campement sans avoir été vu. Au matin, il interrogea Hassan directement, sans détour.

— J'ai vu, répondit-il. Le marché nocturne avec les officiers.

Hassan hocha la tête sans gêne.

— Ces pièces viennent d'où ?

— D'un homme de Gournah qui a traversé le Nil dans la nuit. Il connaît des tombeaux que les Français n'ont toujours pas visités. Il vend ce qu'il trouve depuis des années.

— Et la commission que vous prenez ?

— Dix pour cent sur le prix de vente. Les officiers paient plus que les soldats. Les officiers de l'état-major paient plus que les officiers de ligne. C'est logique.

— Et sur ce que vous vendez aux savants en journée ?

— Quinze pour cent. Le volume compense le prix. Je facilite des transactions entre des gens qui veulent vendre et des gens qui veulent acheter. Le pillage, il a commencé avant moi et il continuera après moi. Je ne creuse pas les tombeaux. Je ne casse pas les murs. Je traduis des prix.

Hassan s'éloigna. Il avait dit ce qu'il avait à dire. La vérité était simple : il était du Caire, fils d'un copiste du tribunal religieux, lettré en arabe et suffisamment en français pour travailler pour ces hommes. Il avait pris ce travail parce qu'il payait bien et parce que les Français ne duraient jamais. Les armées passaient. Les temples restaient.

Ce qu'Hassan n'avait pas dit à Jomard, c'est qu'il était entré dans la grande salle du temple de Karnak deux jours plus tôt, seul, à l'aube, avant que les savants ne se lèvent.

Il n'avait jamais vu Karnak avant cette expédition. Ses ancêtres n'avaient pas construit tout cela. Il n'avait pas plus de clé pour ces hiéroglyphes que Denon. Mais personne ne lui demandait de les déchiffrer. On lui demandait de traduire les prix.

III - La Vallée des Rois

Le 8 février, Jomard fut le premier à traverser le Nil vers la rive occidentale. Il avait demandé à partir avant l'aube, pour avoir le site à lui seul avant que l'armée ne soit en mouvement.

La nécropole thébaine s'étendait sur plusieurs kilomètres dans le désert montagneux. Jomard la connaissait par les récits de Pococke et de Norden, mais ces narrations n'avaient pas préparé son œil de cartographe à la réalité du terrain : une vallée calcaire creusée dans la falaise, à cinq kilomètres du fleuve, dont chaque ouverture dans la roche marquait une entrée de tombeau. Des dizaines d'ouvertures visibles. Certainement d'autres encore sous le sable.

Il grimpa sur une corniche rocheuse qui dominait l'entrée de la vallée. De cette position, il voyait tout : les ouvertures des tombeaux dans la falaise, les chemins de carriers, les traces de l'antique exploitation humaine de cette roche. Les pharaons avaient renoncé aux pyramides pour des tombes creusées ici, supposément plus discrètes. Les pilleurs les avaient trouvées quand même. Presque toutes vidées dans l'Antiquité. Jomard mesurait ce que personne n'avait pu voler.

Il avait inventé ce qu'il appelait la « triangulation de terrain ».

Depuis un point central, viser successivement tous les repères identifiables avec le théodolite, noter les angles, calculer les distances à partir de la base mesurée au sol. Ce matin-là, il travailla depuis l'aube sans interruption. Un soldat le rejoignit vers sept heures, portant sa ration. Jomard le remercia. Jollois travaillait différemment. Là où Jomard cherchait les angles et les distances, Jollois cherchait les rapports. Ce qu'une dimension disait de l'autre, ce qu'une proportion révélait de l'intention. Ses carnets n'avaient pas les colonnes de chiffres de Jomard. Ils avaient des croquis annotés, des proportions exprimées en fractions, des comparaisons entre sites. Deux ingénieurs formés à la même école, regardant les mêmes pierres avec des yeux différents.

Ce que Jomard ne voyait pas depuis sa corniche, c'était ce que faisaient les guides de Gournah après les avoir conduits dans les tombeaux.

Les fellahs de Gournah connaissaient chaque entrée de la Vallée des Rois depuis des générations. Leur village était construit sur les tombes elles-mêmes. Les maisons reposaient sur des hypogées, les enfants grandissaient au-dessus des défunts des dynasties. Ils avaient exploité discrètement les tombeaux depuis des siècles, vendant aux négociants du Caire, aux voyageurs européens rares qui osaient s'aventurer jusque-là. Le commerce était modeste, continu, équilibré par le risque d'attirer l'attention des autorités ottomanes.

L'arrivée des Français changea cet équilibre.

Les savants voulaient tout voir, tout de suite. Ils demandaient des guides pour des tombeaux qu'ils n'auraient jamais trouvés seuls. En guidant Denon et Jollois, les hommes de Gournah révélèrent des entrées qu'ils s'étaient gardés de montrer aux autorités. Après le passage des Français, les tombeaux étaient « découverts », connus, cartographiés. La discrétion que les pilleurs avaient maintenue pendant des siècles disparaissait en quelques jours.

— Nous créons notre propre marché. En venant ici avec une armée et des carnets, nous accélérons considérablement le pillage que nous trouvons en arrivant.

— Ce n'est pas nous qui pillons, dit Denon.

— Non. Ce n'est pas nous. Mais c'est nous qui créons les conditions pour que ça se fasse dix fois plus vite.

Denon et Jollois descendirent dans les tombeaux avec les guides. Le couloir descendait en pente raide, si étroit qu'il fallait ramper par endroits, les coudes dans la poussière calcaire. La torche projetait des ombres mobiles sur la roche taillée. L'air devenait plus froid, puis plus lourd, puis immobile. Un air qui n'avait pas bougé depuis des siècles et qui semblait résister à l'entrée. Ils débouchèrent dans une antichambre aux murs couverts de peintures d'une fraîcheur stupéfiante.

Jollois reconnut les scènes : le Livre de l'Amdouat, le Livre des Portes. Il avait lu Kircher avant le départ. Chaque heure de la nuit correspondait à une épreuve, chaque épreuve à un dieu gardien. Il dessinait sans comprendre. Jollois notait les correspondances en marge de ses mesures.

— Ces peintures sont magnifiques et je ne les comprends pas, dit Jollois en posant sa lampe. Anubis à tête de chacal, ça, je reconnais. Isis aux ailes déployées. Mais le reste — ces gestes rituels, ces symboles — une encyclopédie dont nous n'avons pas la clé.

Ils visitèrent sept tombeaux en deux jours. Le plus impressionnant était celui de Sêti Ier : cent trente-sept mètres de corridors descendant à quarante-quatre mètres sous terre. Chaque salle

correspondait à une heure du voyage nocturne du soleil dans l'au-delà. L'architecte avait pensé l'espace comme un calendrier funéraire.

Les peintures du tombeau de Sėti Ier arrêterent Denon net. Il avait vu les fresques de la Sixtine, les Raphaël d'Italie. Ces peintures n'étaient pas inférieures. Elles étaient différentes. Une élégance linéaire, une assurance du trait, une palette de six couleurs qui produisait l'impression de tout.

— Ces peintures égalent ou surpassent les plus belles fresques que nous ayons vues en Europe, dit Jollois. Et le trait est plus sûr que beaucoup de ce qu'on accroche à Paris.

La chambre funéraire contenait encore le sarcophage de Sėti Ier, albâtre translucide, sculpté de scènes religieuses, miraculeusement intact. Trop lourd pour les pillards antiques.

— La précision des hiéroglyphes, dit Denon sans quitter le sarcophage des yeux. Chaque signe taillé comme par un joaillier. Ils savaient que ce serait le dernier objet que le mort verrait avant l'éternité.

— Ces Égyptiens avaient une conception de la mort d'une complexité réelle. La mort n'était pas une fin mais un voyage, une succession d'épreuves. C'est une théologie aussi élaborée que n'importe quelle théologie européenne.

— Ce que nous ne comprenons pas maintenant, répondit Jollois, d'autres le comprendront plus tard. Nos copies seront alors des documents précieux pour vérifier les déchiffrements.

Dans le troisième tombeau de la journée — une chambre modeste, vraisemblablement un fonctionnaire de rang intermédiaire

— Denon trouva sur le sol un rouleau de papyrus partiellement déroulé. Les pillards l'avaient laissé : pas d'or, pas de valeur marchande immédiate. Il le ramassa avec précaution. Le papyrus était sec, cassant aux bords, mais le cœur du rouleau avait tenu. Il le déplia sur son genou.

Le document mesurait quarante centimètres de haut sur plus de deux mètres de long. Il était couvert de colonnes de hiéroglyphes en noir, avec des vignettes illustrées à l'encre rouge et ocre : une balance dont l'un des plateaux portait une plume et l'autre un cœur humain ; un homme agenouillé devant quarante-deux juges ; Anubis à tête de chacal tenant un sceptre *was*. C'était le chapitre cent vingt-cinq du *Livre des Morts*. La psychostasie, le jugement de l'âme.

Ni l'un ni l'autre ne savait lire le chapitre cent vingt-cinq. Denon reconnut cependant les vignettes. Il avait vu des scènes similaires dans d'autres tombeaux. Il roula le papyrus avec soin, l'enveloppa dans le lin de son mouchoir. À Paris, Marcel l'étudierait. Ce n'était pas ce pour quoi ce papyrus avait été fait. Mais c'était ce qui lui arrivait.

Dans le quatrième tombeau de la journée, Denon trouva un second papyrus. Celui-ci était plus grand que le premier. Il se pencha pour le prendre.

Le soldat d'escorte était là avant lui. Pas tout à fait avant lui. Ils avaient vu le papyrus en même temps. Mais le soldat avait fait un pas pendant que Denon calculait encore. Le soldat avait la main dessus. Ils se regardèrent une seconde. Puis Denon prit le papyrus des mains du soldat. Pas brusquement. Mais sans hésitation non plus. Il dit : « Commission des arts. » Le soldat lâcha. Il n'avait pas vraiment d'argument à opposer.

La Commission des arts était une autorité légitime. Il avait le droit de prélever des documents scientifiques. C'était différent de ce que le soldat allait faire.

Le soldat avait quitté la chambre. Denon resta seul avec sa torche et la niche vide. Ce qu'il avait fait était légal. Ce qu'il avait fait était rapide, décidé, sans consultation. Ce qu'il avait fait correspondait au même geste que le soldat. La main tendue vers un objet qui ne lui appartenait pas, calcul instantané de la valeur, saisie. La seule différence était le nom qu'on donnait à ce geste selon qui le faisait. Denon savait ce qu'il venait de faire — pas le

geste, le geste était fait depuis plusieurs secondes déjà — mais ce que le geste signifiait : revendiquer une autorité qui lui permettait de prendre avant le soldat. Et le résultat était le même. Il sortit de la chambre sans se retourner. Il nota dans son journal personnel, en une ligne : « Pris le papyrus avant le soldat. »

Le soldat, quant à lui, ne repartit pas les mains vides. Il retourna dans la chambre et ramassa ce que Denon avait laissé : trois amulettes en faïence brisée au sol, un fragment de cartonnage doré, un éclat de calcaire peint portant un œil oudjat lisible. Des objets de second rang que Denon n'avait pas jugés dignes de sa sacoche. Le soldat les jugea dignes pour lui. L'un et l'autre avaient opéré une sélection. Les critères seuls différaient.

À midi, Jomard descendit de sa corniche et rejoignit Denon.

— Votre tombeau est à cent trente-deux mètres à l'est du point que j'ai mesuré comme sommet de la falaise.

— Et c'est utile ? demanda Denon, qui essuyait ses mains couvertes de poussière calcaire.

— Quand quelqu'un voudra fouiller cette vallée systématiquement, ma carte lui dira où commencer. Pour l'instant, personne ne sait combien de tombeaux sont encore cachés sous le sable. Mes mesures lui diront où creuser.

Il regarda les colonnes de chiffres dans le carnet de Jomard sans comprendre les calculs.

— Vous pensez déjà à ceux qui viendront après nous.

— Je pense à eux depuis le début. Nous ne pouvons pas tout faire. Mais nous pouvons faire en sorte que ceux qui viennent après nous puissent reprendre là où nous nous arrêtons.

De retour au camp, Jomard réfléchit à ce que deux jours dans la Vallée des Rois lui avaient appris. Pas sur les tombeaux. Sur le pillage.

Il avait vu jouer en même temps quatre logiques différentes depuis son arrivée dans la vallée : les guides de Gournah, qui

exploitaient les tombeaux révélés par les savants, accélérant un commerce ancien sous l'effet de la demande nouvelle ; les soldats, qui ramassaient ce qu'ils pouvaient porter, sans organisation, sans critère ; les officiers, qui achetaient avec discrétion et argent propre ; les commissaires — Berthollet, Monge — qui prélevaient avec autorité, méthode, documentation. Et lui-même, avec ses mesures. Et Denon, avec ses carnets et ses sacoches.

Les quatre types produisaient le même résultat : des objets qui avaient été en Égypte n'y étaient plus. Ce qui le troublait n'était pas la quantité. C'était l'absence de ligne de partage nette entre ce qui était légitime et ce qui ne l'était pas. La Commission avait une autorité officielle pour collecter des spécimens scientifiques. Mais cette autorité n'avait pas de définition précise. Elle ne disait pas : vous pouvez prendre ceci mais pas cela. Elle disait simplement : vous êtes là pour la science. La science décidait.

Il écrivit dans son journal : « La distinction entre collection et pillage est une distinction de destination, pas d'acte. Nous collectons pour Paris. Ils pillent pour eux-mêmes. La Vallée des Rois ne fait pas la différence. » Il posa le journal. Ce n'était pas une conclusion qu'il voulait partager.

Dans la plaine, au pied de la falaise, Desaix s'arrêta devant le colosse renversé de Ramsès II. Le visage serein regardait le ciel. La poitrine portait des inscriptions proclamant ses titres. Maître de l'univers, Seigneur des deux terres.

— Ce Ramsès commandait à des dizaines de milliers d'hommes, dit Desaix en regardant le colosse abattu. Il édifiait des monuments pour l'éternité. Et maintenant le voilà dans le sable, le nez cassé.

Jollois posa sa chaîne d'arpenteur et examina la statue avec l'œil d'un ingénieur.

— Le granit vient d'Assouan, deux cents kilomètres au sud. Ils ont extrait le bloc brut, flotté jusqu'à Thèbes sur la crue, puis sculpté ici. La montagne est venue au temple, pas l'inverse.

Avant l'aube du lendemain, Jomard et Denon attendirent devant les Colosses de Memnon que le soleil se lève. Au moment précis où les premiers rayons touchèrent la pierre, une vibration grave, presque une note musicale, dura quelques secondes puis s'éteignit. Ils se regardèrent.

— Ce n'est pas la statue qui chante, ajouta Jomard. C'est la pierre qui se dilate sous l'effet de la chaleur soudaine et fait vibrer ses fissures. Un phénomène purement physique.

— Bien sûr. Mais imaginez ce que les pèlerins antiques ressentaient quand ils entendaient cela sans votre explication thermique. Pour eux, la statue parlait réellement. Cette croyance avait une force religieuse que votre explication, aussi juste soit-elle, ne peut pas remplacer.

Desaix passa voir les colosses en début de matinée, leva les yeux vers les visages impassibles, repartit.

— Impressionnant. Mais les Mamelouks nous préoccupent davantage pour le moment. Repartez quand vous avez terminé.

Jomard était resté devant les Colosses de Memnon après le départ de Desaix. Il regardait les dix-huit mètres de quartzite assis dans la plaine, sans temple autour, sans contexte architectural visible. Ce que les soldats et les marchands de Gournah ne pouvaient pas emporter, c'était ça. Un colosse de dix-huit mètres debout dans la plaine thébaine, visible à cinq kilomètres, au milieu de rien. C'était un fait spatial que personne ne pouvait déplacer. La statue n'avait de sens que là, dans ce paysage spécifique.

Les objets portables rompaient ce lien dès le moment où on les prenait. Un *ushabti* de faïence dans un tombeau de la Vallée des Rois était à sa place. Il avait été fabriqué pour être là, pour accompagner ce mort précis dans ce voyage précis. Le même

Puis il rangea son carnet, prit ses instruments et redescendit vers le camp. Les colosses restaient derrière lui, immuables, dans leur plaine. C'était leur avantage sur tous les objets qu'on emportait. Ils ne pouvaient pas partir. Et ne pouvant pas partir, ils restaient ce qu'ils avaient toujours été.

IV - Assouan

Le 15 février, Desaix ordonna la reprise de la marche. Thèbes restait derrière eux, les pylônes visibles encore une heure après le départ.

La colonne remonta vers Assouan, deux cents kilomètres au sud. Le paysage se resserrait : la bande verte le long du Nil, puis le désert immédiat, les collines rocheuses de plus en plus proches du fleuve. Les villages de fellahs devenaient plus espacés. La vallée rétrécissait.

À mesure qu'on avançait vers le sud, la population changeait. Les Nubiens à la peau plus sombre remplaçaient progressivement les fellahs arabes. Les cultures aussi. Le doura, sorgho africain, supplantait le blé. Les maisons devenaient plus basses, construites en brique crue, leurs façades sans fenêtres. L'armée française traversait une région que n'avait atteint aucun Européen de longue date. Les habitants des villages regardaient passer la colonne depuis les toits plats. Ils ne fuyaient pas. Ils observaient. Jollois nota cette différence dans son carnet. Les fellahs de Haute-Égypte avaient appris depuis des siècles à attendre que les armées passent. Ils savaient ce que coûtait la résistance et ce que valait la coopération. Ils n'offraient ni l'une ni l'autre. Ils attendaient.

La colonne emmenait des objets depuis le début. Jollois l'avait compris progressivement, en observant les bêtes de somme. Au départ de Thèbes, les mules portaient les rations, le matériel de campement, les coffres de munitions. Deux semaines plus tard, les mêmes mules portaient des charges supplémentaires. Des sacs de toile, des caisses de bois improvisées attachées en surcharge.

Les soldats les avaient fabriquées eux-mêmes dans les bivouacs du soir.

Jollois s'arrêta un après-midi près d'une mule particulièrement chargée. Le sac de toile était mal fermé. Il dépassait un coin de calcaire sculpté, un fragment de bas-relief, soixante centimètres sur quarante environ, représentant la partie basse d'une figure en procession. Le bas de la robe, les pieds, le bas d'un sceptre. Il reconnut le style. Époque ptolémaïque, probablement un remploi du site.

Le soldat qui menait la mule remarqua son regard. Il resserra le sac sans un mot. Ils continuèrent la marche.

— L'Égypte part vers le nord à dos de mule, dit Jollois à Denon au retour du temple.

— Une partie de l'Égypte. La plus légère.

— Et la plus portable. C'est ce qui décide de ce qui part et de ce qui reste. Pas la valeur. Pas l'importance historique. Le poids. Jomard réfléchit un moment.

— Ce qui veut dire que l'histoire de l'Égypte que Paris verra sera l'histoire de ce qui pesait moins de vingt kilos. Tout le reste restera ici.

Cette nuit-là, Jomard s'assit près du Nil et regarda le fleuve. Il mesura machinalement la largeur du chenal à l'œil : environ trois cents mètres. Courant modéré.

Le Nil allait vers le nord. Eux aussi. L'armée avait ses voies de ravitaillement, ses convois fluviaux, ses embarcations qui remontaient vers Le Caire avec les rapports, les correspondances, le matériel. Sur ces mêmes bateaux montaient aussi les objets collectés, les caisses officielles de la Commission, les paquets officieux des officiers, les sacs attachés aux bêtes de somme qui traversaient les cataractes.

Le Nil était la voie de transport depuis quatre mille ans. Les pharaons avaient fait remonter le granit d'Assouan vers Thèbes sur ses eaux. Les Romains avaient fait descendre les obélisques vers

Alexandrie, avec le courant. Maintenant les Français faisaient remonter vers Le Caire ce que les siècles avaient laissé en Haute-Égypte. Non plus sur l'eau, mais sur les échines des bêtes. Le fleuve ne distinguait pas les marchandises. Il portait ce qu'on lui confiait.

Jomard pensa aux nombres. L'armée avait stationné dans une douzaine de sites depuis le départ du Caire. Chaque halte produisait son contingent d'objets. Tout ce qui pouvait être porté glissait vers le nord, attiré par le marché parisien, les collections privées, le Louvre en construction. Il n'y avait pas de responsable unique. Il y avait une pente, et les objets suivaient la pente.

Le 22 février, halte près d'Edfou.

Jollois distingua le temple avant de descendre de cheval. Il était presque enseveli sous le sable.

Jollois passa les deux jours de halte avec sa chaîne d'arpenteur dans les parties dégagées du temple. Les bas-reliefs étaient d'une grande netteté. L'art égyptien avait maintenu son langage visuel plus longtemps que n'importe quelle école européenne.

— Ces instruments sur le mur, dit Jollois en s'arrêtant devant un registre dans une salle intérieure. Des scalpels, des pinces, des sondes. Les médecins égyptiens pratiquaient la chirurgie. Aucun auteur antique ne l'avait mentionné avec cette précision.

Denon copiait les instruments un à un dans son carnet, notant dimensions et fonction probable.

Le chirurgien militaire du bataillon — un dénommé Bruyant, ancien élève de l'École de chirurgie de Paris — vint voir les copies de Denon. Il examina les dessins en silence pendant un long moment.

— Ce scalpel courbé, dit-il finalement en pointant un instrument du mur. Nous l'utilisons pour les incisions abdominales profondes. La courbure permet de glisser sous les organes sans les percer. Je pensais que c'était une invention récente, de ces dix dernières années.

— Ces sondes à olive, dit Denon en montrant un autre instrument. Vous les reconnaissez ?

— Pour le cathétérisme urétral. Même forme, même taille. Le métal est différent — bronze au lieu d’acier — mais l’instrument est identique. Quelqu’un ici a résolu le même problème anatomique, séparément, avec trois mille ans d’écart.

Il resta encore une heure devant les dessins, identifiant les instruments un par un, expliquant leur usage. Denon notait les explications en marge de ses croquis. Cette double lecture — le dessin de l’égyptologue, le commentaire du chirurgien — produisait quelque chose qu’aucun des deux n’aurait pu faire seul : la compréhension d’un objet par la connaissance de sa fonction.

— Vous devriez venir demain matin, dit Denon. Il y a d’autres registres médicaux dans les salles du fond.

Le lendemain matin, Bruyant et Denon parcoururent ensemble les salles intérieures du temple, le chirurgien identifiant les instruments et dictant leurs usages pendant que Denon dessinait et copiait. Ce travail de deux jours produirait l’une des planches les plus citées de *la Description* : le catalogue des instruments médicaux du temple d’Edfou, avec annotations fonctionnelles d’un praticien contemporain.

Pendant ce temps Jollois mesurait le temple et réfléchissait à ce que sa survie signifiait. La réponse était simple : le sable et les maisons du village l’avaient protégé. Ce qui l’avait enterré l’avait sauvé. Il en parla à Desaix lors d’une pause.

— Si nous voulons vraiment préserver ce temple, dit Jollois, il faudrait le laisser comme il est. Ne rien dégager. Ne rien toucher. Le sable le protège mieux que nous ne le ferions.

— Vous me conseillez de ne rien faire ? dit Desaix avec une nuance d’amusement.

— Je vous conseille de considérer que notre présence ici n’est pas nécessairement bénéfique pour ce que nous venons étudier.

Desaix ne répondit pas. Il avait une armée à nourrir et une guerre à finir. Les considérations archéologiques de Jollois n'avaient aucun poids dans ses décisions.

Jollois observa ce qui quittait le temple : soldats émergeant des salles intérieures avec des sacs alourdis, officiers achetant des pièces au marchand d'Esna venu spécialement, Denon lui-même achetant deux pièces après une négociation menée par Hassan.

Ce qu'il voyait à Edfou s'était produit à Dendérah, à Thèbes, et se reproduirait à Kom Ombo et à Assouan. La structure était toujours la même : soldats qui prélèvent directement, marchands locaux qui approvisionnent, intermédiaires qui facilitent, savants qui achètent avec autorité légitime.

À Kom Ombo, trois jours plus loin, le temple dédié à deux dieux — Sobek et Haroeris — avec sa symétrie rigoureuse : deux pylônes, deux cours, deux sanctuaires. Jollois nota que les deux axes étaient légèrement décalés. L'architecture avait résolu le problème de deux dieux égaux sans hiérarchie visible.

— Ces scènes ne sont pas si différentes de celles que nous voyons sur les arcs de triomphe romains, dit Denon à Jomard en désignant les registres de prisonniers agenouillés devant le pharaon victorieux. Toutes les civilisations représentent leurs victoires militaires de la même façon.

— Peut-être parce que c'est la façon la plus immédiatement lisible de communiquer le rapport de forces. L'art royal a toujours été au service de la propagande politique.

Au dernier jour à Kom Ombo, Denon vit deux sous-officiers forcer à la masse un bas-relief de la paroi intérieure du sanctuaire. La dalle représentait des instruments chirurgicaux similaires à ceux d'Edfou. Un homme pouvait la porter.

— Arrêtez ça, dit Denon.

— On a l'autorisation. Le capitaine Lachèze a dit qu'on pouvait.

Denon alla chercher Desaix. Desaix fit appeler le capitaine Lachèze. Ce dernier ne niait pas. Il avait vu d'autres officiers faire pareil à Thèbes, à Dendérah. Il ne savait pas que c'était interdit.

— Ces monuments appartiennent à la Commission. Vous ne touchez à rien sans mon ordre écrit.

Lachèze se retira. La dalle était fracturée à la base. Les coups de masse avaient déjà fait leur travail. On ne pouvait pas la remettre en place. Denon la prit des deux mains et la posa à plat sur le sol. Ce n'était pas mieux. Mais c'était moins grave que de la laisser tomber.

Il alla trouver Desaix le soir.

— Cela arrive souvent ?

— Plus souvent que je ne le sais. Un soldat qui marche depuis deux mois, qui voit des pierres couvertes de signes incompréhensibles, il prend ce qu'il peut soulever. C'est humain. Je ne peux pas surveiller chaque temple.

— Et la différence entre ce que vous ne pouvez pas surveiller et ce que la Commission collecte officiellement, comment la formulez-vous ?

— Vous avez des formulaires. Vos commissaires ont des mandats. Les soldats ont des sacs. Ce n'est pas la même chose.

Il regarda Denon.

— Je sais que c'est insuffisant. Vous le savez aussi. Mais c'est ce que j'ai à vous offrir comme distinction.

Il reprit la marche, puis s'arrêta une dernière fois.

— Ce temple là-bas. Je suis entré une nuit, seul. J'ai regardé ces colonnes dans le noir pendant vingt minutes. Je ne sais pas ce que j'ai compris. Mais je ne l'oublierai pas. Bonne nuit.

Le lendemain matin, Denon revint voir la dalle fracturée. Elle avait disparu pendant la nuit. Quelqu'un — pas Lachèze, l'officier sanctionné était sous surveillance — l'avait quand même emportée. Il fit une déposition écrite à Desaix. Desaix classa sans

suite. Il n'avait pas de témoin, pas de nom, pas de preuve. La dalle était dans les bagages de quelqu'un entre Kom Ombo et Assouan.

Le lendemain, à une heure de marche de Kom Ombo, Jollois fit détourner son cheval vers une petite chapelle en grès visible à cinquante mètres de la route. Elle avait été partiellement dégagée du sable au passage des bataillons de tête.

Les murs étaient debout. Le toit de bois s'était effondré. À l'intérieur, les peintures murales étaient visibles sur trois faces. Processions, divinités en barque, inscriptions hiéroglyphiques courant sur deux registres. Des niches avaient accueilli des statuettes. Elles étaient vides. Le sol portait des éclats de faïence, fragments de ce qui avait été des figurines, brisées en les arrachant des socles.

Des soldats du bataillon de queue étaient passés à l'aube. Jollois le déduisit des traces : empreintes de bottes récentes dans le sable, mortier encore blanc au bord des niches vidées. Travail rapide, sans hésitation. Ces hommes savaient ce qu'ils cherchaient.

Il commença à décrire dans son carnet les peintures murales. Les seules qui n'avaient pas été touchées, trop hautes pour être atteintes facilement. Puis quelque chose retint son attention. Dans le registre supérieur, à droite du troisième panneau, une inscription en démotique courait sur quatre lignes. Il la copia, signe par signe, avec une précision maniaque, en trois quarts d'heure de travail sous la chaleur du matin.

Ce serait la seule copie existante. La chapelle s'effondrerait dans les années suivantes. Sa copie resterait dans les archives, en attente d'un lecteur.

Jollois repartit rejoindre la colonne.

La progression vers Assouan, après Kom Ombo, laissa peu de temps pour des haltes. Jollois dessinait à cheval ce qu'il pouvait, croquant les silhouettes de temples aperçus depuis la route. Ces croquis rapides avaient une vivacité que les relevés n'avaient pas

toujours. La lumière d'un moment précis, le rapport entre un monument et son environnement immédiat.

— Vous dessinez comme un soldat qui marche, dit un jeune officier qui regardait Jollois travailler. Sans s'arrêter.

— L'Égypte n'attend pas. Il faut la saisir en mouvement.

Le 4 mars, l'expédition atteignit Assouan. La première cataracte rendait la navigation impossible vers le sud. C'était la frontière naturelle de l'Égypte depuis l'Antiquité. Desaix établit son camp et laissa les savants explorer.

— Accordez-moi quelques jours pour Philaë. Norden l'a visitée en 1737. Des dessins inexacts. Nous pouvons faire mieux.

À Assouan, avant le départ pour Philaë, le marché d'antiquités fut le plus actif que Jollois eût observé dès le début de la campagne. La nouvelle que l'armée repartait vers le nord s'était répandue dans les villages de la région. Les vendeurs venaient de loin. Ils s'installaient aux abords du campement dès l'aube, avec leurs sacs et leurs coffrets. Ce n'était plus le marché discret d'un seul intermédiaire : c'était un négoce animé, avec des prix qui variaient selon l'acheteur et le vendeur.

Jollois observa les transactions pendant une heure. Il vit passer de main en main des *chaouabtis* en bois peint, des figurines de faïence représentant Horus, Isis, Anubis, des scarabées de toutes tailles, des amulettes en pierre, un fragment de cartonage doré qui venait probablement d'un cercueil, deux statuettes de bronze à la patine ancienne, plusieurs vases en calcaire albâtre dont un portait encore son couvercle.

Les prix étaient élevés. Plus élevés qu'à Dendérah ou Thèbes. Les vendeurs savaient que c'était la dernière occasion. Après le départ des Français, il faudrait attendre le prochain passage. Ils intégraient cette rareté dans leurs prix.

Le marché antique fonctionnait selon les mêmes règles que n'importe quel marché : l'offre, la demande, et la conscience que les deux partis avaient d'être à la dernière chance. Les vendeurs

voulaient vendre. Les acheteurs voulaient acheter. Trois mille ans d'histoire passaient d'une main à l'autre dans le bruit des piastres comptées.

V - Philaë

Le 5 mars, Denon et Jollois embarquèrent sur une felouque pour Philaë. La navigation à travers la cataracte était périlleuse. Rochers affleurants, tourbillons. Les mariniers nubiens connaissaient chaque passage. L'île émergea des eaux tumultueuses. Quatre cents mètres sur cent cinquante, occupée presque entièrement par les temples ptolémaïques.

— Mon Dieu, murmura Denon.

Ces bas-reliefs constituent une encyclopédie visuelle du rituel égyptien, dit Jollois en terminant ses mesures d'une salle latérale. Si l'on déchiffre les textes qui les accompagnent, on connaîtra la signification de chaque geste, chaque offrande.

— Ce kiosque est féminin, dit Denon en désignant le petit pavillon à colonnes à l'extrémité de l'île. Les grands temples écrasent. Celui-là convainc.

Le kiosque de Trajan — ainsi appelé parce que ses bas-reliefs représentaient cet empereur romain en pharaon — était la structure la plus légère de l'île. Quatorze colonnes à chapiteaux floraux portant un entablement de grès fin. Les décors intérieurs représentaient les empereurs romains des premiers siècles accomplissant les rites pharaoniques traditionnels, comme si les formes avaient survécu à tous ceux qui les avaient reprises. Les blocs étaient petits, individuellement portables. Les bas-reliefs exceptionnels.

Denon resta longtemps devant le kiosque, à réfléchir à une chose qu'il n'avait toujours pas formulée clairement. Il pourrait faire démonter quelques blocs décorés. L'escorte était là, les soldats pouvaient porter, Hassan pouvait négocier avec les mariniers le transport jusqu'à Assouan. Ce serait légal. Il avait ses formulaires

de la Commission. Ce serait faisable. Les blocs ne pesaient pas plus de cinquante kilos chacun.

Il décida de ne pas le faire.

Non par principe moral. Il ne s'accordait plus cette vertu après ce qu'il avait pris depuis Dendérah. Mais parce qu'il ne voulait pas que Philaë ressemble aux autres sites à son prochain passage. Parce que quelque chose dans cette légèreté architecturale, dans cette élégance à l'échelle humaine, demandait à rester entier. Parce que si on lui prenait ses blocs, il ne serait plus ce qu'il était — un pavillon, une conversation entre la colonnade et le ciel — mais une ruine parmi les ruines.

C'était la première fois depuis le départ du Caire qu'il faisait ce choix consciemment, en nommant les raisons, en les pesant. Il l'écrivit dans son journal ce soir-là, précisément parce que le choix lui semblait inhabituel et méritait d'être noté : « Philaë. Le kiosque. Décidé de ne pas prendre. Pas par scrupule. Par refus de détruire ce qui me touche. »

Les rochers autour de Philaë portaient des inscriptions de pèlerins antiques. Noms, dates, prières. Jollois en copia plusieurs, notant position et état de conservation. Denon copia les autres. Même les moins lisibles. Même celles à moitié effacées par le Nil en crue.

— Ces graffitis m'émeuvent plus que les temples, confia Jollois à Denon. Ce sont des pèlerins ordinaires. Ils venaient prier Isis et ils ont gravé leur nom. Pas pour la postérité. Juste pour laisser une trace.

— Nos carnets sont nos graffitis. Nous sommes passés là. Nous avons vu cela. La différence est que nous prétendons faire de la science.

— Et nous en faisons, non ?

Il réfléchit un moment.

— Oui. Et nous laissons aussi des traces d'une autre nature. Dans les niches vides, dans les caisses à dos de mule. Ces traces-là, nous ne les répertorions pas dans *la Description*.

Le 20 mars, Denon quitta Assouan accompagné de soixante cavaliers d'escorte. Près de neuf cents kilomètres de retour vers Le Caire, remontant le Nil vers le nord. Hassan voyageait avec lui comme interprète. Jollois et Devilliers partaient le même jour avec un autre détachement.

Le voyage de retour prit dix-sept jours. La colonne remontait le fleuve à raison de cinquante kilomètres quotidiens, s'arrêtant dans les villages pour l'eau et les vivres. Le temps était chaud, quarante degrés à l'ombre. La marche se faisait de l'aube à midi, puis reprenait après quatre heures d'arrêt à l'abri des toiles.

Près d'un village dont personne ne connaissait le nom, un soldat s'effondra pendant la marche. Coup de chaleur. On le transporta à l'ombre d'un palmier. Le chirurgien-major le fit boire, lui mouilla la tête avec de l'eau du Nil. L'homme reprit connaissance au bout d'une heure mais ne pouvait pas marcher. On le chargea sur un mulet. Il mourut dans la nuit. On l'enterra au lever du jour dans le sable à cent mètres du bivouac. Pas de croix, pas de dalle. Le sergent nota le nom et la date dans le registre de la compagnie.

Entre Kom Ombo et Edfou, deux soldats se battirent pour une figurine en faïence achetée au marché. Le premier prétendait l'avoir vue avant l'autre, le second l'avait payée. Ils en vinrent aux mains devant la tente du sergent-major. Celui-ci sortit, les sépara, confisqua la figurine, la mit dans son propre sac. Les deux hommes protestèrent. Le sergent dit que l'objet était désormais propriété de la compagnie et que le premier qui en reparlerait aurait dix jours de corvée. L'affaire en resta là.

Quelques jours plus tard, la colonne traversa un village abandonné. Trente maisons de briques crues, toutes vides. Pas de traces de combat. Les habitants avaient quitté les lieux avant

l'arrivée de l'armée. Un lieutenant fit fouiller les maisons. On trouva des jarres enterrées dans trois cours différentes. Grain, dattes, huile. Les jarres furent versées aux réquisitions. Dans une quatrième maison, on trouva une cache sous le sol : six scarabées en faïence, trois bracelets de cuivre, un miroir de bronze. Le lieutenant donna les scarabées au capitaine, garda les bracelets, laissa le miroir aux soldats qui avaient trouvé la cache.

En fin d'après-midi, alors que la colonne approchait du défilé d'El-Kab, un cavalier arriva au galop depuis l'avant-garde. Il cherchait Desaix. On le conduisit à la tête de la colonne. Il parla rapidement. Desaix fit signe aux officiers de s'approcher.

— Un barrage sur la route. Des fellahs armés. Une vingtaine d'hommes. Ils bloquent le passage au niveau du défilé.

— Ils demandent quelque chose ?

— Ils ne parlent pas français. L'interprète n'a pas pu s'approcher. Ils ont tiré des coups de feu en l'air.

Desaix réfléchit quelques secondes.

— On contourne par l'est ?

— Impossible. Le terrain est impraticable. Il faudrait trois jours de détour.

— Bien. On force le passage. Cavalerie en avant, infanterie derrière. Denon, vous restez au milieu de la colonne avec les mulets.

La colonne se remit en marche. Une heure plus tard, ils arrivèrent au défilé. Les fellahs étaient là, armés de bâtons, de lances, de quelques vieux mousquets. Ils étaient postés en travers de la route, immobiles.

Desaix fit avancer la cavalerie au pas. Les fellahs ne bougèrent pas. À cinquante mètres, Desaix leva la main. La cavalerie s'arrêta. Il fit signe à Hassan de s'approcher.

— Dis-leur qu'on veut juste passer. On ne touche à rien. On ne réquisitionne rien dans leur village.

Hassan s'avança à pied, seul, les mains ouvertes devant lui. Il parla en arabe. Un des fellahs répondit. Hassan revint.

— Ils disent que l'armée a pris tout leur grain il y a deux semaines. Ils n'ont plus rien. Ils veulent qu'on leur rende le grain ou qu'on paie.

— On n'a rien pris il y a deux semaines. Ce n'était pas nous.

— Ils disent que c'était des soldats français. Ils ne font pas la différence entre les détachements.

Desaix resta silencieux un moment. Puis il tira une bourse de sa selle et la lança à Hassan.

— Trente cinq piastres. Dis-leur que c'est tout ce que j'ai. S'ils veulent plus, il faudra qu'ils nous laissent passer quand même.

Hassan repartit avec la bourse. Il parla au même homme. L'homme prit la bourse, la soupesa, discuta avec deux autres. Puis ils s'écartèrent de la route sans un mot. La colonne passa. Les fellahs regardèrent défiler les soldats en silence. Quand la dernière charrette fut passée, les fellahs retournèrent vers leur village.

À Thèbes, la colonne fit halte deux jours. Desaix voulait laisser les hommes se reposer avant la dernière étape vers le Caire. Le bivouac fut installé à un kilomètre de Karnak. Les soldats dormaient à l'ombre du temple. Certains montaient sur les toits pour voir le Nil. D'autres restaient sous les tentes, trop fatigués pour bouger.

Le soir de l'arrivée, un incident éclata au bivouac. Un soldat de la deuxième compagnie avait volé la ration de pain d'un autre soldat pendant la distribution. Le volé s'en aperçut, rattrapa le voleur, lui cassa deux dents d'un coup de poing. Le voleur riposta, sortit son couteau. Quatre soldats les séparèrent. Le sergent arriva, fit mettre les deux hommes aux fers pour la nuit. Le lendemain matin, ils furent jugés par le capitaine. Le voleur reçut vingt coups de bâton. Le volé fut libéré sans sanction.

Le soir suivant, Desaix convoqua les officiers sous sa tente. Il avait reçu un courrier du Caire. Les nouvelles n'étaient pas bonnes. L'armée turque se massait en Syrie. Bonaparte préparait une offensive. Desaix devait ramener sa division au Caire le plus vite possible.

— Plus d'arrêts après Thèbes, dit Desaix. On marche jusqu'au Caire. Dix jours maximum.

— Et Dendérah ? demanda un lieutenant. Les savants voulaient y retourner.

— Pas le temps. On passe devant sans s'arrêter.

Denon, qui était présent, intervint.

— J'ai besoin d'une halte à Abydos. Six heures. Pour le temple de Séthi.

— Impossible.

— Six heures. C'est tout ce que je demande.

Desaix le regarda.

— Six heures à Abydos. Pas une de plus. Si vous n'êtes pas revenu à midi, on part sans vous.

Quand la colonne atteignit Abydos, Denon descendit de cheval et entra dans le temple avec Hassan et deux soldats d'escorte. Il alla directement à la salle des listes royales au fond du corridor principal. Des rangées de cartouches gravés couvraient le mur ouest. Soixante-seize pharaons alignés dans l'ordre chronologique.

Il resta debout devant le mur pendant deux heures, regardant les inscriptions qu'il ne pouvait pas lire. Hassan s'était assis par terre près de l'entrée. Les deux soldats attendaient dehors.

Un homme entra dans la salle. Un fellah d'une quarantaine d'années, turban blanc, sandales de cuir. Il portait un paquet enveloppé dans du tissu grossier. Il s'approcha de Denon, déroula le tissu devant lui. Un fragment de calcaire de quarante centimètres de côté portant trois cartouches complets.

L'homme désigna le fragment. Cinq doigts levés.

— Cinq piastres.

Il regarda le mur derrière lui. Un trou frais dans la dix-septième rangée, là où se trouvaient ces trois cartouches. Les bords du calcaire étaient blancs, fraîchement coupés. L'homme avait découpé le morceau pendant la nuit ou tôt le matin.

Denon sortit cinq piastres de sa bourse et les donna. Le fragment alla dans sa sacoche de cuir. L'homme prit l'argent et repartit sans un mot.

Il resta encore deux heures dans la salle, debout devant le mur. À onze heures et demie, un des soldats entra en courant.

— Monsieur, le général fait seller les chevaux.

Il sortit du temple. La colonne était déjà en formation de marche. Il monta en selle et rejoignit la tête au galop. Desaix le regarda passer sans faire de commentaire. La colonne se mit en route.

La route vers le Caire prenait encore huit jours. La colonne croisa trois détachements qui descendaient vers le sud. Des nouvelles circulaient. Bonaparte partait pour la Syrie, l'armée turque avançait, les Anglais bloquaient tous les ports. Personne ne savait exactement ce qui se passait.

Quand la colonne atteignit le Caire début avril, les soldats furent cantonnés dans les casernes de la Citadelle. Denon alla directement à la dépendance nord du palais de Hassan-Kashif où se trouvaient les bagages de la Commission.

L'entrepôt était fermé. Il attendit une heure qu'un intendant arrive avec la clé. Denon entra. Ses douze boîtes étaient là, alignées contre le mur sud, étiquetées de sa main. Il ouvrit la première, vérifia rapidement le contenu, la referma. Tout était intact. Il sortit de l'entrepôt et se rendit au palais.

Bonaparte le reçut immédiatement. Il était debout près d'une table couverte de cartes de la Syrie. Il fit signe à Denon de s'asseoir.

— Vous avez terminé votre campagne en Haute-Égypte ?

— Oui. De Dendérah à Assouan. Tous les principaux monuments.

— Les dessins sont utilisables pour *la Description* ?

— Oui. Cinquante-trois feuillets. Temples, tombeaux, colosses, bas-reliefs.

— Bien. Écoutez-moi attentivement. Je pars dans six jours. Je vais arrêter l'armée turque avant qu'elle n'arrive jusqu'ici. Pendant mon absence, vous restez au Caire. Vous coordonnez l'Institut avec Monge et Berthollet. Les explorations du Delta continuent. Les fouilles de Saqqarah continuent. *La Description* continue. Vous me comprenez ?

— Je comprends.

— Si les Anglais débarquent pendant mon absence, vous faites évacuer les collections vers le sud. Desaix saura où les cacher. Vous perdez tout sauf ça. C'est clair ?

— C'est clair.

— Parfait. Maintenant sortez. J'ai du travail.

Bonaparte retourna à ses cartes. Denon sortit du bureau.

Bonaparte quitta le Caire en avril avec quinze mille hommes direction la Syrie. Denon resta au Caire avec Monge, Berthollet, Fourier et la trentaine de savants qui n'avaient pas suivi l'armée.

Pendant l'absence de Bonaparte, Denon organisa le travail de l'Institut. Monge supervisait les explorations de la région memphite. Berthollet dirigeait les fouilles de Saqqarah. Geoffroy Saint-Hilaire continuait ses études zoologiques dans le Delta. Fourier gérait la correspondance avec les sections de province.

En mai, Denon convoqua une réunion. Tous les membres présents au Caire étaient là. Trente savants et ingénieurs entassés dans la grande salle. Il ouvrit la séance à dix heures.

— Messieurs, Bonaparte est en Syrie depuis un mois. Nous n'avons pas de nouvelles précises. Les Anglais contrôlent

toujours la Méditerranée. Je propose que nous préparions un plan de transport au cas où une occasion se présente.

Monge leva la main.

— Il faut attendre que Bonaparte revienne. C'est lui qui décidera.

— Et s'il ne revient pas ? observa Fourier.

Personne ne répondit. Berthollet finit par prendre la parole.

— Denon a raison. On prépare un plan. Comme ça, le jour où on a un navire, on est prêts.

La proposition fut adoptée. La séance fut levée à midi.

Bonaparte revint en juin. Il était parti avec quinze mille hommes. Il en ramenait douze mille. Trois mille morts ou disparus en deux mois de campagne. L'offensive avait échoué.

Quelques jours après son retour, Bonaparte convoqua Denon au palais. Il avait maigri. Son uniforme flottait sur ses épaules. Il fit entrer Denon dans son bureau sans un mot de salutation.

— L'Institut a continué à travailler ?

— Oui. Tout s'est bien passé.

— Parfait. On continue. Les Anglais bloquent toujours la côte. Pas de transport avant que la situation change.

— Compris.

Bonaparte fit un geste de la main. L'entretien était terminé. Denon sortit.

Les semaines suivantes furent calmes. Les explorations continuaient. Les fouilles aussi. *La Description* avançait lentement. Le Caire attendait sans savoir ce qui allait se passer.

VI - La Pierre de Rosette

Le 15 juillet 1799, un lieutenant du génie nommé Bouchard supervisait des travaux de terrassement près de Rosette. Sa pioche heurta quelque chose.

Bouchard avait vingt-sept ans, l'École polytechnique. Il comprit immédiatement ce qu'il venait de trouver. Une stèle de granodiorite noire de cent douze centimètres, portant trois inscriptions parallèles. Il fit transporter la pierre chez lui et envoya immédiatement un message urgent à l'Institut d'Égypte au Caire.

Sa maison était à l'écart des chantiers militaires. La pierre y était en sécurité.

Jean-Joseph Marcel et Rémi Raige furent envoyés à Rosette. Marcel était orientaliste spécialisé dans les langues sémitiques. Raige était helléniste, capable de lire couramment le grec ancien. Ils examinèrent la pierre sous tous ses angles le 24 juillet.

Le texte grec, situé dans la partie inférieure de la stèle, était relativement bien préservé. Raige le lut à haute voix pendant que Marcel prenait des notes.

— Ce décret honore le jeune Ptolémée V. Exemptions fiscales pour les temples, dons au clergé. Le genre de chose qu'on grave en trois langues pour être sûr que tout le monde le sache.

Marcel humidifia une feuille de papier très fin et la pressa doucement contre la surface inscrite avec une boule de coton imbibée d'encre diluée. Le résultat : une empreinte exacte, noire sur blanc, de chaque signe. L'opération prenait plusieurs heures pour la surface totale.

Le rapport de Marcel et Raige parvint à l'Institut le 29 juillet. La confirmation qu'il s'agissait bien du même texte en trois langues, dont une lisible, provoqua une excitation que Denon n'avait pas vue depuis l'arrivée à Alexandrie, un an plus tôt. Si la pierre permettait de déchiffrer les hiéroglyphes, trois millénaires d'histoire redevenaient lisibles. Les dynasties, les batailles, les dieux, les noms. Tout ce que les voyageurs avaient copié sans comprendre depuis deux siècles.

— Nous sommes peut-être à l'aube d'une révolution scientifique, dit Denon à l'Institut convoqué d'urgence.

Monge proposa d'envoyer une expédition à Rosette.

— Des moulages en plâtre, des estampages sur papier. Avant que quelqu'un l'endommage ou la déplace.

Jomard était présent quand Marcel et Raige réalisèrent les premiers estampages.

La Pierre de Rosette avait une largeur : soixante-seize centimètres et une épaisseur : vingt-huit centimètres. Poids estimé à partir du volume et de la densité connue de la granodiorite, environ sept cent soixante kilogrammes. Il prit ces mesures lui-même, non parce qu'elles seraient utiles immédiatement, mais parce que la mesure était sa façon d'entrer en contact avec l'objet.

La stèle était incomplète. Le coin supérieur gauche manquait, emporté à une époque indéterminée. Les hiéroglyphes du sommet étaient donc partiels. Environ un tiers du texte égyptien était perdu. Cette lacune compliquerait le travail du futur déchiffreur. Mais la section grecque était presque intacte. C'était suffisant pour travailler.

— Le grec, en bas, nous pouvons le lire immédiatement, dit Marcel. C'est un décret du Conseil des prêtres de Memphis en l'an neuf du règne de Ptolémée V Épiphane. Cent quatre-vingt-seize avant notre ère.

— Et les hiéroglyphes ? demanda Jomard.

— Probablement le même texte. C'est ce qu'on espère.

— Si c'est le cas, dit Jomard, on peut commencer à établir des correspondances. Chaque mot grec a son équivalent hiéroglyphique. En comparant les longueurs des groupes de signes, en identifiant les répétitions...

— C'est précisément ce que nous allons faire. Mais ce travail prendra des années.

Jomard prit un crayon et, dans son carnet, commença à noter la fréquence de certains groupes de signes dans la bande hiéroglyphique. Chaque signe, repéré, compté, mis en table. La distribution n'était pas aléatoire.

— Regardez. Ce groupe de signes apparaît onze fois dans les hiéroglyphes. Le mot *Ptolémée* apparaît onze fois dans le grec.

Marcel s'arrêta de travailler et regarda.

— C'est possible. Très probable, même. Mais la correspondance signe à signe n'est pas nécessairement directe. L'écriture hiéroglyphique n'est sans doute pas alphabétique.

— Oui. Mais c'est un point de départ.

Il ne pouvait pas savoir encore où ce chemin menait.

Jomard aida Marcel à tendre la dernière feuille d'estampage sur la section démotique. La nuit était avancée. La lampe charbonnait. Dehors, le port de Rosette dormait.

Jomard revint voir la pierre trois fois dans la semaine qui suivit son installation à l'Institut.

La première fois, il apporta son ruban de cuir et mesura tout ce qu'il pouvait mesurer. La deuxième, il apporta son carnet de fréquences et compta les groupes de signes dans la bande hiéroglyphique, construisant une table de distribution. La troisième fois, il n'apporta rien. Il s'assit en face de la pierre sur un tabouret. La granodiorite était froide et mate. Pas de brillant, pas de couleur. Une dalle grise, laide au sens ordinaire du terme. Il posa les mains à plat sur les genoux et s'obligea à ne pas calculer. À regarder seulement. La surface portait les traces du ciseau visibles dans certaines lettres. Quelqu'un avait gravé cela lettre par lettre, pendant des heures. Ce travail était là. Il durait. Comme on regarde une carte dont on ne comprend toujours pas la langue mais dont on voit que les routes y sont tracées.

Ce qu'il voyait, assis là, c'est que cette pierre était fondamentalement différente de tous les autres objets qu'ils avaient collectés ou essayé de collecter depuis dix-huit mois. Les *chaouabtis*, les scarabées, les papyrus, les fragments de bas-reliefs. Ces objets avaient une valeur qui tenait à leur matérialité et à leur origine. On les prenait parce qu'ils étaient beaux, rares, anciens.

La Pierre de Rosette n'avait pas de valeur esthétique. Sa valeur était entièrement dans ce qu'elle signifiait : une correspondance entre trois systèmes d'écriture, dont l'un était lisible et les deux autres toujours pas. Elle n'était pas un objet. Elle était une méthode. Et comme méthode, elle était reproductible. Un estampage de la Pierre de Rosette était scientifiquement équivalent à la Pierre de Rosette pour quiconque travaillait sur le déchiffrement. C'était l'inverse exact de tous les autres objets de l'expédition. Un *ushabti* sorti de son tombeau perdait sa relation au contexte. La Pierre de Rosette, sortie d'un fossé de fortification, ne perdait rien. Elle était déjà hors contexte depuis deux mille ans. Ce qu'elle portait était indépendant de l'endroit où elle se trouvait.

— Vous êtes toujours là, dit Marcel en entrant. C'est la troisième fois cette semaine.

— Je réfléchis. Cette pierre est l'exception à tout ce que j'ai observé depuis un an. Les objets qu'on emporte perdent quelque chose. Celui-là ne peut rien perdre. Parce qu'il n'a rien à perdre. Marcel s'assit à côté de lui.

— Sauf d'être pris par les Anglais.

— Oui. Sauf ça. Mais si les Anglais la prennent, les estampages restent. L'information reste. C'est la seule chose de toute l'expédition qu'on ne peut pas vraiment voler.

Marcel avait pris une décision sans en informer personne.

Au-delà des estampages officiels réalisés à Rosette, il en fit trente supplémentaires, pas pour l'Institut, pas pour *la Description*, mais pour les distribuer. Il en envoya cinq à des correspondants européens : un à Londres, deux à Paris, un à Berlin, un à Copenhague. Cinq scientifiques qui travaillaient sur les langues anciennes et qui pourraient, peut-être, reconnaître quelque chose.

Il en garda vingt-cinq en réserve. Si les Anglais prenaient la pierre, si le déchiffrement devait être fait à Londres, ces estampages permettraient aux Français de travailler en parallèle. La course serait égale.

— Vous avez distribué la clé avant d'ouvrir la serrure, dit Denon quand il l'apprit.

— J'ai distribué des copies de la clé. La serrure reste ici. Et si les Anglais prennent la serrure, nous aurons encore nos copies.

L'annonce de la découverte provoqua une réunion extraordinaire de l'Institut le 2 août. Tous les membres présents au Caire se déplacèrent. Monge présidait. Denon présenta les estampages de Marcel et le rapport technique de Raige sur le texte grec.

La salle était pleine. Quarante-sept savants, ingénieurs, naturalistes. Certains n'étaient pas venus à une séance depuis des mois. La Pierre de Rosette les avait fait sortir de leurs laboratoires, de leurs chantiers, de leurs missions dans le Delta.

Berthollet prit la parole après la présentation.

— Si cette pierre permet le déchiffrement, nous aurons accès à trois mille ans d'archives. Les listes royales, les récits de batailles, les traités religieux. Tout ce qui est gravé sur tous les monuments que nous avons dessinés depuis dix-huit mois deviendra lisible.

Geoffroy Saint-Hilaire, qui n'intervenait jamais dans les débats philologiques, leva la main.

— Combien de temps faudra-t-il pour déchiffrer ?

Marcel répondit depuis le fond de la salle.

— Des années. Peut-être dix. Peut-être vingt. L'écriture hiéroglyphique n'est pas alphabétique. Ce n'est pas une simple substitution lettre par lettre.

— Mais c'est faisable, dit Jomard. Nous avons la correspondance. Le reste est du travail.

Un ingénieur du génie, Chabrol, demanda la parole.

— Question pratique. Si les Britanniques débarquent, cette pierre sera leur première cible. Ils savent ce qu'elle vaut. Avons-nous un plan ?

La salle se tut. Personne n'avait encore formulé la question aussi directement.

Monge regarda Denon.

— Les estampages voyagent, dit Denon. Marcel en a déjà envoyé cinq en Europe. Nous en avons vingt-cinq de réserve ici. Si les Britanniques prennent la pierre, le déchiffrement se fera à Paris sur les copies.

— Et si nous perdons aussi les estampages ?

— Alors nous aurons perdu.

Ce n'était pas une réponse satisfaisante. Mais c'était la seule réponse possible. Ils ne contrôlaient pas la situation militaire. Ils ne contrôlaient que leurs propres décisions scientifiques.

Monge rédigea une résolution formelle : la Pierre de Rosette serait transportée au Caire dès que possible, conservée à l'Institut sous surveillance permanente, reproduite par estampage aussi souvent que nécessaire, et étudiée en priorité par Marcel et Raige. La résolution fut adoptée à l'unanimité.

Denon resta après la séance. Il aidait à ranger les chaises quand Fourier entra, portant une liasse de papiers.

— Vous avez vu la dernière dépêche de Bonaparte ?

— Non.

— Ça ne se passe pas bien. Kléber lui a écrit trois fois pour demander des renforts. Aucune réponse.

Il posa la chaise qu'il tenait.

— Et nous, on découvre la clé des hiéroglyphes pendant que l'armée se fait massacrer en Syrie.

— C'est exactement ça. On fait de la science pendant que l'expédition s'effondre.

Ce n'était pas dit avec amertume. C'était une observation factuelle. L'expédition militaire était en train d'échouer. L'expédition scientifique venait de réussir son coup le plus spectaculaire. Les deux choses se passaient en même temps, dans le même pays, sous le même commandement.

Denon retourna aux estampages. Il les étala sur la grande table de l'Institut. Les trois bandes d'écriture : hiéroglyphes en haut, démotique au milieu, grec en bas. Il suivit du doigt la ligne des signes hiéroglyphiques. Des oiseaux, des serpents, des yeux, des mains. Des formes qu'il avait copiées cent fois à Dendérah, à Thèbes, à Philaë. Ces signes avaient toujours été muets. Ils allaient parler.

Il pensa à Bonaparte. Quelque part, assiégeant une ville dont le nom n'était toujours pas arrivé au Caire, ignorant que ses ingénieurs venaient de trouver ce que personne n'avait trouvé en deux mille ans.

Le 5 août, Jomard passa la journée entière avec les estampages. Il avait apporté ses carnets de relevés de Dendérah et de Karnak. Sur chaque page, des copies de cartouches qu'il avait dessinés pendant les mois précédents. Des ovales contenant des groupes de signes hiéroglyphiques. Il avait toujours supposé que ces cartouches contenaient des noms. C'était une hypothèse commune parmi les voyageurs depuis le dix-huitième siècle.

Maintenant, avec la Pierre de Rosette, il pouvait la tester.

Le texte grec mentionnait onze fois le nom Ptolémée. Jomard compta les cartouches dans la bande hiéroglyphique. Onze cartouches. Il nota la correspondance dans son carnet : « Hypothèse : cartouche égale nom propre. Si confirmé, tous les cartouches des monuments d'Égypte contiennent des noms de pharaons ou de divinités. »

C'était une petite avancée. Mais c'était une avancée. Un an plus tôt, les cartouches étaient des formes mystérieuses. Maintenant, ils avaient une fonction identifiée.

Les explorations continuaient.

La Pierre de Rosette était une découverte. Elle n'arrêtait pas le reste.

Le 10 août, une nouvelle arriva de Syrie. Bonaparte avait levé le siège de Saint-Jean-d'Acre après deux mois d'échec. L'armée

revenait vers l'Égypte. Des milliers de morts, aucun résultat stratégique. L'offensive qui devait ouvrir la route vers Constantinople s'était brisée contre les murailles d'une ville de province.

Denon apprit la nouvelle par Kléber, qui passait au Caire avant de rejoindre son commandement à Alexandrie.

— Bonaparte rentre ?

— Oui. Dans quelques semaines. Peut-être moins. Il n'a pas envoyé de message clair. Mais l'armée recule. Ça, c'est sûr.

— Et après ?

— Après, on verra. Soit il consolide l'Égypte. Soit il rentre en France.

Kléber ne dit pas la troisième option, mais elle était évidente : soit il continuait à perdre des hommes dans des campagnes inutiles jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien de l'armée d'Orient.

Kléber regarda les estampages étalés sur la table de l'Institut.

— C'est ça, votre pierre ?

— C'est ça.

— Elle dit quoi ?

— Un décret sur les impôts des temples. Rien de militaire.

Kléber sourit.

— Vous avez trouvé la clé de l'Égypte antique avec un texte sur les impôts. Ça me plaît.

Il repartit vers Alexandrie le soir même. Denon ne le reverrait pas avant six mois.

Le 12 août, un message arriva de Rosette : la pierre était prête pour le transport. Bouchard avait supervisé la construction d'une caisse renforcée. Le convoi militaire était organisé. Départ prévu le 14.

Denon écrivit une note à Bouchard : « Transport par voie fluviale si possible. Éviter les secousses de la route. Si transport terrestre

nécessaire, suspension maximale. La pierre ne doit pas se fissurer. »

Bouchard répondit le lendemain : « Voie fluviale impossible. Nil trop bas. Transport terrestre avec renfort de paille sous la caisse. Trois jours de route. Arrivée prévue 17 août. »

Le 17 août au soir, le convoi entra dans la cour de l'Institut. Quinze soldats d'escorte, trois charrettes. La pierre était dans la deuxième charrette, enveloppée de toile, sanglée sur un lit de paille.

Denon, Marcel, Jomard et six soldats la déchargèrent. Sept cent soixante kilogrammes. Il fallut des leviers, des cordes, une rampe improvisée. L'opération prit une heure. À la fin, la pierre reposait sur un socle de bois dans la salle principale de l'Institut, contre le mur est.

Marcel retira la toile. La granodiorite noire apparut, avec ses trois bandes d'écriture gravées.

— Pas une fissure, dit Jomard en inspectant la surface.

On l'installa sous une lampe à huile qui brûlait en permanence. Deux gardes en faction jour et nuit. Pas de consigne écrite. Tout le monde comprenait : cette pierre ne devait pas disparaître.

Le lendemain matin, Denon revint voir la pierre. Il était seul. L'Institut dormait encore. La lampe projetait une lumière jaune sur la granodiorite. Les hiéroglyphes jetaient de petites ombres dans leurs creux.

Il posa la main sur la surface froide. Ce geste était inutile. Mais il le fit quand même. Toucher la pierre, c'était toucher le moment où l'Égypte ancienne redevenait accessible.

Un jour, quelqu'un lirait ce texte comme on lit du grec. Les dynasties sortiront du silence. Les pharaons auront de nouveau des voix.

Il retira sa main.

VII - Négociations, victoire et mort de Kléber

Le soir du 22 août, Denon vit par hasard Bonaparte traverser seul la cour de l'Institut. Sans aide de camp, sans escorte. Il tenait quelque chose à la main. Un livre, pas des cartes. Il marchait vite, comme quelqu'un qui ne veut pas être vu.

Denon l'observa depuis l'embrasure d'une porte. Il y avait dans cette silhouette pressée quelque chose qu'il ne lui avait toujours pas vu : une hâte qui ressemblait à de la fuite. Non pas la fuite devant un danger. La fuite devant une situation devenue trop petite. L'Égypte lui avait servi d'écrin. L'écrin était devenu une cage.

Il tourna au coin de la cour et disparut.

Il pensa au livre qu'il tenait. Quelque chose sur Rome, sans doute, ou sur Alexandre. Un homme qui part emporte toujours les mêmes lectures.

Cette nuit-là, personne ne dort vraiment à l'Institut. Quelques-uns avaient vu Bonaparte monter dans une berline avec Monge et Berthollet. D'autres avaient entendu les chevaux partir vers le nord.

Le lendemain matin, la nouvelle se confirma. Bonaparte était parti pour la France. Il avait laissé une lettre à Kléber lui transférant le commandement de l'armée d'Égypte. La lettre était posée sur son bureau. Monge et Berthollet étaient partis avec lui. Personne n'avait été prévenu.

La première pensée de Denon, ce matin-là, ne fut pas pour Bonaparte ni pour la France. Ce fut pour les caisses. Quatre-vingt-seize caisses entreposées dans les dépendances du palais de Hassan-Kashif. Soixante-treize officielles et vingt-trois sans étiquette dans l'angle nord-ouest, toujours là, toujours sans nom. Sans Bonaparte pour ordonner un transport militaire, ces caisses étaient à la merci de n'importe quelle négociation militaire à venir.

Il fit le tour des dépendances avant le lever du soleil. Les caisses étaient là, empilées, clouées, étiquetées selon le système de Jomard. Une lettre, un numéro, un contenu sommaire.

Ces objets venaient de partout : Saqqarah, Karnak, Dendérah, la Vallée des Rois, le marché de Memphis, les fouilles de Tanis. Certains avaient été prélevés selon des procédures établies. D'autres avaient été achetés sur les marchés qui suivaient l'armée. D'autres encore étaient arrivés par voies moins documentées. Ensemble, ils représentaient quinze mois de pillage organisé, de pillage accidentel, de pillage toléré et de collecte scientifique, catégories que personne n'avait jamais vraiment séparées formellement.

Bonaparte parti, les distinctions ne tenaient plus même politiquement. Avec lui s'était évaporée la justification d'un projet d'État qui rendait le prélèvement légitime. Ce qui restait était simplement des objets, des soldats, des savants. Et des Anglais qui approcheraient tôt ou tard.

Il rangea l'inventaire et s'assit sur une caisse. Autour de lui, dans la demi-obscurité, les quatre-vingt-seize caisses. Tout cela voulait rentrer en France. Et pour l'instant, rien ne pouvait aller nulle part.

Kléber commandait maintenant l'armée d'Égypte. Bonaparte n'avait pas jugé utile de lui parler avant de partir.

Marcel prit la chose calmement. Il avait ses estampages, que Bonaparte soit là ou non ne changeait rien. Jollois demanda à Fourier si les travaux de la Commission continuaient. Fourier dit oui. Jollois retourna à ses carnets. Geoffroy Saint-Hilaire leva les yeux de sa dissection quand on lui annonça la nouvelle, hocha la tête, et reprit. Ce n'était pas de l'indifférence. C'était la concentration de quelqu'un pour qui l'objet sur la table prime sur tout le reste.

— Bonaparte nous a utilisés, dit Denon. Nos dessins ont légitimé sa conquête. Maintenant qu'il a ce qu'il voulait, il part. Nous, nous restons.

Fourier trouva Jollois seul dans son bureau de l'Institut, trois jours après l'annonce du départ

— Vous travaillez ?

— Non.

— Il aurait pu nous prévenir, dit Jollois. J'ai une famille à Paris, Je leur ai promis quelques mois. Ça fait maintenant quinze mois. Et il est rentré, lui.

Il laissa la phrase inachevée. Ce n'était pas de la jalousie. C'était plus simple et plus douloureux : il avait cru à quelque chose, la science au service de la République, la République au service de la science. Bonaparte avait utilisé cela comme décor. Maintenant le décor était parti.

La Commission des sciences et des arts se réunit le soir même. Personne ne l'avait convoquée. Les savants s'étaient retrouvés à l'Institut par une sorte d'instinct collectif. Il y avait là Fourier, Marcel, Jomard, Jollois, Geoffroy Saint-Hilaire et une douzaine d'autres. Denon était arrivé le dernier.

La situation était simple à formuler : que se passait-il maintenant ? Bonaparte était parti. Kléber commandait.

Kléber n'avait pas les mêmes rapports avec la Commission. Jomard lui avait demandé une audience deux jours plus tôt pour discuter du statut des collections. Kléber avait dit qu'il étudierait l'affaire.

— Étudier la question signifie qu'il n'y pense pas, dit Jomard.

— Kléber a une armée à maintenir, des Ottomans à surveiller et des Anglais en Méditerranée, dit Fourier. Les collections ne sont pas sa priorité.

— Alors elles doivent être la nôtre, répondit Denon. Si nous ne décidons pas de leur sort, quelqu'un d'autre décidera.

Il y avait sur la table l'inventaire général des quatre-vingt-seize caisses. Denon l'avait fait passer. Chacun le lisait en silence. Les noms des temples, les catégories d'objets, les estimations de poids. C'était la première fois que la Commission regardait l'ensemble de ce qu'elle avait collecté en un seul document.

Personne ne dit ce que tout le monde pensait : que cet inventaire ressemblait à un bilan de pillage autant qu'à un catalogue scientifique.

— Nous devons établir une priorité de transport, dit Jomard. En cas d'évacuation, tout ne peut pas partir. Il faut une hiérarchie.

— Les papyrus et les inscriptions copiées, dit Marcel. Irremplaçables.

Denon hésita avant de répondre.

— Et les vingt-trois caisses sans étiquette dans l'angle nord-ouest de l'entrepôt ?

Jomard et Marcel échangèrent un regard.

— Je les ai notées, dit Jomard. Je ne sais pas à qui elles appartiennent.

— Ni moi, dit Marcel.

La réunion se termina sans décision formelle sur ce point. Les savants retournèrent à leurs travaux. L'inventaire resta sur la table. Les vingt-trois caisses sans nom restèrent dans l'angle nord-ouest de l'entrepôt, dans l'obscurité, attendant que quelqu'un décide ce qu'elles étaient.

Kléber qualifia son prédécesseur de « petit intrigant » et de « lâche déserteur ».

La situation militaire était intenable. L'armée française contrôlait l'Égypte mais n'avait aucun contact avec la France. La flotte anglaise bloquait la Méditerranée. Kléber savait qu'il ne pouvait ni tenir indéfiniment ni recevoir de renforts. Il prit la décision que Bonaparte n'avait pas osé prendre : négocier l'évacuation. En décembre 1799, Kléber envoya un émissaire auprès du grand vizir ottoman qui campait en Syrie. Les négociations commencèrent sur le vaisseau amiral britannique *Le Tigre*, aux abords de Damiette. Le négociateur britannique était l'amiral Sidney Smith, qui se présentait comme plénipotentiaire de la Couronne, fonction qu'il n'avait pas, mais que personne ne songeait à vérifier. Le plénipotentiaire français était le général Desaix, qui s'opposait pourtant à l'évacuation mais obéissait aux ordres de Kléber. Les

conditions françaises étaient claires : évacuation honorable de l'armée avec armes et bagages, restitution des îles de Corfou, Zante, Céphalonie et Malte à la France, rupture de l'alliance entre l'Empire ottoman, la Russie et la Grande-Bretagne. Smith refusa ces conditions, trop vastes pour relever de sa compétence. Mais il accepta de traiter les points urgents : l'évacuation des blessés et des savants d'Égypte, et une trêve le temps que les plénipotentiaires ottomans arrivent. Les discussions traînèrent. Kléber faisait des concessions que Desaix jugeait excessives. Mais le 24 janvier 1800, la convention d'El-Arich fut signée. Elle prévoyait l'évacuation complète de l'armée française d'Égypte en trois mois, avec armes, bagages et collections scientifiques. Les Français abandonneraient progressivement leurs positions en commençant par l'est du Delta et en terminant par Alexandrie. Le Caire devait être évacué au plus tard le quarante-cinquième jour. La nouvelle parvint au Caire le 28 janvier. Ce jour-là, la convention fut promulguée officiellement. L'effet sur les savants fut immédiat.

— Messieurs, dit Kléber lors d'une réunion extraordinaire de la Commission, j'ai négocié notre retour avec les Ottomans. Dans trois mois, nous serons en France. Embrassez vos collections, vous allez devoir les trier.

Denon passa des journées entières à trier et emballer. Statues de bronze, statuettes en bois peint et faïence, amulettes, papyrus, monnaies, bijoux. Chaque objet catalogué, décrit, emballé dans du lin. Il travaillait vite, sachant que ce temps était compté. Pour la première fois depuis trois ans, le retour devenait réel. Les caisses sortirent des réserves. Les étiquettes furent rédigées. La Pierre de Rosette fut emballée dans plusieurs couches de toile. Fourier, qui avait participé aux négociations, revint au Caire avec le texte de la Convention et le lut à haute voix lors d'une séance de l'Institut. Quand il arriva à la clause garantissant les collections, un murmure de soulagement parcourut l'assemblée.

— Cela signifie que la Pierre de Rosette, les papyrus, les estampages, tout ce que nous avons rassemblé, pourra rentrer en France avec nous ? demanda Marcel.

— La Convention le garantit, dit Fourier. Naturellement, cela suppose que les Anglais acceptent ses termes.

Fourier avait établi un inventaire complet : deux cent dix-sept objets catalogués, dont cent trente-huit avaient une valeur muséale directe et soixante-dix-neuf une valeur scientifique documentaire. Il les classa par ordre de priorité, sachant que si le transport était limité, il faudrait choisir. Priorité un : les relevés de Jomard. Irremplaçables. Deux cents kilos maximum, dans des caisses étanches. Les carnets de Denon, dans des tubes de cuivre : cinquante kilos supplémentaires. Priorité deux : les petits objets — *chaouabtis*, scarabées, amulettes, papyrus. Légers, denses en valeur par kilo. Priorité trois : les estampages de Marcel. Priorité quatre : les collections naturalistes de Geoffroy, lourdes, fragiles, encombrantes. Priorité cinq : les grandes pièces de l'Institut, la statue de granit, les sarcophages de taille moyenne.

L'espoir dura cinq semaines. En mars 1800, la nouvelle arriva. Les Britanniques avaient refusé de ratifier la Convention. L'amiral George Keith Elphinstone, commandant de la flotte britannique en Méditerranée, avait déclaré que Sidney Smith avait outrepassé ses pouvoirs et que la convention était nulle. Keith exigeait une reddition sans conditions. Les Français devaient déposer les armes et se constituer prisonniers. Kléber convoqua ses généraux. Il lut le message de Keith à haute voix, puis le posa sur la table.

— Messieurs, on ne répond à une telle insolence que par des victoires. Préparez-vous à combattre. Les bagages se défirent. Les caisses rentrèrent dans les réserves de l'Institut. Les étiquettes restèrent collées. Ces objets ne portaient plus. Pour l'instant. Jusqu'à la prochaine occasion de partir, ou jusqu'à la capitulation qui les donnerait aux Anglais. Les Britanniques et les Ottomans

croyaient l'armée d'Orient trop faible pour résister. Le grand vizir Youssouf Pacha se mit en marche vers le Caire avec une armée de quarante à quatre-vingt mille hommes, selon les estimations. Au Caire même, la population se souleva à son appel.

Nassif Pacha, à la tête de l'avant-garde ottomane, occupa le village d'El-Matarieh avec cinq à six mille janissaires et plusieurs milliers de cavaliers, et fortifia sa position avec seize pièces d'artillerie. Kléber ne disposait que de dix mille hommes. Dans la nuit du 19 au 20 mars 1800, il leur fit passer le Nil et les installa sur la rive droite du fleuve, chacune des quatre brigades de sa petite armée formant son propre carré. À l'aube du 20 mars, l'armée française attaqua près des ruines d'Héliopolis, à une quinzaine de kilomètres du Caire. La bataille dura toute la journée. Les carrés français résistèrent à toutes les charges. L'artillerie française brisa les lignes ottomanes. À la fin de l'après-midi, l'armée ottomane se disloqua. Le grand vizir s'enfuit vers la Syrie avec ce qui restait de ses troupes. Les Français comptèrent huit cents morts ou blessés. Les Ottomans en laissèrent neuf mille sur le terrain. Kléber rentra au Caire et mata la rébellion. Le bombardement dura plusieurs jours. Des centaines de civils moururent dans les combats. Le 21 avril, la ville capitula. La victoire d'Héliopolis consolida la position française en Égypte. Mourad Bey, dont les mamelouks étaient restés campés dans le désert sans prendre part au combat, signa le 15 mai un accord avec Kléber qui faisait de lui une sorte de vice-roi de la Haute-Égypte. L'Égypte semblait plus solidement que jamais aux mains des Français. Kléber reprit ses fonctions de commandant en chef. Les savants reprirent leurs travaux. Les collections restèrent dans les réserves. Personne ne savait combien de temps cela durerait.

Les mois passèrent. Kléber administrait l'Égypte, surveillait les Ottomans, organisait la défense contre une éventuelle invasion britannique. Les savants le voyaient peu. Il venait parfois à l'Institut, écoutait les rapports, repartait vers ses quartiers généraux.

— Travaillons tant que nous le pouvons, dit Fourier lors des réunions hebdomadaires qui suivirent. Ce que nous aurons fait ici ne pourra pas être défait.

Kléber avait négocié avec les Ottomans, tenté de rapatrier l'armée, échoué, repris les combats. Les savants le voyaient peu. Il venait parfois à l'Institut, écoutait les rapports, repartait vers ses quartiers généraux.

La situation militaire s'était stabilisée sans s'améliorer. L'armée tenait l'Égypte mais ne pouvait ni avancer ni partir. Les Britanniques bloquaient la Méditerranée. La France était loin. L'expédition était devenue une garnison.

Le 14 juin 1800, au matin, Kléber passa la revue de la légion grecque puis vint au Caire pour examiner des travaux au palais du quartier général. Avant de les visiter, il assista à un déjeuner chez le général Damas, son chef d'état-major et ami intime. Des membres de l'Institut, des officiers étaient réunis à ce repas. Kléber se montra plus gai que de coutume. Le succès qui couronnait ses efforts, le développement des établissements français, les témoignages d'affection qu'il recevait de la population avaient dissipé sa froideur ordinaire. Il était animé, aimable, expansif. Aucun de ceux qui l'entouraient ne présentait que ce joyeux déjeuner était un banquet d'adieux.

À deux heures de l'après-midi, le général, accompagné seulement de Protain, l'architecte de l'armée, se rendit à son palais. Pour y arriver, il suivit une longue galerie ombragée par une épaisse vigne qui reliait l'habitation du chef d'état-major à celle du général en chef. Il s'entretenait avec Protain des embellissements qu'il projetait et donnait des ordres pour la réparation du quartier général et du jardin, pour faire disparaître les traces de projectiles qu'avait laissées la dernière insurrection.

Un jeune Syrien nommé Soleyman el-Halabi s'était caché dans le jardin du palais depuis le matin. Il avait vingt-quatre ans, étudiait la théologie à la mosquée al-Azhar, et observait le palais de Kléber depuis un mois. Il s'était procuré un poignard à Gizeh. Ce

matin-là, déguisé en mendiant, il s'était dissimulé près d'une citerne abandonnée.

Quand Kléber entra dans la galerie avec Protain, Soleyman sortit de sa cachette, s'approcha par-derrière, et plongea un poignard dans le cœur du général.

Kléber s'écroula en criant : « À moi, je suis assassiné ! »

Protain se jeta sur l'assassin avec la petite canne qu'il tenait à la main. Il tenta d'arrêter les coups, reçut lui-même six blessures au poignard. Soleyman le laissa évanoui, revint sur Kléber déjà au sol, le frappa encore trois fois. Le premier coup avait été mortel. Le général mourut en quelques minutes sans pouvoir parler.

L'alarme se répandit. Les gardes, les officiers, tous ces hommes avec lesquels Kléber avait porté un toast à la République quelques heures plus tôt l'entouraient, essayant d'en obtenir quelques paroles. Ils l'interrogèrent vainement. On transporta le corps dans l'appartement du chef d'état-major.

Des soldats fouillèrent le palais et les jardins dans tous les sens. Deux guides amenèrent un jeune homme qu'ils avaient surpris caché sous un napal touffu. Protain, revenu à lui malgré ses blessures, reconnut l'assassin. Soleyman fut jeté en prison avec trois oulémas de la grande mosquée qui avaient été au courant de son projet et n'avaient pas dénoncé l'attentat.

L'armée fut saisie d'une consternation profonde qui se changea rapidement en une ardente soif de vengeance. Tout s'agita dans la ville. Les magasins fermèrent. Les soldats français, furieux, égarés, parcouraient les rues en jetant autour d'eux des regards menaçants. La nuit fut difficile.

Le lendemain matin, la nouvelle parvint à l'Institut. Fourier convoqua une réunion immédiate. Seize savants se retrouvèrent dans la salle, silencieux. Ce silence n'était pas du deuil au sens ordinaire. C'était la reconnaissance que quelque chose avait changé dans leur situation militaire et que la personne qui tolérait leur présence en Égypte n'était plus là.

Fourier prit la parole sans préambule.

— Kléber est mort. Le général Menou prend le commandement. Nous ne le connaissons pas. Kléber comprenait les ordres de Bonaparte sur l'importance des travaux scientifiques. Menou n'a pas ce lien avec nous.

Jomard ajouta :

— Nos collections sont entreposées, nos relevés archivés. Si Menou décide qu'elles restent en Égypte ou qu'elles n'ont plus d'importance militaire, nous perdons deux ans de travail.

Marcel dit alors, lentement :

— Le travail de documentation est presque terminé. Ce qui compte maintenant, c'est de tout ramener en France. Si les objets se dispersent ici, ils seront revendus sur les marchés, tout ce que nous avons fait n'aura servi à rien.

Fourier se leva.

— Nous continuons. Nous finissons ce qui peut être fini.

Les savants retournèrent à leurs tâches sans rien savoir de ce que Menou déciderait.

Soleyman el-Halabi fut interrogé sous la torture. Il avoua avoir été encouragé par l'aga des janissaires de l'armée ottomane. Il avait confié son projet à quatre oulémas de la mosquée al-Azhar qui avaient tenté de le dissuader mais ne l'avaient pas dénoncé. Un conseil de guerre les condamna tous. Soleyman eut la main droite brûlée, puis fut empalé vivant. Il souffrit quatre heures avant de mourir. Les trois oulémas furent décapités. Le quatrième fut condamné par contumace.

environnaient le cercueil. Les soldats jetèrent à l'envi des couronnes de cyprès et de lauriers. Fourier, au nom de l'Institut, prononça l'éloge du héros qu'on pleurait. Après les funérailles publiques, un petit groupe majoritairement composé d'officiers se réunit discrètement autour de la sépulture du défunt. Ils étaient membres de la loge maçonnique militaire « *Les amis réunis* ».

Denon s'y joignit. Bien que non officier, il était cependant lui aussi franc-maçon, membre de l'atelier parisien « *La parfaite réunion* ». Il fut le seul civil à être présent. Monge aurait pu en être, mais il s'était enfui avec Bonaparte. Ils sortirent leur tablier, le retournèrent du côté noir réservé aux cérémonies funèbres. Ils tapèrent trois fois dans leur main en prononçant la formule rituelle « Gémissons ! Gémissons ! Gémissons ! » immédiatement suivie de la traditionnelle batterie d'allégresse « Mais espérons ! espérons ! espérons ! ». Un rameau d'acacia fut déposé sur la tombe. Leur frère avait rejoint l'*Orient Éternel*.

Le général Jacques-François Menou, commandant en second, avait conduit la cérémonie maçonnique en sa qualité de Vénérable Maître. Il prit officiellement le commandement de l'armée d'Égypte.

Menou était un homme qui s'était converti à l'islam, pris le nom d'Abdallah, et épousé une Égyptienne nommée Zobeïda. Les officiers le respectaient moins que Kléber. Les savants ne le connaissaient pas bien. Ils allaient apprendre.

CHAPITRE III : LE TEMPS DES SAVANTS

I - Les dernières campagnes

Le changement de commandement ne modifia rien aux travaux de l'Institut.

Les explorations archéologiques se poursuivaient dans tout le Delta et la Basse-Égypte. Les collections étaient enrichies et mieux organisées. Les publications scientifiques dans *La Décade égyptienne* continuaient régulièrement.

Le général Menou avait une personnalité radicalement différente de son prédécesseur. Il prétendait gouverner l'Égypte au nom d'une alliance franco-arabe qui n'avait aucune réalité politique. Ses officiers le suivaient par discipline, non par conviction.

Pour les savants, Menou était à la fois plus envahissant et moins utile que Kléber. Plus envahissant parce qu'il prétendait orienter leurs travaux vers des sujets qui lui semblaient utiles politiquement. Moins utile parce que ses priorités divergeaient complètement des leurs.

Fourier mit au point une stratégie simple pour coexister avec Menou sans se compromettre : associer son nom à quelques découvertes et publications mineures, lui remettre des rapports régulièrement suffisamment techniques pour être incompréhensibles, et continuer tranquillement les travaux substantiels sans en informer le commandant en chef.

— C'est de la diplomatie dit Denon quand Fourier lui expliqua sa stratégie.

— C'est de la survie, répondit Fourier.

Les savants reprenaient leurs explorations.

Le 25 juin 1800, Denon repartit vers le nord en compagnie de Jomard et de deux dessinateurs vers Tanis, capitale de la vingt et unième dynastie, qui avait dominé l'Égypte aux alentours de mille avant notre ère.

Le site était à l'abandon. L'air du Delta avait une odeur différente de celui du désert. Humide, végétale, avec quelque chose de lourd qui venait du limon. Des blocs de granit épars, de colossales statues renversées, des sphinx alignés selon un axe encore discernable malgré les siècles. Tout cela jonchait une surface de plusieurs hectares dans un désordre apparent qui cachait une organisation que seule une fouille pourrait révéler.

Denon dessina pendant trois jours consécutifs, ne s'arrêtant qu'à la nuit tombée. Il cartographia l'ensemble du site en notant la position relative de chaque bloc significatif, esquissa les profils de plusieurs statues.

— Ce site n'a fait l'objet d'aucune étude depuis les Grecs, dit Denon. Hérodote le mentionne. Strabon aussi. Mais personne depuis n'a tenté d'en faire un relevé systématique.

— C'est parce que personne ne savait qu'il y avait autant à voir, ajouta Jomard.

Il emporta de Tanis quelques fragments d'inscriptions en pierre légère que ses hommes purent transporter, ainsi que des dizaines de dessins qui constitueraient la première documentation visuelle sérieuse.

L'Institut d'Égypte continua de tenir ses séances hebdomadaires, même si l'atmosphère y était différente de celle des premières années. Les présentations étaient moins enthousiastes, les débats moins vivants. Les savants portaient le poids d'une présence prolongée dans un pays dont ils ne maîtrisaient ni la langue courante ni les subtilités culturelles.

Fourier essayait de maintenir l'élan intellectuel. Il proposait des sujets de réflexion collective, organisait des lectures de textes anciens pour rappeler à ses collègues dans quel contexte historique ils travaillaient. Ces efforts n'étaient pas vains. Plusieurs des communications présentées à l'Institut pendant ces années difficiles devinrent des articles scientifiques importants.

La séance de l'Institut de fin novembre fut l'une des plus animées depuis le départ de Bonaparte et la mort de Kléber.

Fourier avait proposé un sujet délibérément abstrait — la notion de mémoire dans les civilisations — et la discussion avait rapidement débordé les limites académiques.

Jomard était intervenu le premier. Il avait vingt-deux ans et la précision irritante des jeunes gens qui ont raison.

— Une civilisation qui oublie ses propres mesures est condamnée à recommencer. L'Égypte ancienne n'a pas oublié les siennes pendant trois mille ans. C'est sans doute la définition d'une grande civilisation. Non pas la grandeur de ses monuments, mais la durée pendant laquelle elle peut transmettre la connaissance sans la dénaturer.

Marcel avait contesté.

— Les monuments sont précisément ce qui permet la transmission. Sans Karnak, sans les pyramides, les mesures de Jomard ne transmettraient rien. Le support matériel est inséparable du savoir qu'il véhicule.

— C'est pour ça que nous sommes ici, rétorqua Jomard. Pour substituer au monument un document qui voyagera mieux. La *Description de l'Égypte* sera portable là où les temples ne le sont pas.

Fourier avait écouté sans intervenir. Il pensait à ce que deviendraient leurs travaux si l'armée capitulait demain.

— Vos relevés, sont-ils en état d'être copiés si nous devons évacuer précipitamment ?

— J'ai une double copie depuis Alexandrie. Si le navire coule, au moins une version survit.

Fourier le regarda en silence. Ce jeune homme avait compris que le travail scientifique en campagne militaire est par nature précaire, et que la seule réponse est la redondance.

— Vous devriez dire ça aux autres.

— Je l'ai dit. La plupart ont trouvé ça excessif.

— La plupart ont tort.

Fourier pensa à Hamilton. Il ne savait toujours pas son nom, mais il savait qu'il existait. Quelqu'un, de l'autre côté, qui préparait lui aussi ses listes. Un pays qui arrive avec des carnets vaut mieux qu'un pays qui arrive avec seulement des canons. La double copie de Jomard n'était pas de la prudence d'ingénieur. C'était du bon sens.

Ce soir-là, Jomard resta seul à recopier ses carnets de mesures. La plume courait régulièrement sur le papier. La ville bruissait à travers les volets. Un muezzin appelait à la prière. Jomard n'entendait rien. Il copiait. Il pensait parfois que recopier était la seule chose sûre qu'il faisait ici. Que dessiner et mesurer pouvaient se tromper, mais que recopier fidèlement ne se trompait pas. Une copie correcte survivait à l'original. C'était ça, la vraie résistance. Il avait compris depuis Aboukir que chaque mesure existait en deux exemplaires ou n'existait pas. La première copie dans le carnet de terrain, faite debout, dans le vent. La seconde ici, à la table, relue, vérifiée, rendue lisible. C'était la deuxième qui survivrait.

À la fin du mois d'août, une partie de la Commission se dirigea vers Tanis, dans le nord-est du Delta, pour reconnaître les vestiges de l'ancienne capitale des Hyksos.

Il découvrirent un vaste champ de ruines. Des monticules épars sous lesquels dormaient des siècles de ville superposée. Des blocs de granit. Des fragments de statues. Le Delta avait mangé ce que le sable de Haute-Égypte avait préservé. Rien ne ressemblait à Karnak. Rien ne ressemblait à Dendérah. C'était l'Égypte sans sa mise en scène. Juste la matière, dispersée, sans ordre apparent, et pourtant organisée selon une logique que seule la fouille pourrait révéler.

À l'entrée du site, un marchand d'antiquités attendait avec sa besace. L'homme s'appelait Youssef ibn Abdallah, venu du Caire après avoir appris que la Commission allait à Tanis. Il avait fait la

route la veille et n'attendait personne en particulier mais quelqu'un qui saurait quoi acheter.

Denon s'arrêta devant les objets. Deux des *ushabtis* étaient authentiques, il le voyait à la patine et aux inscriptions. Il en acheta un.

De Tanis, l'expédition se porta vers Boubastis, deux jours à l'ouest. Ville sainte de Bastet, la déesse chatte. Les ruines de son temple impressionnaient par leurs dimensions. Hérodote l'avait décrit comme l'un des plus magnifiques d'Égypte, et la fête annuelle attirait des foules immenses, ce qu'on pouvait croire à voir l'étendue du site.

Des colonnes de calcaire hautes de dix mètres gisaient renversées sur le sable, leurs fûts cylindriques brisés en plusieurs tronçons par l'effondrement. Des fragments de bas-reliefs jonchaient le sol, processions de prêtres, scènes de fêtes, divinités stylisées. Le style du Nouvel Empire.

Autour du temple, une nécropole de chats sacrés. Des milliers de momies dans des galeries de calcaire. Le même soin que pour les humains, natron, bandelettes, sarcophages de bois ou de bronze.

En ouvrant l'une des momies, Geoffroy découvrit que le corps était remarquablement préservé, peau, poils, os, tendons intacts après deux mille ans d'ensevelissement. Un chat domestique de taille ordinaire.

Les pillers avaient déjà travaillé. Des fosses éventrées, des momies dispersées, des fragments de bandelettes éparpillés sur le sol calcaire comme une neige brune.

Ce que les pillers cherchaient dans les nécropoles de chats c'étaient les amulettes en faïence ou en or déposées avec les momies, les petits sarcophages en bronze en forme de chat assis avec les oreilles dressées et les yeux incrustés de verre. Ces sarcophages-là avaient une valeur marchande immédiate. Les marchands d'Alexandrie les revendaient aux voyageurs européens depuis un siècle. Les pillers laissaient les momies elles-mêmes,

sans valeur une fois dépouillées de leurs amulettes, et les sarcophages de calcaire ordinaires, trop lourds et trop communs pour justifier le transport.

Geoffroy prit six momies de chats en bon état. Il les emballa dans du lin propre, les identifia. Pour lui, c'étaient des spécimens zoologiques, la faune égyptienne ancienne, comparable aux individus vivants de la ménagerie du Muséum. Il pensa à ce que Cuvier dirait en les voyant : preuve de la fixité des espèces, le chat inchangé en deux mille ans. Et à ce que Lamarck dirait : que deux mille ans ne comptent pas dans l'échelle du changement. Les mêmes momies servant deux thèses opposées. La science avait cette propriété, les faits ne choisissaient pas leur camp. Pour les pilliers qui les avaient laissées, c'étaient des déchets après extraction des amulettes. Pour les prêtres de Bastet qui les avaient enterrées, c'étaient des offrandes à la déesse, destinées à rester là pour l'éternité. Le même objet avait trois histoires qui ne se recoupaient pas.

Denon trouva dans la nécropole, à demi enfoui dans la terre, un petit sarcophage de bronze en forme de chat assis. Hauteur : vingt centimètres. La queue ramenée sur les pattes dans la posture caractéristique des chats d'Égypte. Sous la lumière rasante du soir, les contours du visage émergeaient avec une précision que la patine ne dissimulait pas, les muscles des joues, l'arête du nez, la ligne des lèvres closes.

Le sarcophage était vide. Denon retourna le bronze dans ses mains. Sur la base, gravée au burin, une ligne de hiéroglyphes. Le nom de la dédicante, probablement, la femme ou l'homme qui avait offert ce chat à Bastet en échange d'une faveur ou par piété ordinaire. Un nom qu'un autre lirait plus tard, si ce bronze arrivait jamais à Paris. Un nom qui avait attendu là dans la terre depuis la vingt-sixième dynastie.

Il le mit dans sa sacoche. Poids : trois cents grammes. Valeur marchande à Alexandrie : peut-être vingt piastres, si on trouvait un acheteur anglais avec un goût pour les bronzes égyptiens.

Valeur scientifique : inestimable, si le bronze portait le nom de la dédicante et que ce nom pouvait un jour être lu. Ces deux valeurs ne coïncidaient pas. Ce qui était précieux pour l'archéologue ne l'était pas pour le marchand. Et le fait que Denon soit l'un et l'autre — archéologue qui mettait dans sa sacoche ce qu'il avait trouvé — ne résolvait pas la contradiction. Elle la personnifiait.

Geoffroy rejoignit Denon le soir au campement avec ses six momies dans leur caisse. La nuit tombait vite. Ils s'assirent devant le feu et posèrent leurs trouvailles entre eux. Les six momies. Le bronze. Geoffroy examina les momies avant de fermer la caisse. Il avait passé la journée à décider ce qu'il pouvait emporter et ce qu'il devait laisser.

— Qu'est-ce que tu vas en faire ? demanda Geoffroy en regardant le bronze.

— L'emporter. Le dessiner. Le décrire. Le remettre au Louvre quand il en aura un département égyptien.

— Et si les Britanniques te le prennent à la capitulation ?

Denon posa le bronze dans sa sacoche, sous ses carnets. Il ne répondit pas. Ils le savaient tous les deux. Si la capitulation venait, le bronze irait à Londres. Dans une vitrine du British Museum.

L'expédition rentra au Caire le 28 novembre après dix semaines dans le Delta. Elle rapportait des dessins de Tanis, de Boubastis, des sites décevants archéologiquement, mais documentés.

— Conté a fait de l'Égypte son laboratoire, dit Denon à Fourier. Partout où nous allons, il observe, expérimente, améliore. C'est peut-être lui qui tirera le bénéfice pratique le plus durable de cette expédition.

Nicolas-Jacques Conté s'était imposé comme l'inventeur de l'expédition. Ballons, moulins, ateliers de fabrication. Cet ancien aérostier ne dessinait pas les temples, il résolvait les problèmes que leur exploration posait.

D'autres savants, moins résistants au découragement, réduisirent leur activité au minimum. Quelques-uns tombèrent malades. La dysenterie chronique, la fièvre, les ophtalmies causées par le sable et le soleil avaient fait des ravages dans les rangs de la Commission. Plusieurs moururent en Égypte avant le retour.

Au printemps 1801, Denon organisa de nouvelles explorations dans le désert oriental Des sites distincts de ceux qu'il avait parcourus l'année précédente. Cette fois, il voulait explorer les monastères coptes perdus dans les falaises du désert, entre le Nil et la mer Rouge.

Le 15 avril 1801, Denon partait vers l'est avec Jomard et trente cavaliers d'escorte. Trois jours de désert oriental, aride et rocheux. Le 18 avril au matin, l'expédition atteignit le monastère de Saint-Antoine, habité depuis le quatrième siècle.

Les moines coptes accueillirent les visiteurs avec méfiance et curiosité. Une cinquantaine d'anachorètes en robe noire, vivant dans une pauvreté ascétique extrême, regardaient ces savants parisiens comme on regarde des êtres venus d'un autre monde.

— Mon père, dit Denon au supérieur par l'intermédiaire de Hassan, nous ne venons pas vous prendre vos manuscrits. Nous voulons seulement les copier. Tout restera ici.

Le père supérieur écouta et se retira une heure. Il revint avec une condition. Ils pouvaient voir la bibliothèque, mais rien ne sortirait du monastère sans son autorisation.

La bibliothèque du monastère occupait une petite salle voûtée. Les manuscrits coptes — certains vieux de cinq ou six siècles — étaient conservés dans des coffres de bois. Le père supérieur les laissa examiner mais pas emporter.

— Regardez celui-ci, murmura Jomard. Un psautier bilingue, grec à gauche, copte à droite. Ligne par ligne. Si on peut comparer les deux colonnes, on commence à lire.

Il parcourut le manuscrit. Les lettres coptes — rondes, dérivées du grec, avec sept signes supplémentaires empruntés au

démotique — disaient quelque chose sur cette civilisation. Ni grecque ni pharaonique, les deux ensemble. La langue portait cette histoire.

— Accepteriez-vous de nous le vendre ? dit Denon. Ou de le laisser copier ?

Le père supérieur secoua la tête.

— Ce manuscrit appartient à notre monastère depuis mille ans. Nos pères l'ont préservé à travers les siècles. Il ne le quittera pas. Le père supérieur avait dit ça avec le calme de celui qui n'a pas besoin de hausser le ton.

Denon accepta les conditions et passa trois jours à copier le psautier copte-grec. Travail méticuleux, lettre par lettre, sur un texte dont il ne comprenait qu'une langue sur deux. Il repartit avec sa copie et la certitude que quelqu'un, plus tard, saurait quoi en faire.

Pendant qu'il copiait le psautier, Jomard explorait les falaises environnantes. Il découvrit des grottes qui avaient servi d'habitations aux ermites des premiers siècles, parois couvertes de graffitis gravés à la pointe, noms, dates, prières.

— Ces grottes me troublent, ajouta Jomard. Des hommes ont vécu là des années, seuls, en prière. Rien d'autre. Quelle conception de l'existence...

Il posa son crayon un instant. Il pensait aux graffitis, ces noms gravés dans la roche par des ermites qui ne s'attendaient pas à être lus. Jomard avait passé trois ans à noter des mesures. La différence de motif était absolue. La différence de geste, moins.

— Ces hommes avaient leur propre cohérence. Leur ascèse n'était pas de la folie. C'était un pari sur l'éternité. Nous faisons le même pari sur la science. Les moyens diffèrent, pas l'intensité.

Le 21 avril, l'expédition repartit vers le monastère de Saint-Paul, une trentaine de kilomètres au sud. Bibliothèque plus grande. Denon copia. Jomard mesura.

L'expédition retourna au Caire le 29 avril, rapportant des copies de manuscrits coptes et plusieurs objets d'art chrétien que les moines avaient accepté de vendre : icônes sur bois, croix de bronze, encensoirs d'argent. Denon les catalogua.

— Ces objets coptes sont le chaînon manquant. Les Coptes descendent directement des anciens Égyptiens. Leur langue dérive de l'égyptien pharaonique. Étudier le copte, c'est se rapprocher des hiéroglyphes par le bas.

II – Lex expéditions du désert

Menou se révéla plus bienveillant encore envers les savants que ses prédécesseurs. La mort de Kléber avait laissé dans les couloirs du palais une absence que l'activité des savants remplissait, au moins en surface. Menou fournissait les escortes, allouait des fonds, participait parfois aux séances de l'Institut.

La nouvelle de la mort de Desaix à Marengo parvint au Caire en août. Denon l'apprit dans son bureau. Desaix avait été le meilleur compagnon de cette expédition. Celui qui avait laissé les savants travailler sans les bousculer, qui avait lui-même regardé les temples avec une attention que Denon n'avait vue chez aucun autre général.

La nouvelle était arrivée par un courrier ottoman, deux mois après les faits. Desaix était mort à Marengo le 14 juin 1800. Le même jour que Kléber, à des centaines de kilomètres de distance, en chargeant à la tête de sa division pour redresser une bataille que Bonaparte croyait perdue. La balle l'avait frappé à la poitrine. Il était mort sur le coup, à trente et un ans.

Denon resta longtemps à son bureau sans allumer de lampe. La lumière baissait. Il la laissa baisser. Dehors le Caire continuait son bruit de fin d'après-midi. Les voix des vendeurs, un muezzin au loin, le bruit régulier des sakiehs qui tournaient dans les jardins. Il chercha dans ses carnets les notes prises pendant la campagne de Haute-Égypte avec Desaix. Deux carnets et demi, couverts

des deux côtés. Dendérah, Thèbes, la Vallée des Rois, Philaë. Dans les marges, parfois, Desaix avait annoté. Pas des commentaires esthétiques, des questions pratiques. Combien de temps pour fouiller ce site, combien d'hommes pour déplacer ce bloc, quelle est la résistance de ce type de grès à l'humidité.

Ces annotations avaient irrité Denon sur le moment. Un général qui posait des questions de logistique devant Dendérah, il avait trouvé ça réducteur. Il relisait ces pages à la lumière de la lampe, les feuillets qui bruissaient légèrement dans le courant d'air de la fenêtre ouverte. L'écriture de Desaix était petite, régulière, penchée vers la droite. Maintenant il les relisait différemment. Desaix avait regardé les mêmes choses que lui, avec les mêmes yeux, et s'était posé la question de leur avenir matériel. Que faire de ces pierres. Comment les protéger. Combien de temps elles résisteraient si on ne faisait rien

Il pensa également aux carnets personnels de Desaix. Le général avait tenu un journal de campagne depuis le départ de Toulon. Denon l'avait vu dans sa main plusieurs soirs, après le bivouac, à la lueur d'une lanterne. Il ne savait pas ce que Desaix y avait écrit. Il ne le saurait jamais. Les carnets d'un mort appartenaient au mort. Ces carnets avaient dû rentrer en France avec ses effets personnels. Ou rester sur le champ de bataille. Ou être pris par quelqu'un. Denon avait, dans ses propres bagages, un couteau de poche que Desaix lui avait prêté en novembre 1798 et qu'il n'avait jamais pensé à rendre. Un couteau ordinaire, manche de bois, lame courte. Il avait servi à tailler des crayons depuis un an et demi. Il ne savait pas quoi en faire maintenant. Le garder semblait juste. Le jeter semblait impossible.

Personne ne savait ce qu'on faisait des carnets d'un homme mort au combat. Desaix n'avait pas de collection. Pas de sacoche remplie de *chaouabtis* et de scarabées. Les carnets de Desaix suivaient le destin des autres objets. Récupérés, perdus, vendus, brûlés. Les guerres ne distinguaient pas entre les paperasses d'un officier et les hiéroglyphes d'un temple.

Denon continua à organiser de nouvelles exploration. Dess sites du Delta occidental cette fois, distincts de ceux qu'il avait parcourus sous Kléber l'année précédente. Saïs, Taposiris Magna. Des tells plats, peu de monuments visibles.

Le 15 août, il partait avec Jomard et Geoffroy Saint-Hilaire. Deux semaines dans les plaines cultivées, cherchant les traces des grandes villes pharaoniques du nord, mais aussi les espèces animales que les bas-reliefs représentaient. Il avait la méthode du naturaliste : ne rien supposer depuis le cabinet. Voir d'abord. Tout le reste vient après.

Après deux jours de voyage ils atteignent Saïs. L'air était différent ici, plus humide, plus lourd, avec l'odeur des champs inondés et une lumière blanche qui n'avait pas la sécheresse du désert. Il ne restait rien de la grande capitale des pharaons de la vingt-sixième dynastie. Quelques blocs de granit dispersés dans les champs, réutilisés par les paysans locaux comme supports de leurs canaux.

— Ce tell couvre deux kilomètres carrés, dit Jomard. Deux mille ans d'occupation stratifiée. Ce n'est pas un site fouillé. C'est toute une ville comprimée dans une colline.

Il n'y avait rien à dessiner. Pas de monument visible, pas de temple dressé, pas d'obélisque. Seulement la surface de la colline, ses dimensions, ses altitudes prises au baromètre. Et dans les champs autour, dans les canaux, dans les murs des maisons de village, partout, des blocs de granit réemployés. Des fragments de colonnes, des morceaux de linteaux sculptés, des sections d'architrave. Les fellahs du village s'en servaient depuis des générations pour construire leurs maisons et canaliser leurs champs.

Jomard s'arrêta devant un bord de canal. Les blocs étaient en granit rose d'Assouan, poli sur une face, brut sur les autres.

— Nous ne pouvons pas emporter ces blocs, dit Denon, en regardant ses croquis. Ils font partie des maisons des gens. On ne peut pas démolir un village pour récupérer les pierres.

— Ces fellahs sont les vrais conservateurs de Saïs. Ils ne le savent pas. Mais sans leurs maisons, ces blocs auraient disparu depuis longtemps. Ils les ont protégés en les réutilisant.

Il regarda ses propres croquis. Les blocs dans les murs. Les inscriptions copiées ligne par ligne. Il avait fait la même chose que les fellahs — pris ce qu'il pouvait prendre de Saïs, dans le support qui lui convenait. Eux dans le granit. Lui dans le papier.

L'expédition rentra au Caire le 26 août. Douze jours. Des sites décevants, mais documentés.

En septembre et octobre, Denon catalogua les collections. Plusieurs milliers d'objets accumulés en deux ans. Statues, amulettes, papyrus, monnaies, bijoux, spécimens naturels. Il établissait des fiches, vérifiait les descriptions, corrigeait les attributions. Travail d'archiviste après des mois de terrain.

Denon avait découvert par hasard un atelier copte dans le quartier de Vieux-Caire qui produisait encore des papyrus selon les techniques antiques. Un vieil homme et ses deux fils. Ils fabriquaient des feuilles vendues aux marchands qui les revendaient aux savants de la Commission comme spécimens authentiques. Denon y avait acheté plusieurs lots.

Un matin il demanda à rester pour observer la fabrication.

La fabrication du papyrus répondait à un processus bien rodé. Couper les tiges en longues bandes fines, les disposer en couches croisées, humidifier, frapper, presser plusieurs jours. Denon posa le doigt sur la surface d'une feuille fraîche — légèrement rugueuse, tiède encore, avec une odeur végétale qu'il n'avait sentie nulle part ailleurs. Le résultat — une feuille souple d'un blanc crémeux — n'avait rien à envier au meilleur papier européen. La technique, identique à celle des bas-reliefs de Saqqarah, remontait à quatre mille ans sans avoir changé d'un geste.

Il dessinait les mains du vieil artisan. Ses mains connaissaient ce travail depuis l'enfance. Son père le lui avait appris, qui le tenait de son père. Il n'avait pas besoin d'expliquer. Ses mains savaient.

— Cette technique, dit Denon à l'interprète, ils la pratiquent depuis quand ?

L'interprète posa la question. Le vieil artisan répondit sans lever les yeux.

— Il dit que son arrière-grand-père le lui a appris. Et que son arrière-grand-père avait appris d'un homme qui disait tenir ça des anciens.

— Les anciens, dans ce contexte, signifie les pharaons ?

Nouvelle question. Réponse brève.

— Il dit qu'il ne sait pas. Il dit que ça n'a pas d'importance. Ce qui compte, c'est que les mains savent.

Denon nota ça. Ce que les mains savent. La transmission corporelle, le geste avant les mots, la technique avant la théorie. L'artisan copte ne connaissait pas le nom de l'inventeur du papyrus. Il n'en avait pas besoin. Il savait faire. Denon regarda ses propres mains, les taches d'encre dans les plis des articulations, le cal du pouce droit formé par des années de fusain. Ses mains aussi savaient des choses que ses carnets ne disaient pas.

C'était une forme de mémoire que la *Description de l'Égypte* ne pouvait pas reproduire. Les planches gravées montreraient la forme du papyrus. Mais le geste des mains — la pression exacte, l'angle des bandes, la durée de séchage jugée à l'œil — ça n'irait nulle part. Ça mourrait avec cet homme et ses fils, à moins que ses fils aient eux-mêmes des fils qui voulaient apprendre.

Il examina les mains du fils aîné. Elles faisaient exactement les mêmes gestes que celles du père. La transmission avait eu lieu.

Il repartit avec trois feuilles neuves et le dessin des mains qu'il encadrerait plus tard dans son appartement de la rue Saint-Dominique. Il pensa au vieux marchand de calligraphie du Khan el-

Khalili qui lui avait offert une quatrième feuille en cadeau de bienvenue, le premier soir au Caire. Ce geste-là aussi était une transmission. Offrir quelque chose à quelqu'un qui arrivait. Ces deux hommes n'appartenaient pas au même monde. Ils avaient le même geste.

Menou manifestait un intérêt personnel croissant pour les travaux scientifiques de la Commission. Intérêt que ses subordonnés trouvaient parfois encombrant car il se traduisait par des interférences dans l'organisation des travaux et des prétentions à décider de ce qui méritait d'être étudié.

— Le général Menou voudrait que nous consacrons plus de temps aux monuments de la période islamique au détriment des monuments pharaoniques, rapporta Denon à Fourier. Il prétend que l'Égypte islamique est politiquement plus pertinente pour nos relations avec la population locale.

— Il n'a pas entièrement tort sur le fond, dit Fourier. Mais c'est à nous de décider de nos priorités scientifiques, pas à lui.

Ils trouvèrent un compromis : quelques savants, dont Chabrol et Lancret, consacrèrent une partie de leur temps à l'étude de la période islamique, documentant les mosquées médiévales du Caire et les techniques architecturales des maçons arabes. Ces études, incluses dans *la Description*, en firent l'un des premiers travaux européens sérieux sur l'architecture islamique du Moyen-Orient.

Pendant ce temps, Denon continuait sa documentation des monuments pharaoniques. Il avait développé au fil des années une méthode de travail affinée : d'abord un croquis d'ensemble pour saisir les proportions générales, puis des relevés détaillés des éléments significatifs, enfin des copies des inscriptions hiéroglyphiques avec toutes les imperfections visibles pour permettre une comparaison ultérieure entre différentes versions du même texte.

— Un hiéroglyphe que vous copiez avec ses fissures et ses lacunes est plus précieux qu'un hiéroglyphe que vous idéalisiez,

expliquait-il à ses jeunes assistants. Ce que vous voyez est la réalité. Ce que vous imaginez qu'il devrait être n'est que votre reconstruction. Ne mélangez pas les deux.

Un matin de mars, en parcourant le vieux Caire islamique pour dessiner les façades des maisons médiévales, Denon vit un détail qu'il n'oublia pas. Un soldat français — la vingtaine, uniforme usé, fusil en bandoulière — était arrêté devant la niche extérieure d'une maison du quartier copte. Dans la niche, une statuette de bronze, peut-être vingt centimètres, une Isis assise. Vieille, manifestement. La patine était épaisse et irrégulière.

Le soldat la regarda. Puis il la prit. Sans hésiter, sans regarder autour de lui. Il la glissa dans sa giberne et repartit dans la ruelle. Quinze secondes au total. La niche était vide.

Denon resta là où il était sans rien dire. Pas d'autorité sur ce soldat, pas d'officier. Et même s'il l'avait été, qu'est-ce qu'il aurait dit ? Que cet objet appartenait à la maison ? Que le propriétaire allait revenir ? Il ne savait pas qui habitait là ni si la maison était encore habitée. Il savait que la statuette avait été dans cette niche suffisamment longtemps pour que sa base soit marquée d'un cercle de pierre plus propre que le reste.

Il sortit son carnet et dessina la niche vide. Le contour de l'absence. La tache plus claire là où la base de la statuette avait reposé pendant des années. C'était tout ce qu'il pouvait faire. Documenter ce qui venait de disparaître. La *Description de l'Égypte* contiendrait peut-être un dessin d'une Isis semblable, tiré des collections de la Commission. Mais pas cette Isis-là. Celle-là serait dans la giberne du soldat jusqu'à Alexandrie, puis dans un bazar, puis dans un salon marseillais si quelqu'un l'achetait au port.

Il resta là encore un moment, le carnet ouvert sur le dessin de la niche vide. Il rentra au palais par les ruelles du quartier copte. Dans les boutiques encore fermées, des enfants jouaient sur le seuil. Il marcha sans sortir son carnet, sans dessiner. Quelquefois il fallait traverser sans rien prendre.

III - L'agriculture et l'irrigation

Pendant l'hiver de 1800 à 1801, les ingénieurs et agronomes de la Commission se consacrèrent à l'agriculture égyptienne, domaine que la fascination pour les monuments avait jusqu'alors éclipsé. Ce qui les frappa c'est à quel point ce système fonctionnait. Conté présenta ses travaux d'hydraulique à l'Institut dès la première séance de l'hiver.

— L'agriculture égyptienne tient en une phrase : la crue du Nil fertilise les champs chaque été. Tout le reste — les canaux, les bassins, les dispositifs mécaniques — n'est que la gestion organisée de ce fait naturel.

Il décrit les dispositifs d'irrigation : le chadouf, balancier simple à contrepoids pour puiser l'eau ; la sakieh, roue actionnée par un bœuf pour des volumes plus importants. Deux machines que n'importe quel fellah savait construire et réparer avec du bois local et de la corde.

— Le chadouf et la sakieh paraissent primitifs. Ils ne le sont pas. Bois local, corde végétale, argile. C'est une ingénierie faite pour les conditions réelles, pas pour nos manuels.

Ce que Conté comprenait par expérience, c'est qu'une machine simple bien conçue vaut cent machines complexes mal adaptées. Les Égyptiens l'avaient appris mille ans avant lui.

Il présenta des dessins techniques du réseau de canaux qui distribuait l'eau du Nil sur toute la vallée cultivable. Un arbre hydraulique ramifié sur des centaines de kilomètres, entretenu collectivement par des dizaines de villages.

— Le canal qui n'est pas curé meurt en trois ans. Le limon le bouche. Ici, c'est le travail de l'hiver. Des centaines d'hommes dans l'eau jusqu'à la taille. Un seul village ne peut pas entretenir un grand canal. C'est précisément pour ça que les Égyptiens ont développé un État centralisé. L'hydraulique a produit la bureaucratie pharaonique, pas l'inverse.

Parallèlement à l'irrigation, plusieurs savants étudiaient les plantes cultivées et les pratiques agricoles. Jollois consacrait ses journées aux champs, observant les cycles saisonniers, les techniques de labour, les variétés locales.

— L'agriculture égyptienne d'aujourd'hui ressemble à celle de l'Ancien Empire, conclut Jollois. Mêmes plantes, mêmes outils, mêmes gestes. Quatre mille ans n'ont rien changé à l'essentiel.

— Les Égyptiens n'avaient pas besoin d'engrais, dit Conté. Le Nil leur en apportait chaque année depuis les montagnes d'Éthiopie. Ils dirigeaient l'eau vers les champs, attendaient le dépôt, puis la laissaient s'écouler avant les semailles.

Denon, qui n'était pas ingénieur, découvrit dans cette explication une clé pour comprendre l'architecture des temples pharaoniques. Les grands sanctuaires étaient presque toujours orientés perpendiculairement au Nil, leurs axes principaux dirigés vers le fleuve ou vers les points cardinaux en fonction du calendrier agricole. L'astronomie religieuse égyptienne était indissociable du calendrier agricole, lui-même calé sur les cycles du Nil.

— Vous voyez, le temple n'est pas une construction séparée du monde naturel. Il est intégré dans le paysage agricole et hydraulique. L'orientation vers le soleil levant correspond à l'amont du Nil, source de la vie. L'orientation vers le soleil couchant correspond à l'aval, vers la mer et l'au-delà. La religion égyptienne est une cosmologie hydraulique.

— Si on adapte ce système à d'autres fleuves limoneux — le Niger, par exemple, ou l'Indus — les effets seraient comparables. Ce n'est pas une technique locale. C'est une technique universelle que seuls les Égyptiens ont eu le temps de perfectionner.

Abdallah ibn Youssef était *wakil* du canal de Gizeh depuis seize ans. Il supervisait le curage annuel de sept kilomètres de canal principal et de leurs ramifications, coordonnait le travail de quatorze villages, arbitrait les conflits sur la répartition de l'eau entre les fellahs. Il avait appris le métier de son père, qui l'avait appris

Ce matin-là, deux d'entre eux s'étaient installés au bord de son canal principal. Le grand maigre avec ses instruments. L'autre aux mains tachées d'encre. Ils dessinaient, mesuraient, parlaient entre eux. L'interprète qu'ils avaient amené n'était pas très bon. Il traduisait les mots mais pas le sens. Abdallah le savait à la façon dont il hésitait sur les termes techniques. Un bon interprète ne cherche pas ses mots.

Il les avait regardés faire pendant une heure depuis l'autre rive, dissimulé dans les roseaux de bordure. Il voulait comprendre ce qu'ils cherchaient. Ils mesuraient la largeur du canal, la hauteur des berges, la pente du fond. Il le voyait aux gestes du grand maigre avec son instrument de visée. Ce n'étaient pas des soldats. Des soldats auraient regardé les alentours, pas le canal. Ces hommes-là ne regardaient que le canal.

Le grand maigre s'était approché de lui. Par l'interprète, il avait demandé combien de jours de travail représentait le curage annuel, combien d'hommes, comment on organisait les équipes entre les villages. Des questions de *wakil*.

Abdallah avait répondu avec soin. Il savait que ces Français écrivaient tout. Le grand maigre notait ses réponses avec une vitesse qui indiquait qu'il comprenait ce qu'on lui disait, même si l'interprète avait du mal. Quand Abdallah avait expliqué le système des tours de curage — chaque village responsable d'une section, roulement sur trois ans — le grand maigre avait hoché la tête de la façon dont hochent les ingénieurs quand quelque chose leur confirme ce qu'ils supposaient déjà.

Ce qui dérangeait Abdallah, ce n'était pas la curiosité des Français. C'était qu'ils traitaient le canal comme un objet. Comme quelque chose qu'on pouvait mesurer, décrire, mettre dans un livre, et ensuite comprendre. Abdallah avait passé seize ans à apprendre que le canal ne se laissait pas réduire à ses mesures. Il avait des humeurs. En année de forte crue, il débordait par certains points qui n'avaient jamais débordé. En année basse, il montrait des passages difficiles que personne n'avait vus depuis trente ans. Pour

maîtriser cela, il fallait de la mémoire — la mémoire que son père lui avait transmise et qu'il transmettrait à son fils —, pas des instruments de visée.

Il les avait laissés travailler. Ils ne prenaient rien. Ils ne dérangeaient rien. À la fin de la matinée, le grand maigre lui avait montré son dessin du canal, une coupe transversale précise, avec les cotes en chiffres. Abdallah l'avait regardé sans rien dire. C'était exact. C'était le canal. Mais ça ne disait pas pourquoi la berge gauche au troisième kilomètre était plus fragile que la droite, ni comment on sentait dans la couleur de l'eau si le limon de cette année serait bon ou trop sableux. Le dessin montrait le canal. Lui savait le canal.

Il leur avait indiqué, par l'interprète, deux points du canal où les mesures seraient plus intéressantes. Des points que son père lui avait montrés et dont il ne savait pas expliquer l'importance. Il le sentait, c'était tout. Le grand maigre y était allé sans hésiter. Il avait dû trouver quelque chose d'intéressant parce qu'il avait passé deux heures sur chacun.

En fin d'après-midi, avant de partir, le grand maigre lui avait demandé — toujours par l'interprète — combien de temps durait l'apprentissage d'un *wakil*. Abdallah avait répondu : toute la vie. L'interprète avait traduit. Abdallah aurait voulu ajouter que l'apprentissage ne finissait jamais parce que le canal non plus ne finissait jamais de changer, et que la sagesse d'un *wakil*, c'était de savoir que ce qu'il ne savait toujours pas était plus grand que ce qu'il savait.

Jollois rentra au Caire avec soixante-douze sachets de limon et des pages de relevés hydrologiques. Il pensait à ce *wakil* du canal, sa façon de les regarder travailler depuis l'autre rive, sa précision quand il avait répondu aux questions, l'indication des deux points du canal. Ce n'était pas un homme qui subissait les Français. C'était un homme qui calculait. Il pensa à sa propre façon de

— Et l'homme qui gère ce canal depuis seize ans, il vous a dit quoi ? demanda Conté un jour plus tard, pendant la présentation des résultats.

— Que l'apprentissage dure toute la vie. Et que ce qu'il ne sait toujours pas est plus grand que ce qu'il sait.

Conté posa son crayon. Il regarda les sachets de limon alignés sur la table. Soixante-douze échantillons prélevés sur quarante kilomètres, étiquetés, numérotés, prêts à partir à Paris. La terre égyptienne dans des sachets de toile française. Il pensa à la façon dont il avait prélevé chaque échantillon, à genoux au bord du canal, les doigts dans le limon encore humide, sentant la texture avant de la mesurer. Cette sensation ne serait pas dans les sachets. Elle resterait ici, au bord du canal, dans les mains qui avaient fait le geste.

— Nous faisons la même chose avec leurs terres qu'avec leurs statues, dit-il. Nous prenons ce qui nous intéresse et nous l'appelons science.

Jollois ne répondit pas. La différence entre prélever du limon et prélever un *chaouabti* n'était pas aussi claire qu'il l'aurait voulu. Dans les deux cas, quelque chose quittait l'Égypte.

— La différence, dit-il enfin, c'est qu'on peut prendre du limon sans appauvrir le champ. La crue en remet chaque année. Les statues, le Nil ne les remet pas.

— C'est une ligne pratique. Pas morale.

Ils restèrent silencieux. Dehors, dans la cour, on entendait les domestiques égyptiens, le bruit régulier du mortier, des voix en arabe, l'odeur du cumin. Ces hommes-là aussi avaient appris leur métier de leur père. Ils ne partiraient pas à Paris dans des sachets de toile.

Le curage du canal principal commença la troisième semaine de décembre. Jollois demanda à Abdallah s'il pouvait observer. Abdallah accepta avec une expression qui ne disait rien.

Les équipes travaillaient par villages, chacun sur sa section assignée. Des hommes dans l'eau jusqu'à la taille, qui arrachaient le limon du fond avec de larges pelles de bois, le chargeaient dans des paniers tressés que d'autres portaient sur les berges. Le limon déposé sur les berges serait distribué dans les champs. Rien ne se perdait.

Jollois resta cinq heures à regarder. Il compta les hommes, mesura le volume de limon extrait par heure, nota la profondeur des sections avant et après. La productivité était régulière. Pas de gaspillage de mouvement, pas de désorganisation entre les équipes. Ces hommes faisaient ça depuis l'enfance. Leurs gestes avaient la fluidité de ce qui a été appris si tôt qu'il ne se distingue plus du corps qui le fait.

À mi-journée, Abdallah vint s'asseoir à côté de lui sur la berge. Il regarda Jollois noter ses chiffres sans rien dire pendant quelques minutes. Puis il parla, et l'interprète traduisit par phrases courtes.

— Il dit que son grand-père lui a montré un endroit, plus bas, où le fond du canal est en basalte. La pierre dure. Quand le fond est en basalte, le canal tient mieux par les années de forte crue. Son père le savait. Lui le sait. Il voulait savoir si vous le saviez.

Jollois regarda l'interprète, puis Abdallah. La question n'était pas anodine. Elle portait, derrière les mots, une autre question : est-ce que vous savez ce que vous mesurez ?

— Non, dit-il. Je ne savais pas. Montrez-moi cet endroit.

Abdallah se leva sans hâte. Ils marchèrent ensemble le long du canal pendant vingt minutes. Abdallah s'arrêta devant un tronçon où le fond affleurait. Une roche sombre, polie par les siècles de courant, striée de lignes de dépôt minéral. Jollois s'agenouilla. Il sortit son couteau et gratta doucement la surface. Basalte. Le canal avait été creusé ici en suivant l'affleurement naturel. Quelqu'un, trois mille ans plus tôt, avait choisi cet emplacement pour cette raison.

Jollois nota l'emplacement, fit un croquis de la roche avec ses stries. Abdallah l'observait faire. Quand Jollois eut fini, il dit quelque chose que l'interprète mit un moment à traduire.

— Il dit que les Français écrivent ce que les Égyptiens font depuis toujours. Que peut-être c'est utile. Mais que l'écriture ne remplace pas le fait de l'avoir fait pendant mille ans.

Jollois referma son carnet. C'était juste. Il ne trouva rien à répondre.

Le soir, Abdallah reconduisit Jollois jusqu'à la lisière du village où la colonne française avait installé son camp. Ils marchèrent côte à côte sans parler, l'interprète les suivant à quelques pas. Le soleil était bas sur le désert occidental, la lumière longue et jaune sur les champs déjà découverts par le retrait des eaux.

Abdallah s'arrêta. Il regarda les champs un moment, puis dit quelque chose que l'interprète rendit ainsi : qu'il y avait dans le coin du champ le plus proche — il le montrait du doigt — un tas de blocs calcaires qu'il avait trouvés en curant le canal l'hiver précédent. Des blocs inscrits. Il ne savait pas lire les signes. Il les avait mis là parce qu'il ne savait pas quoi en faire.

Jollois alla voir. Quatre blocs de calcaire blanc, gros comme des melons, entassés dans un angle de berge. Chacun portait des hiéroglyphes en relief, de bonne facture. Une inscription administrative, sans doute, ou une formule votive, de la période du Nouvel Empire. Ils venaient d'un temple démonté, réemployés dans un mur, puis tombés dans le canal.

Jollois les dessina. Puis il les nota dans son registre, avec l'emplacement exact et la description des signes. Il prit le plus petit des quatre — trois kilos, une face inscrite et trois faces brutes — et le mit dans son sac de terrain.

Abdallah l'observa faire. Il ne dit rien. Il avait montré ces blocs parce qu'ils lui semblaient importants, pas parce qu'il s'attendait à ce qu'on les emporte. Mais le Français avait dessiné d'abord. C'était déjà différent du soldat qui prenait d'emblée.

— Le dessin restera même si le bloc est perdu, dit Jollois par l'interprète. Je prends le bloc pour l'étudier à Paris. Si je ne le prends pas, le canal l'emportera l'année prochaine et il ne restera rien ni du bloc ni du dessin.

Abdallah écouta la traduction et haussa les épaules — le geste universel de celui qui n'est pas convaincu mais qui n'a pas l'énergie de débattre — puis repartit vers le village.

IV - Le temps qui se resserre

Le 8 mars 1801, quelque seize mille soldats britanniques débarquèrent à Aboukir et marchèrent vers Alexandrie. La guerre qu'on avait cru réglée par la convention d'El-Arich venait de recommencer. Les savants de la Commission, réunis au Caire, comprirent que leur départ d'Égypte dépendrait désormais d'une capitulation militaire.

Menou mobilisa ses troupes. Mais ses hommes étaient dispersés entre Alexandrie, Le Caire et la Haute-Égypte. La concentration était impossible en temps utile. Une bataille indécise se déroula le 21 mars près d'Alexandrie. Les Français se battirent bien. Mais les Britanniques avaient dix-huit mille hommes et des navires. La guerre ne se perdait pas en un jour. Elle se perdait depuis le 1er août 1798.

Des nouvelles alarmantes parvenaient du nord : une grande armée ottomane avançait sous les ordres du grand vizir Youssouf Pacha. Vingt mille soldats ottomans, renforcés par les Mamelouks. L'étau se refermait. Les savants comprenaient que la capitulation était inévitable. La question n'était plus si, mais quand, et à quelles conditions leurs collections survivraient.

Fourier convoqua une réunion extraordinaire de la Commission le soir du 9 mars. Tous les savants présents au Caire étaient là. Une vingtaine d'hommes assis autour de la grande table de la bibliothèque de l'Institut. Dehors, on entendait les appels des marchands qui fermaient leurs échoppes.

— Messieurs, commença Fourier, nous devons préparer la défense de nos collections. Les traités de capitulation stipulent généralement que les vainqueurs peuvent saisir les biens appartenant à l'État vaincu. Si nos collections sont considérées comme des propriétés de l'État français, les Britanniques auront le droit de les revendiquer.

Un silence. Puis Denon prit la parole.

— Nous devons les faire reconnaître comme des propriétés scientifiques internationales, non comme des propriétés militaires françaises. Nos travaux appartiennent à la science universelle, pas à un gouvernement particulier.

— Les Britanniques ont des naturalistes, dit Geoffroy. Un commissaire nommé Hamilton connaît les antiquités. Ils sauront exactement ce que nous avons.

Marcel intervint.

— La distinction entre propriété institutionnelle et propriété personnelle sera cruciale. Ce qui a été acheté de notre poche privée peut être défendu comme tel. Ce qui a été collecté au nom de la Commission sera plus difficile à protéger.

La conversation se poursuivit pendant trois heures. Les savants établirent les grandes lignes de leur stratégie. Ils ne s'opposeraient pas à la saisie par la force. Ils n'avaient ni les moyens ni l'autorité pour cela. Mais ils feraient valoir leurs droits devant les commissaires britanniques. Ils présenteraient leurs arguments. Ils négocieraient objet par objet si nécessaire.

Ils passèrent la nuit du 10 mars à établir un inventaire parallèle. Un inventaire officiel de tout ce que la Commission possédait, et un inventaire personnel de ce que chaque savant détenait en son nom propre. Marcel travailla jusqu'à cinq heures du matin. Il ouvrit son registre à la page quatre-vingt-sept. Il relut les entrées récentes. Une statuette d'Anubis en bronze, hauteur vingt-deux centimètres, achetée au Khan el-Khalili le 3 septembre 1799 pour huit piastres au marchand Youssef ibn Khalil. Un papyrus

funéraire fragmentaire, quinze centimètres sur vingt, acheté à un fellah de Saqqarah le 17 novembre 1799 pour trois piastres. Un scarabée en stéatite verte, époque ptolémaïque, acheté au bazar d'Esbeckieh le 2 février 1800 pour une piastre et demie. Chaque objet avait son histoire. Chaque transaction pouvait être vérifiée. C'était sa protection.

Son registre d'achats courait sur cent douze pages, cent soixante-deux entrées depuis le premier marché d'Alexandrie, trois ans plus tôt. Chaque objet acquis en son nom propre y était consigné avec la date, le lieu, le prix payé, et quand il le connaissait, le nom du vendeur. Ce registre avait été tenu depuis le début, avec la rigueur d'un notaire, parce que Marcel avait compris dès Alexandrie que cette distinction finirait par compter.

— Ce registre tient-il ? demanda Fourier qui lisait par-dessus son épaule.

— Il tient pour ce qui est certain. Pour le reste, il tient si Hamilton ne pousse pas trop. Un commissaire qui veut tout prendre trouvera toujours un prétexte. Un commissaire qui veut être raisonnable acceptera ce registre comme preuve suffisante.

— Alors tout dépend d'Hamilton.

— Oui, tout dépend d'Hamilton.

La question de la Pierre de Rosette préoccupait particulièrement les savants. C'était l'objet le plus important qu'ils aient trouvé. Si elle partait à Londres, le déchiffrement des hiéroglyphes deviendrait une victoire britannique. Mais Marcel avait pris ses précautions. Dix-huit mois plus tôt, il avait envoyé à Paris des copies au trait des estampages qu'il avait réalisés à Rosette. Ces copies étaient arrivées. Silvestre de Sacy, le grand spécialiste français des textes orientaux, les avait entre les mains. Même si la Pierre partait à Londres, les estampages resteraient à Paris. Le déchiffrement pourrait se faire à partir des copies.

— L'information et l'objet ne sont pas la même chose, dit Marcel. L'information voyage. L'objet, non. Nous avons déjà gagné cette bataille-là.

Dans les semaines qui suivirent, les savants se consacrèrent à la duplication systématique de leurs travaux. La bibliothèque de l'Institut se transforma en atelier de copie. Des tables furent installées le long des murs, chacune affectée à un type de document. Une table pour les calques de dessins. Une pour la recopie des mesures topographiques. Une pour les transcriptions de textes coptes. Une pour les descriptions botaniques et zoologiques.

Le travail était minutieux et épuisant. Denon supervisa la production de cent quatre-vingt-trois calques de ses dessins les plus importants. Les temples de Haute-Égypte, les pyramides de Gizeh et de Saqqarah, les tombes de la Vallée des Rois. Il avait recruté trois jeunes dessinateurs de l'armée qui savaient tenir un crayon et suivre un trait. Il leur montrait un dessin original, leur demandait d'en faire un calque rapide, juste les contours, pas les ombres, pas les détails superflus. L'essentiel de l'information architecturale devait passer. Le reste pouvait être sacrifié à la rapidité.

Ces calques furent roulés dans des tubes de bambou et confiés à un marchand grec qui s'engagea à les expédier à Paris par le premier navire neutre. Denon lui paya cinquante piastres d'avance et lui promit cinquante autres si les tubes arrivaient à destination.

— Vous lui faites confiance ? demanda Jomard en regardant partir la caravane.

— Non. Mais je n'ai pas le choix. La seule protection est de multiplier les envois. Si un se perd, peut-être qu'un autre arrivera.

Jomard, de son côté, copia l'intégralité de ses mesures topographiques sur un second jeu de feuilles. Le travail lui prit neuf jours. Il travaillait le soir, à la lueur d'une lampe, recopiant chiffre par chiffre, angle par angle. Chaque mesure était vérifiée deux fois. Un seul chiffre erroné pouvait rendre inutile toute une série de

calculs. Ses carnets se remplissaient de colonnes de nombres, de croquis géométriques, d'annotations en marge. Ces copies seraient conservées séparément des originaux. Si une caisse était perdue, l'autre survivrait.

Geoffroy ne pouvait pas dupliquer ses bocaux de poissons. Un spécimen dans l'alcool n'avait pas de copie possible. Mais il dessinait chaque spécimen avec une précision suffisante pour qu'un naturaliste puisse reconnaître l'espèce d'après le dessin seul. Deux cent quarante espèces, une par une, avec les annotations détaillées sur la provenance, la taille, les caractères anatomiques distinctifs. Ces dessins n'étaient pas de l'art. C'étaient des documents scientifiques, froids, précis, dépourvus d'expression. Mais ils contenaient toute l'information nécessaire pour identifier l'espèce. Si les bocaux étaient détruits, les dessins permettraient au moins de conserver le savoir qu'ils contenaient.

Le 25 mars, une nouvelle alarmante parvint au Caire. L'armée ottomane du grand vizir Youssouf Pacha avançait depuis la Syrie. Sa jonction avec les forces britanniques débarquées à Aboukir était imminente. Le Caire serait bientôt encerclé.

Fourier convoqua les savants le soir même.

— Messieurs, nous devons accélérer notre programme de duplication. Tout ce qui peut être copié doit l'être rapidement. Après, il sera trop tard.

Le rythme s'intensifia. On travaillait de l'aube à minuit. Les lampes à huile brûlaient en permanence. L'odeur de l'encre et du papier emplissait les couloirs. Les savants travaillaient par équipes de deux, l'un dictant, l'autre écrivant.

Le 8 avril, un incident interrompit le travail. Jomard recopiait une série de mesures angulaires relevées à Dendérah quand son coude heurta l'encrier. L'encre se répandit sur la feuille. Trois heures de travail perdues. Il regarda la page ruinée, le noir qui dévorait les chiffres. Puis il prit une nouvelle feuille et recommença. Chiffre par chiffre. Angle par angle. Geoffroy, à la table

voisine, leva les yeux. Ils échangèrent un regard. Pas de mots. Juste la compréhension que le travail continuerait, quoi qu'il arrive. Les scribes militaires furent réquisitionnés pour aider à la copie des documents administratifs.

La bibliothèque ressemblait à un scriptorium médiéval. Le bruit des plumes sur le papier, le craquement des pages qu'on tournait, les chuchotements entre copistes. Parfois un juron étouffé quand une tache d'encre gâchait une page presque terminée. Il fallait alors tout recommencer.

En avril, Denon envoya un second lot de calques par une caravane marchande qui partait pour Alexandrie. Il paya à nouveau cinquante piastres d'avance au chef de la caravane. C'était de la prudence, pas de la paranoïa. Les navires coulaient. Les caisses tombaient des chariots. Les incendies ravageaient les entrepôts. Les voleurs rôdaient sur les routes. La seule protection était la duplication et la multiplication des voies d'acheminement.

Parallèlement au travail de copie, les savants élaboraient leur stratégie juridique pour la confrontation avec les commissaires britanniques. Ils établirent une liste des objets qu'ils défendraient prioritairement. La Pierre de Rosette en tête, suivie des grands sarcophages, des statues monumentales, des collections naturalistes de Geoffroy, des relevés cartographiques de Jomard, des carnets de Denon. Pour chaque catégorie, ils préparèrent des arguments basés sur la distinction entre propriété institutionnelle et propriété personnelle, entre objets collectés et œuvres créées.

Marcel formula la doctrine qui guiderait leur défense : les carnets de dessin n'étaient pas des curiosités, mais des outils de travail. Les estampages n'étaient pas des antiquités, mais du papier et de l'encre produits par les savants eux-mêmes. Les instruments scientifiques étaient des outils professionnels, pas des trophées de guerre. Les spécimens naturalistes appartenaient au règne de la nature, pas à un État particulier.

— Ils ont écrit dans les traités que les vainqueurs peuvent saisir les curiosités naturelles et artificielles, dit Marcel. À nous de

démontrer que nos travaux ne sont pas des curiosités. Ce sont des productions scientifiques.

— Les Britanniques voudront tout prendre, répondit Jomard. Nos arguments ne suffiront pas.

— Nos arguments créeront des zones grises, dit Fourier. Dans ces zones grises, la négociation devient possible. Un commissaire raisonnable acceptera de laisser certaines choses. C'est là que nous devons concentrer nos efforts.

— Et si Hamilton n'est pas raisonnable ? demanda Geoffroy.

— Alors nous perdrons tout. Mais au moins nous aurons essayé. Et les copies survivront.

La question morale de la spoliation fut également débattue. Lors d'une réunion en avril, Jomard souleva le problème qui les préoccupait tous sans que personne n'ose le formuler clairement.

— Nous avons collecté des objets de trois natures différentes. Premièrement, des observations scientifiques. Mesures, dessins, notes que nous avons produites nous-mêmes. Ces observations nous appartiennent sans discussion. Deuxièmement, des spécimens naturalistes que nous avons collectés dans la nature. Poissons, plantes, minéraux. Ces spécimens n'appartiennent à personne en particulier, et notre collecte ne prive personne. Troisièmement, des objets extraits de sites archéologiques. Tombes, temples, nécropoles. Ces objets appartenaient à l'Égypte. Nous les avons pris.

Geoffroy intervint.

— La distinction est claire en théorie. En pratique, elle est plus compliquée. Les fellahs qui pillent les tombes pour nous vendre des objets, ils les auraient pillés de toute façon. Notre présence n'a fait qu'accélérer un processus qui existait déjà.

— Ce n'est pas une justification, répondit Jomard. C'est une atténuation. Ce n'est pas la même chose.

Denon, qui était resté silencieux pendant tout le débat, prit finalement la parole.

— La question n'est pas seulement morale. Elle est pratique. Si nous admettons que ces objets appartiennent à l'Égypte, alors nous n'avons aucun argument pour les défendre contre les Britanniques. Si nous les revendiquons comme nôtres, nous devons assumer ce que cela signifie. Nous les avons pris. Nous les garderons. Et nous publierons nos travaux pour justifier cette prise. C'est notre seule cohérence possible.

Fourier acquiesça.

— La question, reprit Fourier, n'est pas de savoir si nous avons eu raison ou tort de prendre ces objets. Cette discussion est académique. La question est : que faisons-nous maintenant ? Nous avons ces objets. Les Britanniques vont les revendiquer. Certains d'entre vous pensent-ils que nous devrions les leur céder volontairement, au nom de principes moraux ?

Personne ne répondit. La question était posée, mais la réponse était évidente. Aucun savant dans cette salle n'était prêt à céder volontairement trois ans de travail.

— Alors nous sommes d'accord, dit Fourier. Nous défendrons nos collections. Mais nous le ferons en sachant pourquoi nous le faisons. Pas seulement parce que ce sont nos collections. Mais parce que nous pensons que la science française en fera meilleur usage que les militaires britanniques.

Marcel ajouta un point crucial.

— Et si les Britanniques en font meilleur usage que nous ? Le British Museum est une institution sérieuse. Leurs savants sont compétents. Notre argument de supériorité scientifique ne tient que si nous publions effectivement nos travaux. Si nos collections finissent dans des caisses à Paris pendant vingt ans, les Britanniques auront eu raison de nous les prendre. *La Description*

— C'est un point important, reconnu Fourier. *La Description* doit être publiée. Ce sera la justification de tout ce que nous avons fait ici.

Le 12 mai, un courrier arriva d'Alexandrie. Un officier français en permission apportait des nouvelles : les Britanniques avaient officiellement demandé au général Menou la liste complète des antiquités collectées par l'Institut d'Égypte. Fourier lut la lettre deux fois. Ce n'était plus une hypothèse. Les commissaires britanniques viendraient avec leurs exigences précises. Hamilton avait probablement déjà préparé son inventaire.

En mai, les nouvelles militaires se précisèrent. Les Britanniques, après avoir consolidé leur position à Alexandrie, avançaient lentement vers l'intérieur. Les Ottomans progressaient depuis le nord-est. La convergence vers Le Caire était inéluctable. Ce n'était plus qu'une question de semaines.

Les savants intensifièrent encore leurs efforts. Le temps se resserrait effectivement. Chaque jour apportait de nouvelles contraintes, de nouvelles urgences, de nouvelles décisions à prendre. Que copier en priorité. Que laisser. Comment répartir les ressources limitées — le papier, l'encre, le temps, l'attention — entre les projets qui tous semblaient également urgents.

C'était dans ces moments-là que la différence entre les savants devenait visible. Certains paniquaient, voulaient tout sauver, commençaient dix projets de copie simultanés sans en finir aucun. D'autres, comme Jomard, gardaient leur méthode, établissaient des priorités claires, et s'y tenaient sans se disperser.

Fourier observait tout cela avec une attention particulière. Il prenait des notes. Pas sur les objets, mais sur les hommes. Comment chacun réagissait à la pression. Qui gardait sa lucidité. Qui la perdait. Ces notes ne serviraient jamais dans la *Description de l'Égypte*. Mais elles l'aideraient, des années plus tard, à

Fin mai, Fourier passa dans l'atelier après minuit. Les lampes brûlaient encore. Trois copistes travaillaient en silence, courbés sur

leurs feuilles. L'un recopiait des mesures topographiques. L'autre calquait un dessin de temple. Le troisième transcrivait des descriptions botaniques. Fourier s'arrêta dans l'embrasure de la porte. Il pensa à ce qui se jouait dans cette pièce. Si les Britanniques prenaient tout, ces copies seraient ce qui resterait. L'information survivrait aux objets. C'était peut-être cela, finalement, la vraie victoire.

Denon fit l'inventaire final de ses tubes le 20 juin. Vingt-trois tubes de cuivre contenant deux mille quatre-vingt-sept dessins. Deux cent trente-sept carnets de notes. Cent quatre-vingt-trois calques déjà expédiés. Il dressa la liste sur une feuille qu'il plia en quatre et glissa dans sa veste.

Début juin, une dernière réunion fut convoquée. Les armées ennemies n'étaient plus qu'à quelques jours de marche du Caire. La capitulation était imminente. Les savants devaient prendre leurs dernières dispositions.

— Messieurs, dit Fourier, nous avons fait ce que nous pouvions. Nos travaux sont dupliqués. Nos inventaires sont complets. Nos arguments sont prêts. Les Britanniques arriveront avec leurs listes. Nous avons les nôtres. Ce qui se passera ensuite dépendra de la négociation. Mais nous sommes aussi préparés qu'il est possible de l'être.

Denon prit la parole.

— Nous défendrons nos collections jusqu'au bout. Non par orgueil, mais parce que trois ans de travail ne peuvent pas disparaître dans les réserves d'un musée britannique sans avoir servi à la science.

La tension était palpable. Les savants savaient que les jours suivants décideraient du sort de leurs collections. Mais ils savaient aussi qu'ils avaient fait le maximum pour les protéger.

Dans les derniers jours de juin, Le Caire était une ville en suspens. Les troupes françaises attendaient. Les savants attendaient. La

population attendait. Chacun savait que quelque chose allait arriver, mais personne ne savait exactement quoi ni quand.

V - La défaite du Caire

Le 27 juin 1801, la situation militaire était intenable. Menou, bloqué à Alexandrie, ne pouvait pas secourir Le Caire. Le général Belliard, qui commandait la garnison, ouvrit des négociations de capitulation avec le grand vizir Youssouf Pacha.

Une convention fut négociée. Elle contenait un article seize qui englobait potentiellement l'ensemble des collections de la Commission.

La clause de l'article seize était brève. Elle tenait en une phrase : toutes les curiosités naturelles et artificielles collectées par les membres de l'Institut français du Caire seraient remises aux commissaires britanniques. Cette phrase, lue pour la première fois à voix haute par Fourier lors de la séance extraordinaire du 2 juillet 1801, fut suivie d'un silence que Denon compara ensuite, dans son journal, au silence qui suit l'annonce d'un décès. Puis tout le monde parla en même temps. Geoffroy. Marcel. Jomard. Des voix par-dessus des voix. Fourier leva la main. Le silence revint.

— Toutes, dit Geoffroy. Ils ont écrit toutes. Cela couvre mes bocalux. Trois ans de collections naturalistes. La faune complète du Nil. Deux cent quarante espèces que personne n'a encore décrites.

— Toutes inclut mes carnets, dit Denon. Deux cent trente-sept carnets. Les seuls relevés complets des temples de Haute-Égypte qui aient été nulle part faits.

— Toutes inclut la Pierre de Rosette, dit Marcel. La seule clé de déchiffrement des hiéroglyphes que nous ayons trouvée en trois mille ans.

Fourier avait relu la clause. Toutes les curiosités naturelles et artificielles. Il cherchait une faille dans la formulation. Artificielle couvrait les statues, les papyrus, les monnaies. Naturelle couvrait

les bocaux de Geoffroy, les herbiers, les ossements. Les carnets de dessin étaient-ils des curiosités artificielles ? Un carnet de travail d'un artiste pouvait-il être considéré comme une curiosité au sens d'un traité de capitulation ? Fourier posa le texte. Il relut.

La Pierre de Rosette : incontestable. Les estampages de Marcel — du papier et de l'encre fabriqués par Marcel lui-même — curiosité ou œuvre intellectuelle ?

— La clause est délibérément vague, dit Fourier. Ils ont écrit toutes pour pouvoir prendre tout. À nous de trouver ce que toutes ne couvre pas.

Ce fut le début de la stratégie juridique qui occuperait les savants pendant les six semaines suivantes. Pas une résistance militaire. Ils n'avaient pas d'armes et n'auraient pas su s'en servir. Une résistance textuelle. Trouver dans les mots de la convention les interstices par lesquels faire passer leurs collections. Les carnets n'étaient pas des curiosités. Les estampages n'étaient pas des antiquités. Les instruments scientifiques étaient des outils professionnels, pas des trophées. Chaque catégorie d'objet avait sa ligne de défense.

Dans les jours qui suivirent la lecture de l'article seize, quelque chose de curieux se produisit dans les ruelles autour de l'Institut. Les marchands du Khan el-Khalili commencèrent à se rapprocher. Pas les marchands ordinaires de tissus et d'épices. Les autres, ceux qui vendaient des antiquités depuis des années, ceux qui savaient lire dans les gestes des clients européens ce qu'ils voulaient acheter avant qu'ils le sachent eux-mêmes.

Suleiman al-Qabbani — le même qui était venu à Tanis dix mois plus tôt avec sa besace de toile — s'était présenté à la porte de l'Institut le matin du 4 juillet avec une caisse de bois. À l'intérieur, vingt-deux *chaouabtis* en calcaire peint, cinq scarabées en faïence bleue, trois amulettes en or de la période basse. Il avait posé la caisse sur la table du gardien et dit, par l'intermédiaire d'un gamin qui servait d'interprète : « Prix normal. Avant que les Anglais prennent tout. »

Marcel, qui passait là par hasard, avait regardé le contenu de la caisse. Les *chaouabtis* étaient authentiques, période thébaine, dix-huitième ou dix-neuvième dynastie, calcaire peint avec pigments encore vifs. Les scarabées étaient en faïence de qualité. Les amulettes en or étaient réelles.

— D'où viennent ces objets ? avait-il demandé.

Le gamin avait traduit. Suleiman al-Qabbani avait répondu sans hésiter : de Thèbes, d'une tombe de fonctionnaire trouvée l'hiver précédent par des fellahs qui creusaient pour agrandir leur cave. Il les avait achetés. Il les revendait maintenant parce qu'il savait que la Commission quittait l'Égypte et que les Britanniques, moins connaisseurs, paieraient moins bien.

Marcel avait acheté la caisse entière. Prix : quarante piastres. Il avait rédigé un reçu daté du 4 juillet dans son registre personnel. Les vingt-deux *chaouabtis* étaient entrés dans l'inventaire personnel de Marcel — pas dans les collections de l'Institut — et échapperaient donc, en théorie, à la clause de l'article seize. Le marché local fonctionnait ainsi, il anticipait les défaillances des traités et s'y adaptait avant même qu'elles soient connues.

La réponse de Geoffroy fut différente. Il ne cherchait pas d'interstice juridique. Il cherchait un rapport de force.

Geoffroy écrivit à l'attention du général Belliard une lettre d'une page. Sobre, sans lyrisme. Il y expliquait que ses collections naturalistes représentaient trois ans de travail de terrain sans équivalent, que deux cent quarante espèces de la faune du Nil et du Delta n'avaient été nulle part décrites par la science européenne, et que si les commissaires britanniques les saisissaient, il était prêt à les détruire plutôt que de les céder.

— Ce n'est pas une menace émotionnelle, dit-il à Fourier quand celui-ci lut le brouillon. C'est une information. Je leur signale ce qui arrivera si la clause est appliquée strictement à mes collections.

— Ils vous croiront ?

— Je les aurai brûlées avant qu'ils ne décident de me croire ou non.

Fourier plia le brouillon. Geoffroy n'était pas du genre à bluffer. Il avait passé trois ans dans ce pays à sortir des galeries à genoux, les mains dans la boue, à transporter lui-même ses bocaux d'alcool dans la chaleur. Il avait réfléchi à cette menace avant de l'écrire. Pas une impulsion, une décision. Si ces bocaux partaient à Londres, ils dormiraient dans un sous-sol, ouverts par quelqu'un qui ne saurait pas pourquoi un *Polypterus bichir* importait. Autant qu'ils n'existent pas. Si on lui prenait ses collections, il les brûlerait. Parce que c'était la seule réponse cohérente avec ce qu'il pensait de son travail : qu'il lui appartenait, pas à l'armée qui l'avait financé.

— Envoyez la lettre, dit Fourier.

Depuis la nuit où la flotte française avait brûlé et coulé à Aboukir, les savants savaient qu'ils étaient coupés de Paris. Pas de navires français dans les ports. Les courriers partaient par des routes terrestres incertaines, via Constantinople et Vienne, mettant six mois pour arriver.

Dès 1799, certains avaient commencé à envoyer des paquets par des navires neutres — bâtiments danois, suédois, américains — qui faisaient escale à Alexandrie pour le commerce des céréales. Ces navires n'étaient pas inspectés par les Britanniques, qui contrôlaient la mer mais n'avaient toujours pas de droit de saisie sur les neutres.

Fourier avait envoyé ainsi, par un brick danois en octobre 1799, un rouleau de papier contenant trente feuilles de notes linguistiques sur la langue copte. Son premier essai de grammaire comparée. Il ne sut jamais si le paquet était arrivé. Quand il rentra à Paris en 1801, les trente feuilles l'attendaient à l'Institut, légèrement moisies mais lisibles.

Marcel avait procédé différemment. En mars 1800, il avait fait faire par un Maltais de sa connaissance deux copies au trait des

estampages de la Pierre de Rosette. Pas les estampages originaux, qu'il refusait de laisser partir, mais des calques au trait faits d'après les estampages. Ces copies arrivèrent à Paris en juillet 1800, où elles furent immédiatement consultées par Silvestre de Sacy. Ce fut la première fois qu'un orientaliste européen vit une reproduction fidèle de l'inscription de la Pierre de Rosette.

Denon avait tenté d'envoyer une liasse de dessins par un navire américain en janvier 1800. Le navire avait été intercepté par une frégate britannique au large de la Crète et fouillé. Les papiers de Denon avaient été saisis, examinés, puis restitués. Les Britanniques avaient conclu qu'il s'agissait de relevés artistiques sans intérêt militaire. Mais la leçon avait été claire : les envois par neutres n'étaient pas fiables.

Il avait alors adopté une méthode différente. Tous les documents essentiels — ses dessins les plus importants, les relevés de Marcel, les mesures de Jomard — furent copiés en double. Un original restait avec le savant. Une copie partait par la première occasion disponible. Si la copie arrivait, bien. Si elle était interceptée, l'original survivait.

Jomard avait résumé la logique dans une note à Fourier : que la Commission était dans la position des soldats qui enterrent leurs munitions en plusieurs endroits avant une bataille. Si le premier dépôt était pris, il en restait un autre. Les documents étaient leurs munitions. Le prix d'une prise était la perte d'un an de travail plutôt que de tout.

La duplication avait fonctionné pour la plupart des lots. Pas pour tous. Deux carnets de Denon envoyés par un navire suédois en 1800 n'arrivèrent jamais à Paris. Leurs doublons survécurent. On ne sut jamais ce qu'étaient devenus les originaux. Coulés en mer, saisis, perdus dans les circulations du commerce levantin.

Ces deux carnets manquants représentaient environ deux cents dessins de la région du Delta. Les sites de Saïs, de Boubastis, de Tanis, que Denon avait visités pendant l'été 1799 et qu'il ne reverrait jamais. Leurs copies, moins détaillées, figureraient dans *la*

Description de l'Égypte avec la mention discrète : d'après des copies, les originaux étant perdus.

C'était la seule trace publique de ces pertes. Denon n'en parla jamais dans ses mémoires.

Il y avait là, Fourier le voyait, une asymétrie fondamentale entre ce que les Français prenaient à l'Égypte et ce que les Britanniques prendraient aux Français. Les Français prenaient des objets — des pierres, des bronzes, des papyrus — et des copies de ces objets. Les Britanniques, quand la capitulation viendrait, prendraient les objets. Mais pas les copies. Les copies étaient du papier et de l'encre. Elles n'avaient pas de valeur dans les inventaires d'un traité de paix. Elles n'ornaient pas les galeries d'un musée. Elles ne se déposaient pas dans les vitrines.

Cette asymétrie, Fourier l'avait formulée clairement lors d'une séance de l'Institut :

— Ils prendront les originaux. Nous garderons les copies. Les copies sont le vrai butin.

Il avait dit ça debout, face aux caisses, sans hésiter. Ce qu'il n'avait pas dit — et qu'il formulerait vingt ans plus tard, dans ses notes pour *la Description* — c'est que cette asymétrie n'était pas accidentelle. La précaution du vaincu, appliquée dès avant la défaite. C'était sans doute la seule forme d'intelligence stratégique que les savants avaient réellement exercée depuis le début. Mais en s'asseyant après, il se demanda si c'était vrai ou si c'était simplement Ils avaient eu cinq jours.

Cinq jours entre la signature de la capitulation et le départ de la colonne. Pas assez, et personne ne le dit.

Ce que ces hommes firent pendant ces cinq jours ne ressemblait pas à ce qu'ils avaient préparé. Ils avaient préparé des arguments — des listes, des mémoires, des distinctions juridiques entre curiosité et œuvre, entre propriété personnelle et collection de l'Institut. Ce qu'ils firent réellement, c'est travailler sans parler. Pas de séances. Pas de discussions. Chacun dans ses réserves, à ses

caisses. Les conversations qui eurent lieu furent courtes et techniques : quel cordage, quel poids par roue, combien d'épaisseurs de toile pour les bœufs.

Ce furent les cinq jours les plus silencieux de l'expédition.

Fourier passa un soir trouver Denon et lui parla de la longue chaîne qui traversait l'histoire. Les Romains qui avaient vidé l'Égypte de ses obélisques, les croisés qui avaient pillé Byzance, les rois qui avaient rempli leurs cabinets de curiosités. Chaque époque avec ses justifications. La victime, elle, restait constante. Denon l'écouta. Il ne répondit rien de substantiel. Fourier repartit. La conversation avait eu lieu parce qu'elle devait avoir lieu. Elle ne changea rien.

Ce qui changea quelque chose, c'est que le matin du cinquième jour, quand les chariots furent prêts, personne ne donna d'ordre. Les hommes sortirent dans la cour d'eux-mêmes, s'organisèrent d'eux-mêmes, prirent leur place dans la colonne sans qu'on le leur demande. C'était la première fois en trois ans que les savants se comportaient comme des soldats.

Une odeur de bois, de colle et d'alcool flottait dans les couloirs de l'Institut quand la colonne commença à se former dans la cour. Denon passa une dernière fois dans les salles. Les murs gardaient les traces des collections qui avaient occupé les tables pendant trois ans. Des cercles de poussière là où les bœufs avaient posé, des lignes de craie là où Jomard avait fixé ses feuilles de mesures. Des trous de clous dans les poutres où les momies avaient été suspendues pour les dessins anatomiques.

Denon sortit dans la cour. La colonne attendait. Les chariots étaient chargés. Les bêtes de somme soufflaient dans la chaleur du matin.

Denon vérifia une dernière fois que ses sacoches étaient fixées au flanc du cheval qu'on lui avait attribué.

L'Égypte que la France garderait tenait dans ce qu'un homme pouvait porter sur une selle. Ce qu'elle avait pris à l'Égypte restait

là, dans les caisses que les Britanniques ouvriraient dans six semaines. Il passa la sangle de sa sacoche sur l'épaule. Il n'attendrait pas le signal de la colonne. Il sortit de la cour le premier.

VI - La marche vers Alexandrie

Le 2 juillet, l'évacuation du Caire commença. Treize mille soldats, deux cents civils, tous les savants de la Commission sortant de la ville en colonne. Quelques-uns regardaient en arrière. La plupart regardaient devant.

En fin d'après-midi, une patrouille ottomane barra la route à la colonne. Vingt cavaliers turcs en uniforme, commandés par un bey qui parlait français. Ils venaient de la garnison d'Alexandrie.

Le général Damas avança seul pour parler. Le bey descendit de cheval. L'échange dura dix minutes. Les savants, regroupés au centre de la colonne, ne pouvaient pas entendre mais voyaient les gestes. Le bey montrait le nord. Damas montrait un document, probablement la convention de capitulation signée avec les Britanniques.

Fourier s'approcha à portée de voix. Il entendit le bey dire en français :

— Vous quittez Le Caire. C'est bien. Mais vos caisses restent en Égypte.

Damas répondit quelque chose que Fourier ne saisit pas. Le bey insista :

— Ces objets appartiennent à l'Égypte. Vous les avez pris dans nos temples, dans nos tombes. Ils ne partiront pas.

— Monsieur, nous avons signé une convention avec les autorités britanniques. C'est avec eux que vous devez discuter de ces questions.

Il fit un geste vers ses cavaliers. Vingt lances se levèrent. Damas ne bougea pas.

— Si vous tentez d'arrêter cette colonne, vous déclarez la guerre à la France et à la Grande-Bretagne simultanément. Je ne pense pas que Constantinople vous l'ait ordonné.

Le bey hésita. Il regarda les caisses sur les chariots, les treize mille soldats français déployés en ordre de bataille, puis l'horizon vide derrière lui. Aucun renfort ottoman en vue.

Il remonta à cheval.

— Nous vous accompagnons jusqu'à Alexandrie. Pour surveiller.

— Comme vous voudrez.

La patrouille turque suivit la colonne à cent mètres de distance pendant deux jours. Les cavaliers ne parlaient à personne. À l'aube du 5 juillet, ils avaient disparu. Damas supposa qu'ils étaient retournés faire leur rapport à Alexandrie.

Denon demanda à Fourier ce soir-là :

— Vous pensez qu'ils reviendront ?

— Les Ottomans ? Non. Ils savent qu'ils ont perdu l'Égypte. Ce qu'ils veulent savoir, c'est si nous l'avons vraiment vidée. Maintenant ils le savent.

— Et alors ?

— Alors ils attendront que les Britanniques nous prennent nos caisses. Après, ils réclameront les mêmes objets aux Britanniques. C'est plus simple que de nous les prendre à nous.

Denon hocha la tête. La logique était implacable.

Les savants marchaient au milieu de la colonne avec leurs bagages sur des chariots. Ils étaient soulagés d'échapper au danger, tristesse de quitter l'Égypte, inquiets pour les collections.

On ne marchait pas vite. Treize mille soldats avec des chariots dans le sable, c'est une progression lente, rythmée par les haltes et les redistributions de charge quand un animal boitait ou qu'une roue s'enfonçait.

Denon marchait à pied la plupart du temps pour épargner son cheval. Chaque fois que l'animal trébuchait sur une pierre ou dans un creux de sable, il entendait les tubes cogner sourdement dans les sacs et se retournait.

L'inquiétude principale de Geoffroy était la chaleur sur ses bocal d'alcool. Le verre se dilate à la chaleur, l'alcool aussi, mais pas au même rythme. Et si la dilatation provoquait une fissure microscopique, l'alcool s'évaporerait et les spécimens se dégraderaient en quelques jours. Il avait emballé chaque bocal dans deux épaisseurs de toile humide que ses assistants renouvelaient à chaque halte, puisant dans leurs réserves d'eau.

— Vous gaspillez l'eau, lui dit un officier qui avait repéré la manœuvre.

— Ces spécimens ne peuvent pas se remplacer. L'eau, oui.

L'officier s'éloigna sans insister. Dans la chaleur de juillet, avec des hommes qui souffraient de la soif, l'argument n'était pas convaincant. Mais Geoffroy continua.

Le quatrième jour, une des caisses de Jomard glissa du chariot lors d'un passage de dune et s'entrouvrit dans le sable. Les hommes s'arrêtèrent. Jomard sauta du cheval, écarta les soldats qui tentaient de l'aider, examina les rouleaux un par un. Trois d'entre eux avaient de légères traces de sable dans les plis de toile cirée. Rien n'avait pénétré dans le papier.

Jomard recloua la caisse, la fit charger différemment, à plat, avec une corde supplémentaire.

— Vous avez de la chance, dit Fourier qui avait regardé toute la scène.

— Ce n'est pas de la chance. C'est de la corde.

Au crépuscule du 6 juillet, deux soldats de la garde ramenèrent un déserteur au camp. Un jeune homme d'une vingtaine d'années, originaire de Lyon selon son accent, qui s'était enfui du Caire

trois jours avant l'évacuation. Ils l'avaient trouvé caché dans une palmeraie, affamé, les pieds en sang.

Le général Damas le fit amener sous sa tente. Fourier, qui passait à proximité, entendit l'interrogatoire.

— Pourquoi tu as déserté ?

— Je voulais rester en Égypte, mon général. Pas rentrer en France.

— Rester pour quoi faire ?

— Travailler. Me marier peut-être. Ici, je peux vivre. En France, je retourne à la fabrique.

Damas le regarda sans rien dire pendant un long moment.

— Tu sais ce qui arrive aux déserteurs ?

— Oui, mon général.

— Tu le sais, et tu as déserté quand même ?

— J'ai vingt-trois ans. J'ai passé trois ans ici. J'ai appris l'arabe. Je connais Le Caire mieux que Lyon maintenant. Qu'est-ce que je vais faire en France ?

Damas fit sortir le déserteur et appela son aide de camp. Fourier entendit la sentence : trente coups de fouet, puis réintégration dans les rangs. Pas d'exécution. Le déserteur fut attaché à une roue de chariot. Le fouet claqua trente fois. L'homme ne cria pas.

Le lendemain matin, il marchait avec sa compagnie, le dos zébré de marques rouges sous la chemise. Geoffroy, qui avait des connaissances médicales, lui donna un baume.

— Mettez ça ce soir. Ça évitera l'infection.

— Merci, monsieur.

— Pourquoi vous avez vraiment déserté ?

Le soldat hésita. Puis :

— Parce que je ne veux pas voir ce qui va se passer à Alexandrie. On va donner nos découvertes aux Anglais. Je portais les caisses

de monsieur Jomard à Thèbes. J'ai vu ce qu'on a mesuré, ce qu'on a dessiné. Et maintenant on donne tout. Je préférerais rester ici.

Geoffroy ne répondit rien. Le soldat repartit vers sa compagnie.

Ce soir-là, Geoffroy raconta l'échange à Berthollet.

— Ce garçon a compris quelque chose que beaucoup d'officiers n'ont pas encore compris. On ne rentre pas en vainqueurs. On rentre en dépossédés.

— Il a compris. Et il a pris trente coups de fouet pour ça.

— Oui. Ça aussi, c'est une forme de compréhension.

Le déserteur marcha avec la colonne jusqu'à Alexandrie. Fourier apprit plus tard qu'il s'était engagé dans l'infanterie coloniale britannique après la capitulation. Il ne rentra jamais en France.

Le 7 juillet, une tempête de sable s'abattit sur la colonne au moment où elle faisait halte dans un village du Delta. Les soldats s'abritèrent comme ils pouvaient dans les maisons abandonnées ou sous les chariots renversés. Le sable n'arrivait pas d'un seul côté. Il venait de partout à la fois, tourbillonnant depuis les quatre points de l'horizon, cherchant les interstices, les bouches ouvertes, les yeux entrouverts. Les hommes se couvraient le visage de leurs manteaux et respiraient à travers l'étoffe. Les chevaux tournaient la croupe au vent en fermant les yeux, les narines pincées. Les chameaux s'agenouillaient et attendaient, patients et indifférents, comme s'ils avaient attendu des tempêtes de sable depuis toujours, ce qui était à peu près le cas.

Les savants couvrirent leurs caisses de couvertures et de tentes improvisées et passèrent deux heures à maintenir les protections contre le vent, les doigts crispés sur les sangles que les rafales arrachaient. Le sable s'infiltrait partout. Dans les vêtements, dans les yeux, sous les bouchons de liège. Denon tenait son cheval d'une main et de l'autre maintenait une couverture sur ses sacoches, le visage tourné contre l'encolure de l'animal pour respirer.

Geoffroy se déplaçait de caisse en caisse en criant des instructions que le vent emportait avant qu'elles arrivent à destination. Il avait compris dès le début de la marche que les bocaux d'alcool étaient le point faible de sa collection. Le seul point où une défaillance physique pouvait détruire irrémédiablement trois ans de travail. Un tube de Denon mouillé, c'étaient des dessins brouillés. Un rouleau de Jomard ensablé, c'étaient des mesures récupérables avec un peu de travail. Mais un bocal brisé dans une caisse, l'alcool se répandant sur les autres bocaux, au contact d'une lanterne, c'était toute la collection de la faune du Nil qui partait en fumée. Il fit éteindre toutes les lanternes à cinquante mètres à la ronde. On travailla dans le noir absolu, à tâtons, reconnaissant les caisses à leurs formes et à la façon dont elles répondaient aux coups de poing.

Ses assistants — deux jeunes étudiants de l'École polytechnique qui avaient mal supporté la chaleur du désert pendant tout le trajet — travaillèrent cette nuit-là sans se plaindre. Chaque caisse vérifiée, chaque sangle resserrée, chaque bouchon contrôlé dans le noir. Geoffroy ne dormit pas. Quand la tempête se calma vers quatre heures du matin, il avait encore les mains crispées sur la sangle de la dernière caisse.

Au matin, le bilan : un bouchon arraché sur un tube de Denon, trois feuilles aux encres légèrement bavées, un bocal de poisson présentant une microfissure à la base. Les spécimens furent transférés dans le bocal de rechange que Geoffroy avait emporté précisément pour cette éventualité.

Ce n'était pas un hasard. C'était de la prévision.

Le 9 juillet vers midi, la colonne croisa un convoi de réfugiés coptes qui fuyaient vers Alexandrie. Une trentaine de familles avec leurs ânes chargés de ballots, des enfants qui marchaient pieds nus dans le sable, des vieillards portés sur des civières de fortune.

Leur chef, un prêtre qui parlait français, s'approcha de Damas.

— Mon général, nous fuyons les représailles. Depuis que les Français quittent Le Caire, les milices ottomanes brûlent nos églises. Nous allons à Alexandrie nous mettre sous protection britannique.

Damas fit distribuer de l'eau. Le prêtre la refusa.

— Gardez votre eau pour vos soldats. Nous avons des puits à deux heures d'ici. Mais dites-moi, les Britanniques protégeront-ils les chrétiens quand vous serez partis ?

— Je ne sais pas, mon père. Ce n'est pas mon affaire.

— C'était votre affaire quand vous nous avez promis la liberté religieuse en 1798. Maintenant vous partez et nous restons.

Damas ne répondit pas. Le prêtre repartit vers son convoi.

Berthollet avait écouté l'échange. Il dit à Fourier :

— Nous avons promis beaucoup de choses en arrivant. La libération des Égyptiens du joug ottoman. La fin de l'oppression des coptes. La modernisation du pays. Nous partons en laissant l'Égypte exactement comme nous l'avons trouvée. Pire, peut-être.

— Nous laissons quand même quelque chose. Les mesures de Jomard. Les dessins de Denon. *La Description de l'Égypte* sera publiée.

— Oui. Nous laissons des livres. Eux, ils restent avec les représailles.

Les réfugiés coptes continuèrent vers le nord. La colonne française vers le nord-ouest. Les deux groupes se séparèrent à un embranchement de piste.

Monge, qui n'avait rien dit pendant tout l'échange, demanda au prêtre avant qu'il ne s'éloigne :

— Votre église du Caire, celle de Saint-Serge, elle a brûlé ?

— Non, monsieur. Pas encore. Mais elle brûlera.

— Comment le savez-vous ?

— Parce qu'elle brûle toujours. Tous les vingt ans, tous les trente ans. C'est l'histoire de l'Égypte. Vous étiez juste de passage.

Le huitième jour de marche, ils traversèrent un village dont les habitants avaient fui. Maisons fermées, rues vides, l'odeur de pain chaud depuis une boulangerie abandonnée depuis quelques heures seulement. La colonne ne s'arrêta pas. Les soldats marchaient les yeux droit devant.

Des soldats s'écartèrent de la colonne. Deux minutes plus tard ils ressortirent d'une cour. L'un portait une jarre de terre cuite, haute d'un mètre. À l'intérieur, le cliquetis de quelque chose de métallique. Un officier les rappela. La jarre fut abandonnée au bord de la piste.

Denon s'arrêta. Il souleva la jarre. À l'intérieur, il y avait sept monnaies de bronze ptolémaïques, trois scarabées en faïence et une amulette d'Oupouaout en calcaire peint. Le trésor domestique d'une famille qui avait fui en laissant ce qu'elle ne pouvait pas porter.

— Qu'est-ce qu'on en fait ? demanda Jomard.

Denon examina les monnaies une par une, les retourna, les data mentalement. Ptolémée IV ou V, à en juger par le profil. Les scarabées étaient de bonne facture. L'amulette d'Oupouaout était en calcaire soigneusement peint, les yeux tracés à l'ocre rouge.

Denon les remit dans la jarre. Il la posa au pied du mur de la maison la plus proche, à l'ombre. Là où le propriétaire la trouverait en revenant, s'il revenait. La position était délibérée. Pas sur le bord de la piste où quelqu'un d'autre la ramasserait, mais à l'abri du mur, dans un creux que Denon fit légèrement avec le talon de sa botte, pour que la jarre ne roule pas.

— On continue.

Ils reprirent la colonne. La jarre resta au bord du mur.

Le dernier jour avant Alexandrie, ils virent pour la première fois depuis trois ans la mer Méditerranée. Quelques soldats crièrent. Les savants regardèrent en silence. La lumière sur l'eau était différente de celle sur le sable. Plus froide, plus mobile, bleu de Méditerranée que Denon avait essayé de peindre au départ de Toulon trois ans plus tôt sans trouver la bonne couleur.

— La mer, dit Fourier.

Ce ne voulait pas dire grand-chose de particulier. Il voulait dire : et maintenant les Britanniques.

Le 13 juillet au matin, à six kilomètres d'Alexandrie, deux officiers britanniques à cheval rejoignirent la colonne. Ils venaient du camp du général Hutchinson avec un ordre de mission signé : inspecter les bagages français avant l'entrée dans la ville.

Damas les reçut avec une politesse glaciale.

— Messieurs, nous entrerons dans Alexandrie avec nos caisses scellées. L'inspection aura lieu après la capitulation officielle du général Menou, pas avant.

Le lieutenant britannique, un jeune homme d'une trentaine d'années nommé Thornton, insista :

— Nous avons l'ordre de vérifier que vous ne transportez pas de munitions ni de matériel de guerre. C'est une formalité.

— Une formalité qui attendra la signature de la convention. D'ici là, mes chariots ne s'ouvrent pas.

Thornton regarda les caisses alignées sur les chariots. Il pouvait voir les numéros peints sur les flancs : I, II, III... jusqu'à LIII. Cinquante-trois caisses sous bâches.

— Général, si vous refusez l'inspection, nous pouvons retarder votre entrée dans Alexandrie de plusieurs jours.

— Retardez. Nous camperons ici en attendant.

L'autre officier britannique, plus âgé, intervint :

— Lieutenant, laissez. Ce sont des savants, pas des contrebandiers. Leurs caisses contiennent des pierres et des dessins. Le général Hutchinson le sait.

Thornton hésita, puis salua et repartit avec son collègue.

Fourier demanda à Damas :

— Vous pensez qu'ils vont vraiment nous bloquer ?

— Non. Ils voulaient voir nos réactions. Savoir si nous avions quelque chose à cacher. Maintenant ils savent que nous défendrons nos caisses.

— Et c'est une bonne chose ?

— Ça dépend. Si Hamilton est un négociateur, oui. Si c'est un pilleur, non.

La colonne reprit sa marche. À onze heures, les remparts d'Alexandrie apparurent à l'horizon. Les frégates britanniques mouillaient dans le port. La fumée de leurs cuisines montait droit dans le ciel sans vent.

Ils campèrent cette nuit-là à deux heures de marche d'Alexandrie. On voyait les lumières de la ville sur l'horizon. Pas encore des formes, seulement une clarté basse et diffuse. Dans les premières semaines de l'expédition, une lumière de ce genre à l'horizon aurait voulu dire une ville à prendre, une carte à dresser, du travail. Cette nuit, elle voulait dire Hamilton.

Fourier ne dort pas. Il relut, à la lumière d'une lanterne tenue basse, les premières pages du mémoire de Denon. L'argument était solide. Ce n'était pas l'argument qui l'empêchait de dormir. C'était la question de savoir si Hamilton disposait d'une latitude d'interprétation dans ses instructions. Un diplomate avec des instructions strictes n'écoutait pas les arguments. Il les enregistrerait et les transmettait à Londres. Un diplomate avec une marge de manœuvre pouvait se laisser convaincre. Fourier n'avait aucun moyen de le savoir avant de l'avoir en face de lui.

Geoffroy dormit. Il avait vérifié ses caisses deux fois depuis le campement. Les bouchons tenaient. Il n'y avait plus rien à faire que dormir. Jomard écrivit dans son carnet la liste des objets dont il comptait défendre la classification comme instruments scientifiques. Pas comme curiosités saisissables. Trente-deux entrées. Il ferma le carnet et dormit aussi.

Denon resta assis dehors après que le feu du campement fut éteint. Le ciel était clair. Dans ses sacs, les carnets. Demain, les Britanniques, Hamilton, le mémoire, les discussions sur ce qui appartenait à qui selon quel article.

La colonne entra dans Alexandrie le 14 juillet 1801. Treize jours de marche depuis Le Caire. Menou tenait encore la ville, assiégé par les Britanniques qui attendaient sa capitulation. Les savants furent logés dans des entrepôts du port, leurs caisses empilées autour d'eux. Dehors, les frégates mouillaient dans la rade. Les discussions sur les collections n'auraient pas lieu maintenant. Elles auraient lieu après la capitulation de Menou, quand les Britanniques seraient en position de les exiger. Pendant sept semaines, ils attendirent. Menou négociait. Les Britanniques patientaient. Les savants gardaient leurs caisses

CHAPITRE IV : LA DÉBÂCLE ET LE RETOUR

I - Les grandes antiquités

Le 3 septembre 1801, au lendemain de la signature de la convention de capitulation d'Alexandrie, le commissaire britannique William Richard Hamilton se présenta au quartier général où logeaient les savants français, accompagné d'Edward Daniel Clarke, antiquaire désigné par le général Hutchinson pour conduire l'examen physique des collections.

Hamilton, secrétaire d'ambassade de vingt-quatre ans formé aux antiquités classiques à Oxford, coordonnait la négociation diplomatique. Clarke avait été chargé d'identifier et répertorier les collections françaises pièce par pièce. Ils arrivèrent avec un secrétaire et deux soldats portant des registres vierges.

Denon et Fourier représentaient officiellement la Commission dans ces négociations. Jomard avait pour tâche de défendre les relevés cartographiques et les instruments de mesure. Il avait anticipé tous les arguments adverses.

La veille de la première réunion avec Hamilton, il avait refondu en termes juridiques le mémoire rédigé en avril. Il avait travaillé toute la nuit. Anticiper c'est se préparer à ne pas subir. Il avait appris ça à Polytechnique. Il l'avait vérifié en Égypte chaque fois qu'il fallait défendre une mesure contestée. Les arguments juridiques et les arguments mathématiques obéissaient à la même logique : on gagne en amont, pas pendant la discussion. La nouvelle version distinguait trois catégories d'objets.

Premièrement, les antiquités au sens strict, objets préexistant à l'expédition et dont la présence en Égypte était indépendante de tout travail français. Catégorie saisissable, sans discussion.

Deuxièmement, les productions intellectuelles, mesures, calculs, observations, dessins réalisés par des membres de la Commission. Ces travaux n'existaient pas avant d'être produits. Ils ne pouvaient pas être assimilés à des objets trouvés.

Troisièmement, une zone grise, les instruments scientifiques apportés de France. Ni antiquités ni productions intellectuelles, mais outils de travail dont la saisie priverait la Commission de sa capacité future à travailler.

— Ce mémoire est très clair, avait dit Fourier en le lisant. La question est de savoir si Hamilton sera sensible à sa clarté.

— S'il ne l'est pas, ajouta Jomard, c'est que ses instructions lui imposent d'ignorer les distinctions juridiques. Et dans ce cas, aucun argument ne sera efficace.

— Vous êtes pessimiste.

— Non. Je suis précis.

Fourier avait souri.

Clarke entra dans l'entrepôt avec la démarche d'un homme qui venait prendre livraison d'un héritage. Il s'arrêta au milieu de la cour, tourna lentement sur lui-même, compta les caisses d'un regard circulaire. Soixante-trois. Plus les objets non emballés. Statues, sarcophages, colonnes empilées contre le mur nord. Son assistant, un jeune lieutenant nommé William Cripps, sortit un carnet et commença à prendre des notes. Il notait tout. Le nombre de caisses, leurs dimensions approximatives, l'état des cordes qui les fermaient.

Denon observait Clarke qui observait les collections. C'était la première fois qu'un Britannique voyait l'ensemble de ce que la Commission avait rassemblé en trois ans. Clarke ne montrait rien. Ni surprise ni satisfaction. Il comptait. Compter d'abord, évaluer ensuite, négocier après.

— Messieurs, dit Clarke en se tournant vers Denon et Fourier, conformément à l'article seize de la convention de capitulation signée le 2 septembre, je suis chargé de prendre possession de l'ensemble des antiquités, monuments et curiosités naturelles collectés par la Commission des Sciences et des Arts durant l'occupation française de l'Égypte.

Le silence qui suivit dura trois secondes. Denon posa lentement le registre qu'il tenait.

— L'ensemble, Monsieur Clarke ? Vous entendez par là chaque objet, chaque dessin, chaque spécimen que nous avons collecté pendant trois ans ?

— C'est ce que dit l'article seize.

— L'article seize, répondit Denon d'une voix tranchante, parle des antiquités découvertes en Égypte. Pas de nos productions intellectuelles. Pas de nos instruments scientifiques. Pas des collections que certains d'entre nous ont acquises avec leur propre argent.

Clarke ouvrit son propre registre à la première page. Hamilton, qui se tenait légèrement en retrait, intervint avant que Clarke ne réponde.

— Messieurs, dit Hamilton, personne ne conteste que vous ayez travaillé. Personne ne conteste la valeur de vos travaux. Mais les termes de la capitulation sont clairs. Monsieur Clarke va examiner vos collections pièce par pièce. Vous aurez l'occasion de présenter vos arguments pour chaque catégorie d'objets. Nous écouterons. Nous trancherons équitablement.

Fourier prit la parole. Sa voix était plus posée que celle de Denon, mais non moins ferme.

— Dans ce cas, Monsieur Hamilton, établissons une méthode de travail. Nous proposerons une classification des objets en plusieurs catégories distinctes. Vous examinerez nos arguments catégorie par catégorie. Nous ne refuserons aucune inspection. Mais nous exigeons que chaque saisie soit justifiée.

Hamilton acquiesça.

— C'est raisonnable. Monsieur Clarke ?

Clarke referma son carnet.

— J'accepte cette procédure. Mais je vous préviens que mes instructions sont strictes. Je n'ai aucune latitude pour interpréter l'article seize au-delà de ce qu'il dit explicitement.

Denon croisa les bras.

— Et nous, Monsieur Clarke, nous n'avons aucune intention de vous laisser confisquer trois ans de notre vie sans discuter chaque pièce.

Pendant les trois semaines que dura l'affrontement avec Clarke et Hamilton, chaque fois qu'un objet contesté nécessitait une expertise scientifique — une carte, un relevé, un instrument — c'est Jomard qu'on appelait. Il parlait peu, montrait ses documents, répondait aux questions avec une économie qui déconcertait Clarke, habitué aux arguments plus rhétoriques des Français. Ce rôle lui convenait mieux qu'il ne l'aurait cru. La négociation, il le découvrait, n'était pas si différente de la mesure. Il fallait s'en tenir aux faits, ne pas concéder ce qu'on ne pouvait pas vérifier, et savoir à quel moment le silence valait mieux que la parole.

— Votre jeune collègue est redoutable, dit Clarke à Denon un soir. Il ne concède rien et ne surévalue rien. C'est rare dans une négociation.

— Il est mathématicien.

— Ça se voit.

Le 4 septembre au matin, Clarke revint accompagné de plusieurs assistants et commença l'examen des collections de l'Institut. Hamilton était présent en observateur.

La première catégorie examinée fut celle des grandes antiquités monumentales. La Pierre de Rosette, les sarcophages en granit et en basalte, les statues colossales, les bas-reliefs détachés des temples. Sur ces objets, les savants français ne pouvaient présenter aucun argument crédible de propriété personnelle car ces monuments avaient été découverts par la Commission.

— Nous ne contestons pas votre droit légal sur les grandes antiquités, dit Fourier. Nous tenons seulement à ce que l'histoire retienne que c'est la Commission française qui les a découvertes. Pas l'armée britannique.

Hamilton acquiesça.

— Je vous donne ma parole que le British Museum reconnaîtra que ces antiquités ont été découvertes par votre Commission.

Clarke dressa l'inventaire des grandes antiquités, Hamilton validant chaque entrée au registre. Denon, à côté d'eux, regardait partir chaque pièce.

La Pierre de Rosette d'abord.

Trouvée en juillet 1799 par les soldats français qui creusaient des fortifications à Rosette, enchâssée dans les fondations d'un fort, réutilisée comme matériau de construction, les douze trous de drainage visibles à sa base. Un décret royal de 196 avant notre ère gravé en trois langues : hiéroglyphes en haut, démotique au milieu, grec en bas. Ce grec qu'on pouvait lire. Ce qui restait à déchiffrer.

Clarke inscrivit la Pierre de Rosette au registre des saisies. Elle serait mise en caisse au moment du transfert effectif.

Marcel regardait Clarke écrire dans son registre. La plume grattait le papier avec un bruit sec, définitif. Chaque lettre était un clou dans un cercueil. « Pierre de Rosette. Basalte noir. Inscription trilingue. Saisie en vertu de l'article 16, Convention d'Alexandrie, septembre 1801. »

Marcel ne dit rien. Il avait passé, en juillet 1799 lors de la découverte de la pierre, deux nuits entières couché sur le dos, les bras levés au-dessus de la tête, à tapoter du papier humide pour réaliser des estampages. Ses épaules avaient gardé la douleur pendant une semaine. Ses doigts avaient longtemps senti l'encre d'imprimerie mélangée à la résine de térébenthine. Cette odeur âcre et poisseuse qui ne partait pas, même après s'être lavé les mains trois fois.

Il lui restait trois estampages complets dans une caisse plate, bien protégés entre des feuilles de papier absorbant. Les autres avaient été envoyés au quatre coins de l'Europe. Chaque signe, chaque fissure, chaque irrégularité de la surface était reproduit avec une fidélité que le meilleur dessinateur n'aurait jamais pu atteindre. Clarke pouvait prendre la pierre. Marcel était bien décidé à garder le texte.

Jomard, à côté de lui, serrait les poings. Ses articulations étaient blanches. Il ne regardait pas la Pierre. Il regardait Clarke.

Fourier, lui, prenait des notes. Il était déjà en train de calculer ce qu'on pourrait négocier en échange de cette première concession. Une perte ici, un gain ailleurs.

Denon observait Clarke avec l'expression neutre d'un joueur d'échecs qui vient de perdre un pion mais garde son plan intact. Il avait déjà accepté mentalement que la Pierre partirait. L'important n'était plus de la garder. C'était de sauver ce qui pouvait encore être sauvé. Les dessins. Les carnets. Les estampages de Marcel. Les collections de Geoffroy. C'était là que se jouerait la vraie bataille.

Clarke leva les yeux de son registre.

— La Pierre sera mise en caisse lors du transfert effectif vers le port. En attendant, elle reste ici sous garde britannique. Lieutenant Cripps, vous posterez deux hommes.

Marcel se détourna. Il ne voulait pas voir les soldats britanniques monter la garde devant la Pierre de Rosette. C'était mesquin de sa part, il le savait. Mais il ne pouvait pas s'en empêcher.

Cette pierre, il l'avait touchée. Il en connaissait chaque aspérité, chaque grain de la surface. Il savait où elle était légèrement plus lisse, là où des mains anciennes l'avaient frottée, peut-être des prêtres qui la lisaient il y a deux mille ans. Il savait où elle était rugueuse, là où elle avait été cassée, puis réutilisée dans les fondations d'un fort ottoman.

Denon ferma les yeux un instant. Elle avait été trouvée par ses hommes, estampée par Marcel, répertoriée dans ses registres. Dans quelques jours, quatre soldats de l'armée de Sa Majesté se l'approprieraient.

Ce n'était pas différent de ce que la France avait fait en Italie. Ce n'était pas différent de ce que les Romains avaient fait avant eux. La chaîne était longue.

Quand la caisse fut clouée, Clarke nota dans son registre : « Stèle de Rosette, granodiorite noire, cédée aux forces britanniques, septembre 1801. Découverte par l'expédition française en 1799. »

Denon observait. Découverte. Pas prise. Pas extraite d'un mur. Découverte.

Ensuite le sarcophage de Nectanébo II, dernier pharaon d'Égypte de souche égyptienne, qui avait régné de 360 à 342 avant notre ère. Le basalte était froid. Denon avait posé la main à l'intérieur lors de sa première visite, là où le corps aurait reposé. Le fond était poli, uni, doux comme du métal. Un tombeau fait pour recevoir un mort qui n'y était jamais venu. Son règne avait été interrompu par la deuxième invasion perse. On ne savait pas où il était mort, ni si son corps avait été ramené. Ce sarcophage avait probablement été préparé avant sa fuite et n'avait jamais servi. Trouvé à Alexandrie dans une mosquée où il servait de bassin. La décoration intérieure représentait des sections du Livre des Portes, le voyage nocturne du soleil à travers les douze heures des enfers. Denon avait copié ces mêmes scènes dans la Vallée des Rois. Les reconnaître ici lui fit un effet étrange. Les mêmes dieux, le même voyage, gravés pour un roi qui n'avait jamais eu le temps de mourir dans ce sarcophage.

Clarke l'examina. Il demanda le poids.

— Environ deux tonnes, ajouta Jomard.

— Et l'intérêt historique ?

— C'est le tombeau préparé pour le dernier pharaon d'Égypte. Il n'a jamais servi. C'est sans doute la pièce la plus émouvante de toute notre collection. Un tombeau vide pour un roi en fuite.

Clarke nota sur son registre sans commenter.

Il y avait aussi la statue d'un grand prêtre d'Amon en granit gris, grandeur nature, les mains jointes devant lui dans l'attitude éternelle du serviteur divin, celle que Denon avait vue reproduite des dizaines de fois dans les temples de Haute-Égypte. Un poing colossal en granit, fragment d'une statue royale dont le reste n'avait jamais été retrouvé. Jomard avait estimé que la statue complète devait mesurer douze à quinze mètres. Le poing seul arrivait à hauteur d'épaule d'un homme debout.

Puis des stèles, inscriptions commémoratives en calcaire et en basalte portant des cartouches royaux et des textes hiéroglyphiques. Le poids total était considérable.

— Ces objets, déclara Hamilton, seront conservés au British Museum et rendus accessibles aux savants du monde entier. Votre contribution scientifique sera reconnue. Les cartels indiqueront : « Découvert par l'expédition française, cédé aux forces britanniques lors de la capitulation d'Alexandrie. »

La matinée du 4 septembre avait tranché la question des grandes antiquités. La Pierre de Rosette était en caisse. Le sarcophage de Nectanébo II, la statue du grand prêtre d'Amon, les stèles — tout était inscrit au registre de Clarke. Ce qui restait à défendre, c'était le reste. Denon était épuisé par les semaines qui venaient de s'écouler, mais animé d'une détermination que les années d'expédition avaient trempée.

— Je suis prêt à discuter de tout. Mais je vous préviens que je n'accepterai aucune saisie sans discussion préalable de chaque catégorie d'objets. Nous avons le temps. La capitulation nous donne des semaines avant l'évacuation.

Hamilton, qui avait suivi l'échange en silence, intervint. Il préférait une négociation à une confrontation brutale. Clarke examinerait, il trancherait sur les points litigieux. Les deux camps posèrent leurs positions initiales, identifièrent les points d'accord et les points de désaccord, et convinrent d'un calendrier de travail. C'est ainsi que débuta le plus long et le plus complexe des débats sur le partage d'un patrimoine culturel entre deux nations.

Dans la cour derrière l'entrepôt, la caisse de la Pierre de Rosette était clouée. Cela s'était passé en une matinée. Trois millénaires, une matinée.

Le soir du 4 septembre, les savants français se réunirent dans une salle attenante à l'entrepôt. Une pièce basse de plafond, meublée d'une table et de quelques chaises dépareillées. Dehors, on entendait les soldats britanniques qui montaient la garde. Le cliquetis régulier des armes contre les baudriers.

Fourier posa la question que personne ne voulait formuler.

— Les grandes antiquités sont perdues. La Pierre de Rosette, les sarcophages, les statues. Il faut maintenant défendre ce qui peut encore l'être.

Denon le regarda sans répondre. Marcel intervint immédiatement.

— Mes estampages. C'est non négociable. J'ai trois estampages complets de la Pierre de Rosette.

— Les collections naturalistes non plus, ajouta Geoffroy. J'ai risqué ma vie pour chaque spécimen. Chaque serpent attrapé dans le désert. Chaque insecte collecté sous quarante degrés. Je me coucherai devant les caisses s'il le faut.

Fourier soupira. Il avait prévu cette réaction. Il connaissait ses collègues. Chacun était convaincu que sa propre contribution était la plus importante, la plus irremplaçable.

— Messieurs, dit-il en pesant ses mots, soyons réalistes. Les grandes pièces sont parties. Hamilton a le droit et la force. Nous avons la patience et la ruse. Je propose qu'on concentre nos

efforts sur ce qui est encore défendable — ce qui est irremplaçable intellectuellement. Les dessins. Les notes. Les manuscrits.

Denon se leva brusquement. Sa chaise racla le sol.

— Non.

Denon se tenait debout, les mains posées à plat sur la table.

— Non, répéta-t-il. Nous ne sacrifions rien. Nous défendrons tout. Chaque objet, chaque dessin, chaque spécimen. Clarke devra justifier chaque saisie. Il devra argumenter chaque prise. Nous le noierons sous les détails, les catégories, les exceptions juridiques. Il veut tout ? Il devra négocier tout. Pièce par pièce.

Jomard acquiesça.

— Denon a raison. Si nous cédon d'emblée nous donnons le signal que nous acceptons le principe de la saisie. Ensuite, Clarke viendra chercher le reste. Il faut tenir sur tout, céder seulement quand on ne peut plus résister.

Geoffroy croisa les bras.

— Et concrètement, ça veut dire quoi ? Qu'on laisse Clarke prendre ce qui reste sans se battre ?

— Exactement, dit Denon. On se bat pour tout. On perd ce qu'on doit perdre. Mais on aura fait payer chaque concession. Hamilton se souviendra qu'on n'a rien donné gratuitement.

Fourier regardait Denon. Il comprenait la logique. Ce n'était pas une stratégie de victoire, c'était une stratégie de dignité. Ils allaient perdre. Mais ils perdraient debout, en ayant défendu chaque mètre de terrain.

— D'accord, dit Fourier. On défend tout. Mais on reste coordonnés. Personne ne négocie seul dans son coin. Chaque argument passe par cette table avant d'aller vers Hamilton.

Les autres acquiescèrent. Marcel prit la parole, plus doucement.

— Et si on perd tout ? Si Hamilton saisit même les estampages ?

Denon se rassit. Il avait retrouvé son calme.

— On ne perdra pas tout. Hamilton n'est pas un pillard. C'est un diplomate. Il a des instructions, mais il a aussi un sens de l'équité. Il cédera sur ce qui est défendable juridiquement. À nous de rendre nos arguments indiscutables.

Le silence qui suivit était un acquiescement. Ils étaient d'accord. Ils défendraient tout. Ensemble.

II - Les collections sauvées

Les instruments scientifiques personnels des savants — télescopes astronomiques, théodolites géodésiques, baromètres, thermomètres, balances de précision, microscopes — furent reconnus sans difficulté comme propriétés personnelles non saisissables. Hamilton comprenait que ces instruments n'avaient aucune relation avec l'Égypte ancienne et constituaient les outils professionnels des savants. Pour le reste, tout allait être discuté dans le moindre détail par les britanniques.

À Alexandrie, quelques jours plus tard, quand Clarke vint réclamer la Pierre, Marcel négocia les estampages séparément avec Hamilton.

— Cette pierre, vous avez le droit de la prendre. Mais ces feuilles de papier, c'est mon travail. Aucune clause de la convention ne couvre des reproductions sur papier.

Hamilton accepta finalement de laisser les estampages à Marcel, moyennant remise d'une copie au British Museum.

Le 9 septembre, Clarke examina les collections naturalistes de Geoffroy Saint-Hilaire.

— Monsieur Geoffroy Saint-Hilaire, dit Clarke, j'ai reçu l'ordre d'examiner vos spécimens. Je vous prie de me faciliter l'accès à vos caisses.

Geoffroy réagit autrement que Denon et Fourier.

— Vous ne toucherez pas à ces collections, cria-t-il en se plaçant entre les soldats et ses caisses. J'ai risqué ma vie pour chaque

spécimen. Chaque serpent, chaque insecte collecté sous quarante degrés. Si vous avancez d'un pas, je brûle tout.

— Vous les avez collectés en tant que membre officiel de la Commission, dit Clarke. Ils sont donc propriété publique française, donc butin de guerre britannique. C'est la chaîne logique. Je ne l'ai pas inventée.

Geoffroy Saint-Hilaire rejeta l'argument.

— Vous voulez voler mon travail pour enrichir vos musées. Sans avoir fait un seul effort de découverte vous-mêmes. Appelez ça comme vous voulez. Moi j'appelle ça du vol.

— Je ne vous crois pas, dit Clarke. Vous ne détruiriez pas trois ans de travail.

Geoffroy comprit que Clarke ne le croyait pas. Il traversa la pièce, ouvrit l'une des caisses de spécimens botaniques séchés, sortit un briquet à amadou et l'alluma. La flamme était à dix centimètres de la paille sèche.

— Je ne bluffe pas. Un pas de plus et je mets le feu. Vous rapporterez à Londres des cendres.

Clarke regarda la flamme. Le naturaliste avait vingt-neuf ans et la main ferme. Il fit un pas en arrière. Mieux valait laisser Geoffroy partir avec ses bocaux que rentrer à Londres avec des cendres.

— Votre passion force mon respect, dit Clarke en reculant. Même si vos méthodes sont théâtrales. La science universelle y gagnera si ces collections survivent en France.

— Vous avez bien défendu vos collections, dit Denon à Geoffroy Saint-Hilaire le soir même. Votre résistance initiale a créé un précédent que nous aurions peut-être dû suivre pour les grandes antiquités.

— Les grandes antiquités étaient trop visibles, trop spectaculaires. Mes bocaux de poissons ne passionnaient pas les officiers britanniques. C'est parfois un avantage d'être incompris.

La victoire de Geoffroy Saint-Hilaire sur la question des collections naturalistes eut un effet d'entraînement positif sur les autres négociations. Les savants comprirent qu'une résistance ferme et argumentée pouvait obtenir des résultats, à condition de choisir ses batailles et de ne pas s'épuiser sur des points secondaires.

Denon, encouragé par cet exemple, poussa davantage sur la question de la publication de ses carnets. Une lettre de Bonaparte arriva à Alexandrie le 10 septembre, huit jours après le début des négociations. Elle venait de Paris par courrier diplomatique, via les intermédiaires ottomans. Denon la reçut en fin de matinée pendant que Clarke examinait les sarcophages de basalte.

Elle était courte. Bonaparte écrivait en Premier Consul, pas en général. Le titre avait changé, le ton aussi. Il y saluait le travail de la Commission, exprimait sa confiance dans la capacité de Denon à défendre les collections contre les revendications britanniques, indiquait que *la Description de l'Égypte* serait publiée avec le soutien total du gouvernement consulaire, ajoutant en dernière ligne que Paris attendait leur retour.

Paris attendait leur retour. Denon lut la phrase trois fois. Ce n'était pas de la cruauté, Bonaparte ne savait pas ce que ça coûtait de lire « Paris attend » en regardant la caisse clouée de la Pierre de Rosette. Ce n'était pas non plus de l'indifférence. C'était le futur, vu de Paris. Le présent, c'était ici. Ces deux temps-là ne se parlaient pas. Bonaparte n'écrivait pas : je suis désolé pour les collections que vous perdez. Il n'écrivait pas : j'aurais fait autrement. Il écrivait : Paris attend. Comme si tout ce qui s'était passé ici — les trois ans, les morts, la Pierre de Rosette que Clarke venait de mettre en caisse — était simplement le prélude à quelque chose qui commencerait là-bas.

Denon plia la lettre et la glissa dans le tube de cuivre numéro un, entre ses carnets et les estampages de Marcel. Elle voyagerait avec lui. Il n'était pas sûr de ce qu'il en ferait une fois à Paris. Probablement rien. On ne répond pas à une lettre du Premier Consul pour lui dire que sa formulation lui a semblé légère.

Il retourna aux négociations. Clarke avait fini les sarcophages. Il réclama la liberté de les publier en France sans restriction, ce qui revenait à demander à Hamilton de renoncer à tout contrôle britannique sur la diffusion des images des antiquités égyptiennes.

Hamilton hésita. Une telle concession était large. Mais il comprenait aussi que refuser à Denon le droit de publier ses propres dessins serait juridiquement et moralement indéfendable. Il accepta, posant comme seule condition qu'une copie de chaque planche publiée serait envoyée au British Museum pour ses archives.

— Une copie de chaque planche, dit Denon. Ce n'est pas un problème. Nous aurons besoin de tirages multiples pour la distribution commerciale de toute façon.

Cet accord rendait possible la publication du *Voyage dans la Basse et la Haute Égypte* que Denon ferait paraître dès 1802, avant même que *la Description* collective ne soit prête, et qui deviendrait le premier grand succès éditorial sur l'Égypte ancienne.

La question des herbiers de botanique souleva un débat annexe moins dramatique que celui des collections naturalistes mais révélateur des enjeux de la négociation. Les botanistes de la Commission avaient constitué des herbiers de plusieurs milliers de spécimens de la flore égyptienne. Plantes du désert, végétaux du Nil, espèces cultivées dans les jardins du Caire.

Clarke voulut en saisir la moitié. Les botanistes arguèrent que ces herbiers formaient des séries cohérentes et que les diviser en réduirait considérablement la valeur scientifique. Un herbier fragmenté ne permettait pas les études comparatives qu'un herbier complet rendait possibles.

Hamilton y tenait. Les savants ne purent qu'accepter.

Après avoir réglé la question des collections naturalistes grâce à la confrontation dramatique de Geoffroy Saint-Hilaire, Clarke passa à l'examen de la catégorie la plus délicate et la plus ambiguë : les petites antiquités que les savants français prétendaient

avoir acquises de leur propre argent auprès de fellahs ou de marchands d'antiquités plutôt que découvertes officiellement par la Commission.

Ces petites antiquités comprenaient des centaines d'objets divers. Statuettes funéraires en bois peint et en faïence émaillée, amulettes en pierre semi-précieuse, scarabées gravés, fragments de papyrus, petites statues de bronze, poteries, bijoux, outils anciens, fragments de textiles. Les savants français argumentaient que ces objets constituaient des acquisitions commerciales personnelles effectuées sur le marché local et non des découvertes archéologiques officielles.

Clarke se montra sceptique concernant ce partage.

— Prouver que chaque objet a été acheté et non trouvé sera impossible, dit-il. Vous n'avez certainement pas conservé les reçus de tous vos achats au bazar.

Fourier admit la difficulté.

— Nous n'avons pas toujours tenu des registres rigoureux. Mais diviser ces collections objet par objet prendrait des semaines. Je propose un compromis. Nous sélectionnons la moitié des petites antiquités que nous souhaitons conserver en priorité, et vous prenez l'autre moitié pour le British Museum.

Hamilton, appréciant cette proposition honnête qui évitait les disputes contentieuses interminables pour chaque objet individuel, accepta ce compromis.

— Votre proposition me semble raisonnable. Nous procéderons ainsi. Ce sera plus rapide.

Les savants français passèrent les jours suivants à sélectionner les objets qu'ils conserveraient, privilégiant ceux qui possédaient la plus grande valeur scientifique documentaire ou la plus grande signification historique. Ils conservèrent notamment plusieurs papyrus portant des textes hiéroglyphiques et démotiques, des séries complètes de statuettes funéraires provenant d'un même

tombeau, des collections de scarabées portant des cartouches de différents pharaons.

Hamilton, de son côté, sélectionna les objets les plus spectaculaires visuellement qui impressionneraient le public du British Museum. Des statues de bronze de divinités égyptiennes, des bijoux en or et en argent, des amulettes finement sculptées en lapis-lazuli et en cornaline, des poteries peintes de haute qualité.

Cette division, bien qu'elle privât la France de nombreux objets précieux, permit néanmoins de sauver une partie substantielle des petites antiquités qui enrichiraient les futures collections du Musée Égyptien du Louvre, inauguré en 1827.

Un problème particulier se posa concernant les momies que les savants avaient collectées. Hamilton argumenta que les momies constituaient manifestement des antiquités égyptiennes saisissables. Les savants français prirent le parti de soutenir que les momies possédaient principalement une valeur scientifique anatomique plutôt qu'une valeur muséale esthétique et qu'elles serviraient mieux la science si elles demeuraient avec les naturalistes français qui pourraient les étudier.

Hamilton, après réflexion, accepta un arrangement. Les savants français conserveraient quelques momies animales et une momie humaine de qualité médiocre pour leurs études anatomiques, tandis que les Britanniques prendraient les momies royales ou nobles les mieux préservées pour l'exposition publique.

— Cela me satisfait, dit Hamilton en refermant son carnet de notes. Nous avons trouvé une solution acceptable pour chacune des catégories d'objets.

Denon répondit avec une sécheresse courtoise qui ne dissimulait pas son amertume.

— Nous avons été constructifs parce que nous n'avions pas le choix, Monsieur Hamilton. La force était de votre côté. Permettez-moi néanmoins de consigner formellement, pour les archives de la Commission, que nous considérons cette saisie comme une

spoliation injuste d'une œuvre scientifique française accomplie au prix de trois ans de travail et de souffrances.

Hamilton inclina la tête sans répliquer. Il avait entendu cette protestation plusieurs fois et savait qu'elle serait transmise à Paris, consignée dans les mémoires, peut-être publiée un jour. Il ne cherchait pas à effacer le ressentiment des Français, seulement à exécuter ses instructions avec le minimum de dommages inutiles.

Les jours suivants furent consacrés à l'inventaire pratique des petites antiquités. Chaque objet fut inscrit sur deux listes simultanées, l'une tenue par un secrétaire britannique, l'autre par Marcel. La confrontation des deux inventaires en fin de journée permettait de vérifier qu'aucun objet n'avait été omis ou déplacé sans accord mutuel. Ce protocole minutieux, bien que fastidieux, garantissait une transparence suffisante pour éviter les contestations ultérieures.

La question des estampages d'inscriptions hiéroglyphiques se révéla légèrement plus contentieuse. Hamilton argumenta que ces estampages constituaient des reproductions d'inscriptions égyptiennes et pourraient donc être considérés comme tombant sous la catégorie des « curiosités artificielles » mentionnées dans l'article seize.

Marcel, qui avait préparé méticuleusement son argumentation défensive, contra vigoureusement cette interprétation extensive.

— Ces estampages sont du papier et de l'encre, dit-il. Pas des antiquités exposables. Des documents de travail pour philologues. Le British Museum ne sait pas quoi en faire. Laissez-les-nous.

Hamilton réfléchit un moment avant de répondre.

— Vos notes sont vos notes. Ce n'est pas ce que je cherche ici.

Il referma son carnet d'un geste sec.

— Gardez-les. Nous avons l'original.

Hamilton reconnut la logique de l'argument. Les estampages resteraient aux Français. Marcel le savait depuis Rosette. Il avait travaillé pour ça.

En trois semaines, la Commission avait sauvé l'essentiel. Ce que les savants emporteraient en France ne tenait pas dans les grandes caisses. Ça tenait dans les tubes de cuivre et les portefeuilles de cuir. Ça pèserait peu dans les cales du navire. Ça pèserait davantage dans les décennies à venir.

La question des manuscrits et des notes scientifiques fut réglée encore plus favorablement pour les Français. Hamilton reconnut sans difficulté que ces documents constituaient des travaux intellectuels personnels totalement distincts des antiquités égyptiennes matérielles et donc non saisissables comme butin de guerre.

Le 15 septembre, Hamilton demanda à examiner tous les dessins réalisés par Denon et ses collègues artistes pendant l'expédition. Denon présenta ses carnets.

— Monsieur Hamilton, ces dessins n'existaient pas avant que je les trace. Une statue pharaonique existait sans moi. Mes dessins n'existent que parce que je les ai créés. Confisquer une œuvre d'art personnelle n'est pas une réquisition — c'est un vol.

Hamilton examina les dessins un long moment.

— Vos dessins sont votre œuvre, pas des antiquités. Conservez-les. Je demanderai seulement une cinquantaine de copies pour le British Museum. Les originaux restent à vous.

Denon sélectionna lui-même les copies à remettre. Il posa les mains sur ses carnets, les yeux baissés. C'était tout.

La question des monnaies antiques faillit rouvrir un conflit que l'on croyait résolu. Les savants de la Commission possédaient collectivement plusieurs centaines de pièces de monnaie grecque, ptolémaïque et romaine collectées dans des sites du Delta et de la vallée du Nil. Hamilton les revendiqua comme des antiquités saisissables. Les savants arguèrent qu'il s'agissait d'acquisitions

personnelles effectuées pour leurs propres collections numismatiques.

— Chaque pièce a été achetée par un savant, dit Marcel en produisant un carnet où il avait noté, avec une prescience admirable, chaque acquisition individuelle avec son prix, sa date et le nom du vendeur. Ces registres prouvent le caractère privé de ces acquisitions.

Hamilton examina le carnet avec attention. La tenue de ce registre était manifestement antérieure aux négociations. Il ne pouvait pas s'agir d'un document fabriqué pour les besoins de la cause. Il accepta l'argument et laissa les monnaies aux savants, à l'exception d'une quinzaine de pièces remarquables que Marcel accepta de lui céder en échange de facilités de transport supplémentaires pour les caisses les plus volumineuses.

Ce genre de petit compromis ponctuel caractérisait la méthode de Hamilton : ferme sur les grandes lignes de ses instructions, souple sur les détails secondaires.

Denon, informé de cette décision, en fut reconnaissant sans le montrer. Cet incident lui rappelait qu'Hamilton, malgré la rigueur de sa mission, conservait un sens de l'équité qui le distinguait des confiscateurs brutaux qu'il avait redoutés au début des négociations.

— Je préfère risquer de laisser passer quelques objets que de créer un précédent d'arbitraire. Notre crédibilité dans ces négociations repose sur notre impartialité. Si les Français nous soupçonnent de confisquer des biens hors de toute règle, nous perdons leur coopération pour la suite.

III - L'éthique des spoliations

Le matin du 17 septembre, Denon sortit seul dans Alexandrie. Il n'avait rien à dessiner de particulier. Il voulait marcher. Les négociations avaient duré dix-sept jours. Le procès-verbal serait signé dans quelques jours. Après, il n'y aurait plus rien à défendre.

Il traversa le quartier des marchands sans s'arrêter. La ville continuait. C'était ce qui le frappait le plus. Que la ville continuait comme si rien ne s'était passé. Les femmes aux puits. Les mulets dans les ruelles étroites. L'odeur du pain chaud et du jasmin.

Il s'arrêta devant la boutique d'un relieur. L'homme travaillait sur le pas de sa porte, cousant des cahiers avec le soin lent de quelqu'un dont la main connaît le geste depuis l'enfance. Il leva les yeux sur Denon, puis les rabaissa sur son travail sans curiosité particulière. Un autre Français. Il en avait vu passer pendant trois ans. Il en verrait d'autres. Des Ottomans, des Anglais, des Mamelouks. La ville avait ses propres rythmes, indépendants des armées qui la traversaient.

Denon le regarda travailler. Les outils usés, les gestes automatiques, l'établi poli par des années de friction. L'odeur de la colle chauffée dans son pot flottait dans la rue. Douce, légèrement âcre. Cet homme faisait ça depuis longtemps. Les armées changent, les carnets restent.

Denon ne lui parla pas. Sans interprète, il demeura à le regarder travailler avant de continuer jusqu'au port. Les navires britanniques étaient là, dans la rade, attendant. Des caisses s'accumulaient sur les quais. Les grandes antiquités partiraient dans une semaine. Lui partirait peu après, sur un de ces navires. Dans ses sacoches, ses carnets. Dans les caisses des Anglais, la Pierre de Rosette et le sarcophage de Nectanébo II.

Il pensa au relieur. Youssef ibn Khalil faisait des carnets. Lui les remplissait. Les carnets partiraient à Paris, les caisses à Londres. Dans cent ans — dans deux cents ans — quelqu'un ouvrirait ces carnets et verrait l'Égypte telle qu'elle était en 1801. Des colonnes de temple et des hypogées royaux, mais pas le relieur ni la rue. C'est ce que Denon avait choisi de dessiner. Ce qu'il avait laissé de côté — la ville quotidienne, les gens ordinaires, le travail des mains — ne serait nulle part.

Il dessina le port, les quais, les navires en rade. Puis, dans le coin de la page, de mémoire, les mains du relieur sur son cahier. Il ne

savait pas pourquoi. C'est que ces mains-là ne partiraient nulle part. Elles resteraient ici, dans cette rue, à faire des carnets. Elles méritaient une ligne, au moins.

Il examina le dessin. Les mains, rapides, sûres, avec les callosités aux bons endroits. Des mains qui n'avaient jamais quitté cette rue. Qui n'avaient pas besoin de la quitter. Ces mains-là savaient ce qu'elles faisaient. Le geste appris si tôt qu'il était devenu le corps lui-même. Il pensa à ses propres mains tachées d'encre. À Abdallah ibn Youssef qui savait le canal autrement que par les mesures. À l'artisan copte dont les mains savaient le papyrus. Ces mains-là ne partiraient dans aucune caisse. Elles resteraient ici, à faire ce qu'elles avaient toujours fait.

Ce soir-là, Hamilton lui envoya un billet. Il l'invitait à dîner. De non montra le billet à Fourier.

— Il vient seul, dit Fourier en lisant. Sans son secrétaire.

— Ce qui signifie qu'il vient en tant qu'homme, pas en tant que commissaire.

Fourier posa le billet. Il connaissait ce type de geste. La visite sans secrétaire, la table sans protocole. C'est ce que font les gens qui veulent dire quelque chose qu'ils ne peuvent pas écrire dans un rapport. Il accepterait.

Le soir du 18 septembre, Hamilton vint dîner, comme prévu. Il arriva seul.

La table était une porte posée sur des tréteaux. Du pain, du fromage de chèvre, une bouteille de vin local que personne ne jugea. Fourier était là, Geoffroy, Marcel. Dehors les soldats chargeaient des caisses sur des chariots. On entendait le bois frotter contre le bois.

Ils mangèrent un moment sans parler. C'était Hamilton qui avait demandé à venir. Ils attendaient de savoir pourquoi.

— Le sarcophage de Nectanébo II, dit-il enfin. Celui que vous aviez étudié au Caire avant de le rapatrier ici. Il part demain pour le port. Je voulais vous le dire en face.

Denon posa son verre lentement. Le sarcophage de Nectanébo était en basalte vert, long de trois mètres trente, couvert à l'intérieur d'inscriptions du Livre des Portes. Il avait passé une journée entière à le dessiner. Il se souvenait de la lumière sur le basalte. Pas un reflet, une absorption, comme si la pierre retenait la lumière pour elle. Les hiéroglyphes avaient été taillés avec une précision qui, après vingt siècles, permettait encore de distinguer les plumes des oiseaux et les articulations des serpents. Il avait donné une journée entière à ce travail.

— Ce sarcophage, dit Fourier, était à Alexandrie avant nous. Les Arabes l'avaient réutilisé comme bassin de fontaine. Nous l'avons sorti de là. Nous l'avons étudié.

— Je sais. Nous l'avions aussi trouvé comme fontaine, dans nos archives du voyage de Pococke. C'est une des raisons pour lesquelles je voulais vous le dire. Vous n'êtes pas les premiers à l'avoir déplacé.

Dehors, une caisse cogna contre une autre. Quelqu'un jura en anglais.

— Vous savez ce qui me dérange, dit Denon. Ce n'est pas que vous le preniez. C'est que dans cent ans, un Égyptien devra venir à Londres pour voir le sarcophage d'un de ses pharaons.

Hamilton regardait son verre. Fourier observait Hamilton qui regardait son verre.

— Si dans cent ans il y a un Égyptien qui veut voir ce sarcophage, dit Hamilton, c'est que quelqu'un lui aura appris ce que c'est. Et cette personne aura probablement travaillé à partir de vos dessins et de vos relevés. Pas de la pierre.

— Ce n'est pas une réponse. C'est une justification.

— Oui. Comme le sont toutes les réponses que nous nous donnons sur ce que nous faisons ici.

Personne ne mangea pendant un moment. Marcel remplissait son verre avec la précision qu'il mettait à tout ce qu'il faisait.

— Ce sarcophage, dit Marcel sans lever la tête, avait déjà été volé une fois avant les Arabes. Les Romains l'avaient sorti de la tombe de Nectanébo et emmené à Alexandrie. Alexandrie en avait fait une baignoire. Les Arabes l'avaient transformé en fontaine. Nous l'avons mesuré et dessiné. Vous allez l'exposer. Chaque époque a sa façon de s'approprier l'Égypte.

— Et l'Égypte, elle, n'a pas son mot à dire. Geoffroy regardait le plafond. Ce n'est pas l'Égypte qui nous a invités.

La conversation venait de toucher quelque chose qu'Hamilton n'avait pas prévu. Il pensa à ses instructions, saisir les antiquités, maintenir l'équité. Ses instructions ne parlaient pas des Égyptiens. Personne n'avait pensé à les inclure. Il ne répondit pas à Geoffroy. Ce n'était pas de l'insolence. C'était de l'honnêteté.

— Si l'Égypte se constituait un jour en nation, reprit Fourier, et réclamait ses biens, que répondrait le British Museum ?

— Ce ne sera pas moi qui répondrai. Ce sera quelqu'un d'autre, dans d'autres circonstances. Je ne peux pas engager le siècle prochain.

Fourier nota cette réponse. C'était honnête. C'était aussi insuffisant. Mais c'était tout ce qu'un homme dans la position de Hamilton pouvait dire ce soir-là.

Dans vingt ans, dans ses notes pour la préface de *la Description*, il retrouverait cette phrase. Il ne l'y mettrait pas. Elle était trop personnelle, trop liée à une soirée qui n'avait pas de témoin officiel. Mais il penserait à Hamilton en écrivant la préface de *la Description*.

Hamilton se leva le premier. Il remercia pour le dîner. À la porte, il s'arrêta.

— Si un savant français veut examiner le sarcophage à Londres, je faciliterai l'accès.

Denon le regarda partir. Dehors les soldats continuaient à charger. La nuit alexandrine entrait par la fenêtre. Des voix en arabe, un chien, l'odeur du port.

— Il nous a donné raison sur tout ce qu'on lui a dit, dit Marcel. Et il a pris le sarcophage quand même.

Le lendemain matin, quand Denon traversa la cour, le sarcophage de Nectanébo n'était plus là. À la place, une trace rectangulaire dans le sable.

Le 22 septembre, tôt le matin, un commerçant égyptien se présenta aux portes de l'entrepôt et demanda à parler à Hamilton.

Il s'appelait Mahmoud al-Tawil. Il tenait une boutique d'antiquités dans le quartier copte d'Alexandrie, à deux rues du port. Son fils de quinze ans l'accompagnait et servirait d'interprète. Denon, qui passait dans la cour au moment où ils arrivaient, s'arrêta.

Hamilton les reçut dans la pièce qui lui servait de bureau. Une table, quatre chaises, les piles de procès-verbaux que le secrétaire classait depuis deux semaines. Mahmoud al-Tawil posa sur la table un morceau de papier plié et attendit que le fils eût traduit.

Il prétendait que plusieurs statuettes figurant dans le lot des petites antiquités britanniques lui avaient été volées par des soldats français en 1798. Il en réclamait la restitution.

— Il dit que son père avait acquis ces pièces de son propre père, traduisit le fils. Elles étaient dans la famille depuis trois générations. Des soldats les ont prises dans la boutique la première semaine de l'occupation. Il a des témoins.

Hamilton écouta. Il regarda le papier plié. Une liste de huit objets décrits en arabe avec des annotations en francs français, prix payés lors des acquisitions du père. Il demanda à voir les témoins. Le fils sortit et revint avec deux hommes du même quartier, qui confirmèrent que Mahmoud al-Tawil possédait bien ces objets avant l'arrivée des Français.

Denon s'était approché de la porte. Il reconnut la description d'une des statuettes : une figurine en bronze représentant Osiris debout, les bras croisés, haute d'environ vingt centimètres. Il l'avait dessinée. Pas chez cet homme — dans une caisse ouverte au bivouac, en 1798, les premiers jours. Il n'avait pas demandé d'où elle venait.

— Je ne peux pas vous rendre ces objets, dit Hamilton. Ils font partie d'une saisie officielle validée par la capitulation. La procédure de restitution individuelle dans ce contexte est légalement inextricable.

Le fils traduisit. Mahmoud al-Tawil écouta sans changer d'expression. Il posa une question courte.

— Il demande qui possède ces objets maintenant ? Les Anglais ou les Français ?

— Les Anglais. Ils sont dans les caisses de la saisie britannique.

Nouvelle question courte.

— Il demande alors pourquoi les Anglais ne peuvent pas les rendre, s'ils les ont ?

Hamilton prit le temps de formuler sa réponse. Ce n'était pas de la mauvaise foi. C'était la vérité d'un système qui n'avait pas été conçu pour ce genre de question.

— Parce que ces objets font désormais partie d'une saisie d'État, réglementée par un traité international. Les droits individuels, même légitimes, ne peuvent pas être traités dans ce cadre. Ce serait ouvrir une procédure qui ne finit pas.

Le fils traduisit. Mahmoud al-Tawil écouta, hocha la tête une fois, et dit quelque chose.

— Il dit qu'il comprend. Et il dit notez mon nom quand même.

Hamilton nota. Il inscrivit le nom, l'adresse, la description des huit objets, les noms des deux témoins. Il signa la page et en remit une copie à Mahmoud al-Tawil.

Le commerçant prit le papier, le plia soigneusement et le glissa dans sa robe. Il remercia sans chaleur et sortit avec son fils. Dans la cour, il s'arrêta un instant et regarda les caisses empilées contre le mur. Il ne dit rien. Il repartit vers la ville.

Denon resta dans l'encadrement de la porte. Il pensait à la figurine en bronze d'Osiris. À la page de son carnet où il l'avait dessinée. La figurine partirait à Londres. Le dessin partirait à Paris. Le nom de Mahmoud al-Tawil resterait dans un registre britannique que personne ne retrouverait probablement jamais. Tout cela était consigné. Rien de tout cela ne serait rendu.

Il y avait des victimes concrètes, des propriétaires dépossédés, des réclamations légitimes que ni la France ni l'Angleterre n'était en mesure de traiter équitablement.

Le 22 septembre au soir, le procès-verbal final fut signé dans la cour de l'entrepôt.

On avait dressé une table dans la cour, à la même place que les semaines précédentes, sous le même auvent de toile que le soleil de septembre décolorait par le bas. Le secrétaire d'Hamilton avait posé les deux copies du document côte à côte, rédigées en français pour l'une, en anglais pour l'autre, chacune munie de ses annexes numérotées. Vingt-deux pages par exemplaire. Le secrétaire avait aligné les plumes, les encriers, le tampon de cire. Il faisait cela avec le soin méticuleux des gens qui savent que leur travail sera archivé.

Hamilton arriva le premier, avec deux officiers en témoins. Fourier représentait les Français avec Denon. Jomard était là aussi, en retrait, sans rôle officiel, mais il avait voulu voir.

Hamilton signa le premier. Le protocole l'exigeait. La partie ayant imposé ses conditions signait avant. Il le fit sans hésitation, le geste de quelqu'un qui a déjà signé beaucoup de choses dans beaucoup de pays.

Denon prit la plume. Il la tint un instant sans écrire. Ce n'était pas une hésitation au sens propre, la décision était prise depuis

longtemps, il n'y avait pas d'alternative. C'était autre chose. Le temps que met la main à accepter ce que l'esprit a déjà accepté. Il signa. L'encre sécha rapidement dans la chaleur du soir.

Fourier signa ensuite. Le secrétaire tamponna les deux copies avec la cire des deux parties, rouge pour les Britanniques, bleue pour les Français. Chaque tampon laissait une empreinte nette dans la cire molle. Le son du tampon sur la cire était sourd, définitif.

Jomard compta machinalement les annexes. Vingt-deux pages, quarante-quatre feuillets au total. Dans ces feuillets, la liste des grandes antiquités saisies par les Britanniques, la liste des collections scientifiques reconnues aux Français, les clauses d'accès mutuel, les garanties de transport. Des chiffres, des descriptions, des catégories. Rien dans ces pages ne disait ce que pesait le sarcophage de Nectanébo, ni combien de temps avait duré la journée où Denon l'avait dessiné.

Les deux copies furent remises aux parties. Hamilton glissa la sienne dans sa sacoche sans la regarder davantage. Denon tint la sienne un moment entre les mains, comme s'il en estimait le poids. Le partage était consigné. Ce qui était à Londres était à Londres. Ce qui était à Paris était à Paris. Ce qui était toujours là, dans ces ruelles et ces marchés et ces chantiers de fouilles, n'appartenait à personne de ce côté-ci de la table.

Personne ne dit rien pendant quelques secondes. Puis un des officiers britanniques toussota, et tout le monde bougea en même temps.

Hamilton fit une dernière remarque que Denon trouva juste dans sa formulation.

— Ce que nous avons fait ici sera jugé différemment par les générations futures. Je ne sais pas si ce jugement nous sera favorable. Mais nous avons au moins essayé de le faire avec une certaine équité.

Denon ne répondit pas. Il était trop fatigué pour la philosophie. Mais il nota la phrase dans son carnet le soir même, avec la date et le contexte. Elle figurerait, légèrement paraphrasée, dans la préface de son *Voyage dans la Basse et la Haute Égypte*.

IV - Les adieux

Une fois que toutes les négociations concernant le partage des collections furent achevées, les savants français et les commissaires britanniques passèrent les derniers jours de septembre à emballer les objets à transporter vers leurs destinations respectives.

Du côté britannique, les grandes antiquités étaient déjà en caisse depuis le 4 septembre. Les hommes de Clarke n'avaient plus qu'à vérifier les sangles et les scelllements. Dans la cour de l'entrepôt, les caisses clouées — la Pierre de Rosette, les sarcophages, les statues sur leurs chariots — attendaient le chargement sans que personne ne les ouvrît davantage. Ce qui avait été tranché lors des négociations était tranché. Il n'y avait rien à rouvrir.

Denon observait silencieusement ces préparatifs avec des sentiments mélangés d'amertume et de résignation. Il savait que ces objets partiraient définitivement pour Londres et qu'il ne les reverrait jamais de sa vie. Mais au moins il avait sauvé ses dessins qui permettraient de préserver visuellement la mémoire de ces monuments même si les objets physiques étaient perdus pour la France.

Le 24 septembre, Hamilton vint remercier Denon et Fourier pour leur coopération relative pendant les négociations.

Les savants français, de leur côté, emballèrent les collections qu'ils avaient réussi à sauver.

Chaque savant dressa un inventaire détaillé de tout ce qu'il emportait, listant méticuleusement chaque objet, chaque manuscrit, chaque dessin.

Le 25 septembre, une inspection préliminaire eut lieu sous la supervision conjointe d'un officier britannique et de Fourier. Chaque caisse fut ouverte, son contenu vérifié contre l'inventaire, puis refermée.

Le 26 septembre au soir, tous les préparatifs d'emballage étaient achevés. Les savants français étaient prêts à embarquer pour le retour en France dès que les navires britanniques seraient disponibles.

Dans les dernières heures de cette journée du 26 septembre, Denon réunit ses assistants pour une vérification finale. Il fit déballer et réexaminer chaque tube métallique contenant des dessins, vérifia que les bouchons étaient hermétiques, que les tubes ne présentaient aucune fissure. Il fit de même avec les liasses de papiers, les cartons de notes, les portefeuilles d'estampages. Tout ce que la Commission rapporterait en France tenait dans quelques caisses et quelques rouleaux de cuivre. C'était peu pour trois ans et demi de travail. C'était tout.

— Nous n'avons rien oublié ?

— Rien d'essentiel. Les instruments de mesure sont dans la caisse numéro trois. Les carnets de relèvement architectural dans la caisse quatre. Vos dessins dans les tubes un à sept. Les estampages de Marcel dans les portefeuilles. Les journaux de l'Institut dans la caisse cinq.

Denon regarda les tubes métalliques. À l'intérieur, enroulées et calées dans du papier de coton, se trouvaient les planches qui représentaient toute l'Égypte ancienne que l'armée avait traversée, réduite à des lignes et des hachures sur du papier épais. Ce papier était désormais plus précieux que les monuments eux-mêmes, car il était reproductible à l'infini par la gravure, transmissible à travers le temps et l'espace.

La nuit du vingt-six au 27 septembre, Denon ne dort pas. Il resta assis dans sa chambre, les tubes métalliques alignés contre le mur à sa gauche, et travailla à la mise au point de l'index de ses

dessins, une liste alphabétique et thématique de tous les monuments documentés, classés par site, par époque, par type architectural.

Cet index, qu'il termina vers quatre heures du matin, serait la première table des matières de ce qui deviendrait la *Description de l'Égypte*. Il listait quatre cent trente-deux dessins couvrant cent quatre-vingt-six sites différents, de l'île de Philaë au sud à Alexandrie au nord. Pour chaque dessin, il notait s'il s'agissait d'une vue d'ensemble, d'un détail architectural, d'une inscription, d'une représentation figurée.

À l'aube, il referma l'index et le plaça dans le tube numéro un, avec ses carnets les plus précieux. Il était prêt. L'Égypte était dans les tubes. Il pouvait partir. Il souffla la lampe.

Le sceau définitif des caisses fut apposé le 27 septembre à dix heures du matin. Un officier britannique, deux témoins français, un notaire militaire improvisé en la circonstance. La cérémonie était simple mais ses implications étaient énormes. Ces quarante-deux caisses allaient traverser la Méditerranée et rejoindre les collections nationales françaises. C'était, après tout ce qui s'était passé, une victoire partielle mais réelle.

Jomard grava mentalement la scène en se disant qu'il la décrirait dans ses mémoires. Ce qui l'impressionnait n'était pas le spectacle en lui-même mais ce qu'il représentait. La fin d'une période de sa vie qui ne ressemblerait à aucune autre. À vingt-quatre ans, il avait déjà vécu quelque chose que la plupart des hommes ne vivaient jamais.

Denon, lui, ne pensait pas à l'avenir. Il pensait aux pyramides, aux colosses de Memnon, aux temples de Philaë. À tout ce qu'il n'avait pas eu le temps de dessiner.

Le 29 septembre, les savants français apprirent que les navires britanniques destinés à les transporter vers la France seraient prêts à embarquer les passagers dans deux jours. Cette nouvelle précipita les derniers préparatifs.

Le 30 septembre au matin, les savants français reçurent l'ordre officiel de se tenir prêts à embarquer le lendemain sur les navires de transport britanniques qui les ramèneraient en France via Malte.

Avant l'embarquement, Hamilton rendit une dernière visite aux savants français. Il apportait les laissez-passer officiels qui autoriseraient le transport de leurs caisses à travers les contrôles portuaires britanniques. Ce document, signé et tamponné, était la garantie formelle que personne ne tenterait de saisir leurs effets à la dernière minute.

— Voici vos sauf-conduits. Je vous souhaite un bon voyage de retour.

Il remit à Denon la liasse de papiers.

— Et je vous souhaite de faire bon usage de ce que vous emportez.

Hamilton eut un sourire bref. Il avait compris. Dans ce contexte, faire bon usage de la Pierre de Rosette, des sarcophages, des momies royales signifiait les étudier sérieusement, les rendre accessibles aux savants, en tirer une connaissance qui bénéficie à tous. Ce serait la seule justification moralement acceptable de ce qu'il avait fait ici.

— Nous ferons de notre mieux.

Ce fut tout. Ils ne se revirent jamais.

Le dernier soir, les savants se retrouvèrent ensemble sans Hamilton ni les officiers britanniques. Ils mangèrent peu et parlèrent longtemps. Chacun avait ses regrets, les sites non visités, les inscriptions non copiées, les monuments qu'un an de plus aurait permis d'étudier. Mais chacun savait aussi qu'ils avaient accompli quelque chose qui ne s'était jamais fait et qui ne se referait pas de la même façon.

La nuit du trente septembre au premier octobre, Denon ne dormit pas. Étendu sur sa paille dans l'entrepôt, écoutant le bruit de la mer et les cris des mouettes, il laissa défiler mentalement les

trois années écoulées. Le débarquement à Alexandrie, la marche désertique, la première vue des pyramides, les temples de Haute-Égypte, la révolte du Caire, la Pierre de Rosette, la mort de Kléber, les négociations épuisantes avec Hamilton. Tout cela lui semblait appartenir à une autre vie, vécue par un homme plus jeune et plus naïf que celui qu'il était devenu.

Il se leva à l'aube, alla vérifier une dernière fois que les tubes étaient bien arrimés, et sortit sur le quai. La mer était calme sous un ciel encore sombre. Quelques étoiles subsistaient à l'ouest. Sur les navires en rade, des lanternes brillaient. Dans quelques heures, il serait à bord. Dans quelques semaines, à Paris.

Le matin du 1er octobre, les adieux prirent des formes diverses selon les tempéraments. Denon, qui avait noué quelques liens durables avec des érudits égyptiens du Caire, rendit une dernière visite à un cheikh de l'al-Azhar avec qui il avait eu des échanges sur les monuments pharaoniques. Le cheikh, vieux lettré qui lisait l'arabe, le persan et le turc mais pas le français, s'était montré d'une curiosité authentique pour les dessins que Denon lui avait montrés.

— Il dit que les pharaons étaient des géants, traduit l'interprète. Des géants qui construisaient pour l'éternité parce qu'ils croyaient qu'ils y vivraient.

— Il n'a peut-être pas tort. Ces monuments ont survécu à tous les empires qui ont occupé cette terre. Ils survivront aux nôtres. Le cheikh dit quelque chose d'autre. L'interprète hésita avant de traduire.

— Il dit : vous avez regardé ces pierres comme si elles avaient une âme. C'est bien. La différence compte, même si vous êtes partis.

Denon nota cette phrase. Elle rejoignait la remarque du vieux marchand du Caire. Il commençait à comprendre que ce regard attentif qu'ils avaient posé sur l'Égypte ancienne avait eu,

indépendamment de toute considération politique et militaire, une valeur propre que les Égyptiens eux-mêmes reconnaissaient. L'embarquement se fit en fin de matinée du 1er octobre. Les navires britanniques avaient mouillé à quelques centaines de mètres du quai. Des chaloupes assuraient la navette entre le quai et les bâtiments. Les caisses des Français furent chargées en premier, par accord avec Hamilton qui avait compris l'anxiété des savants concernant leurs collections.

Les navires s'appelaient HMS Peterel, HMS Alceste et HMS Unité. Ce dernier était une frégate française passée sous pavillon britannique, rebaptisée par les Anglais.

— Attention, dit Geoffroy à un marin qui soulevait une de ses caisses de bocaux par un seul côté. Elle est fragile.

Le marin la retourna dans tous les sens pour estimer son équilibre, puis la posa dans la chaloupe avec les autres. Geoffroy serra les dents.

Ce qui le préoccupait était la place en cale. Les cales de frégate étaient sombres, humides, mal aérées, soumises aux chocs du tangage et de la houle. Les bocaux d'alcool étaient le problème le plus sérieux. Si une caisse se renversait dans la cale pendant une tempête, si le bois cédait sous le choc, les bocaux se brisaient, l'alcool se répandait, et si une lanterne était à proximité il y avait risque d'incendie dans la cale. Il avait signalé ce risque au capitaine britannique, qui avait compris et autorisé à placer les caisses les plus fragiles dans un espace accessible au pont inférieur.

Denon monta dans la chaloupe en dernier. Il regarda une dernière fois Alexandrie depuis le niveau de l'eau. Les maisons blanches aux terrasses plates, les minarets élancés, la citadelle érigée sur les ruines du Phare antique, et derrière tout cela le désert qui commençait, la vallée du Nil qui disparaissait vers le sud, les monuments innombrables que l'armée n'avait pas tous atteints.

— Il y a encore tellement à voir, murmura-t-il.

— Il y en aura toujours, ajouta Jomard qui était monté dans la même chaloupe. C'est la nature de l'Égypte. Elle est inépuisable. La chaloupe s'éloigna du quai. Denon ne se retourna pas. Il gardait devant les yeux l'image d'Alexandrie telle qu'elle était ce matin-là, nette et lumineuse dans l'air sec d'octobre.

Le départ d'Alexandrie le 1er octobre se fit dans une lumière du matin qui rendait la ville d'une beauté presque douloureuse. Le port, les bâtiments blanchis à la chaux, les minarets, le phare. Tout cela était d'une netteté parfaite dans l'air sec de l'automne méditerranéen. Denon grava mentalement cette image. Il était trop ému pour sortir ses carnets.

Les navires britanniques partirent en convoi, les bâtiments français d'escorte en arrière. Depuis le pont, les savants regardaient s'éloigner l'Égypte. Certains pleuraient discrètement. D'autres étaient silencieux. Quelques-uns, épuisés, s'étaient allongés sur le pont et dormaient déjà.

— C'est fini, dit simplement Fourier en regardant la ligne du rivage s'estomper dans la brume de chaleur. Et c'est aussi commencé.

Denon regardait le rivage disparaître.

Installé à bord, il refusa de laisser ses tubes de cuivre dans la cale. Il les porta dans sa couchette, l'espace qu'on lui avait attribué dans les quartiers des officiers subalternes, un réduit de deux mètres sur un mètre cinquante avec une couchette de toile et un crochet au plafond. Il accrocha ses sacoches au crochet. Vingt-trois tubes, quarante-cinq kilos. La couchette pliait légèrement sous le poids supplémentaire.

Il ne dormit presque pas la première nuit. Chaque mouvement du navire faisait osciller les sacoches. Il les regardait dans l'obscurité, comptant les oscillations.

Jomard plaça ses caisses de relevés cartographiques en accord avec le premier lieutenant, fixées aux cloisons par des cordes,

comme du matériel d'artillerie. Méthode militaire pour protéger du tangage.

— Vous avez déjà transporté des cartes précieuses ? lui demanda le lieutenant.

— Non. Mais j'ai vu comment vous arrimez les pièces de canon. Le lieutenant hocha la tête. C'était logique.

À bord, les cent soixante-sept savants et soldats français se retrouvèrent mêlés aux équipages britanniques dans un espace prévu pour deux tiers de ce nombre. Les factions restaient séparées, les Français à l'avant et à bâbord, les Britanniques au centre et à tribord. Mais dans les couloirs étroits, les coursives, les échelles, ils se croisaient vingt fois par jour sans se parler.

Ce que les savants ressentaient, c'était moins de la honte que de l'absurdité. Ils remontaient vers la France sur les navires de ceux qui venaient de leur prendre la Pierre de Rosette et le sarcophage de Nectanébo II. La même flotte qui avait coulé la leur à Aboukir. L'histoire avait une façon de se refermer sur elle-même.

Denon l'écrivit ainsi dans sa lettre du soir. Une lettre qu'il ne finit pas et n'envoya jamais :

« Nous rentrons en France sur les bâtiments de nos vainqueurs, avec leurs laissez-passer dans nos poches et la Pierre de Rosette dans leurs cales. Nous avons pris l'Égypte aux Égyptiens, ils nous l'ont reprise. Les pierres voyagent maintenant vers Londres. Nos dessins voyagent vers Paris dans des tubes de cuivre que je garde dans ma couchette. Je pense que c'est une distinction qui comptera, à long terme. »

Denon froissa la lettre et la jeta, sans les mots pour ce qu'il ressentait. Il tenterait d'en trouver d'autres dans le *Voyage*.

V - La traversée

Le 1er octobre au matin, le navire quitta Alexandrie dans une lumière vive et sèche. Derrière eux, le port, les bâtiments blanchis

à la chaux, les minarets s'effacèrent dans la lumière. Denon les regarda disparaître sans sortir ses carnets. Il était trop ému pour dessiner.

La Méditerranée d'octobre avait ses humeurs. Dès le deuxième jour, un vent du nord-est se leva et la mer se creusa. Le navire se mit à rouler sérieusement. Plusieurs savants, peu habitués à la navigation, passèrent les premiers jours couchés dans leurs cabines — sauf Jomard, qui descendit dans la cale vérifier ses caisses, et Geoffroy Saint-Hilaire, qui remonta les contrôler toutes les deux heures.

Denon resta sur le pont. Il avait fait le voyage aller sans difficulté et avait développé un rapport serein avec la mer au fil des mois égyptiens. Il observait les vagues, les nuages, la lumière changeante, avec le même regard qu'il portait sur les monuments. Attentif, disponible, sans jugement. Un officier britannique, l'un des jeunes sous-lieutenants de Hamilton, vint lui parler.

— Qu'est-ce que vous emportez exactement dans ces tubes ?

— L'Égypte ancienne.

L'officier le regarda sans comprendre.

— Des dessins, précisa Denon. Des relevés de monuments. Des copies d'inscriptions. Tout ce que j'ai pu documenter en trois ans et demi. Il y aura de quoi remplir des tomes entiers.

— Comme une encyclopédie ?

— Avec des images, dit Denon.

L'officier parut satisfait et s'en alla. Denon resta sur le pont encore une heure, regardant la mer. Quelque part derrière l'horizon, les pyramides étaient toujours là. Impassibles. Elles n'attendaient rien.

Au cinquième jour, le vent mollit. La mer retrouva son mouvement régulier. Les savants réapparurent sur le pont, pâles encore mais debout. Chacun reprit sa place, ses carnets, ses calculs. Le travail avait recommencé avant même que Malte fût en vue.

Jomard travaillait sur ses notes de mesure, traquant les incohérences. Plusieurs se laissaient résoudre. Deux résistaient.

— Regardez ces mesures. Il posa ses carnets sur le bastingage. La base de la pyramide de Khéphren est légèrement plus longue sur l'axe est-ouest que sur l'axe nord-sud. Pas beaucoup. Vingt centimètres sur deux cent quinze mètres. Mais c'est répété sur les trois grandes pyramides de Gizeh.

— Une erreur de vos mesures ?

— Possible. Mais improbable. J'ai mesuré chaque côté trois fois.

— Alors ?

— Alors leurs mesures tiennent compte de la courbure de la terre. La pratique peut précéder la théorie de plusieurs siècles.

Denon le regarda longtemps.

— Publiez ça.

— Pas maintenant. Ce n'est qu'une hypothèse. Je veux vérifier avec Monge à Paris.

Monge était parti avec Bonaparte. Mais les mesures voyageaient avec Jomard, dans le tube numéro quatre. Ce résultat, publié dans les volumes de *la Description*, ferait de lui l'un des fondateurs de la géodésie moderne. Ce soir-là sur le pont, Jomard était seulement un homme de vingt-quatre ans qui n'arrivait pas à dormir.

Ce que Jomard ne disait pas — ce qu'il n'avait dit à personne depuis le départ d'Alexandrie — c'est que l'hypothèse l'effrayait autant qu'elle l'enthousiasmait. Si les bâtisseurs des pyramides avaient connu la courbure de la terre, cela voulait dire que quelque chose avait été perdu. Non pas oublié — les connaissances s'oublient — mais perdu au sens fort : détruit, dispersé, rendu inaccessible. Vingt siècles de conquêtes, de pillages, d'incendies. La bibliothèque d'Alexandrie. Les papyrus que les soldats d'Auguste avaient brûlés sans lire. La longue indifférence des occupants successifs envers ce que les murs contenaient.

Il sortit de son manteau le carnet numéro dix-sept, celui qu'il avait réservé aux hypothèses non vérifiées. Il y avait noté, au fil des mois, les observations qui résistaient à l'explication immédiate. L'orientation astronomique des temples. L'absence de toute erreur dans les proportions du grand temple d'Amon à Karnak sur une longueur de cinq cents mètres. Les conduits de ventilation des chambres funéraires, qui pointaient vers des étoiles précises selon un calcul qu'il n'avait pas encore entièrement reconstitué.

Les pyramides n'étaient pas des tombes uniquement. Peut-être pas des tombes du tout, au sens où on entendait le mot en France. Elles étaient des instruments. Des machines à mesurer le monde, à fixer le ciel dans la pierre, à transmettre à ceux qui viendraient après un savoir que le papyrus ne pouvait pas garantir. Parce que le papyrus brûle. La pierre, moins.

Il referma le carnet. C'était une hypothèse trop large pour une note de bas de page. Elle demandait dix ans de travail. Il avait vingt-quatre ans. Il avait le temps.

La nuit était tombée. Les étoiles sur la Méditerranée étaient moins lumineuses qu'au-dessus du désert. Il chercha Orion — la constellation qui marquait l'alignement des trois pyramides de Gizeh selon une théorie qu'il n'avait pas encore formalisée — et le trouva, bas sur l'horizon, les trois étoiles de la ceinture légèrement inclinées vers le sud. Il resta à les regarder jusqu'à ce que le froid le force à rentrer. Dans le tube numéro quatre, entre deux rouleaux de papier huilé, il avait glissé une petite feuille pliée en quatre sur laquelle il avait copié, à Gizeh, les mesures exactes des bases. Ces chiffres-là ne mentiraient pas. C'était son ancre.

Sur le pont arrière, Fourier rédigeait. Il cherchait depuis plusieurs jours l'ouverture de l'introduction historique de *la Description*. La phrase qui ferait comprendre au lecteur pourquoi l'Égypte importait plus que toute autre civilisation ancienne. Le problème n'était pas la matière. Le problème était le ton. S'il adoptait celui du savant, il perdrait le lecteur cultivé qui voulait être ému. S'il

Il avait rempli et déchiré onze premières pages. Il y avait dans ces onze tentatives la même erreur : il commençait par l'expédition. « Le 19 mai 1798, l'armée française appareilla de Toulon. » Ou : « La Commission des sciences et des arts, composée de cent soixante-sept membres. » Des formules correctes qui disaient à un lecteur qu'il allait lire un rapport. Ce n'était pas un rapport.

Ce qu'il cherchait — et ne trouvait pas — c'était le mot qui ferait comprendre au lecteur pourquoi l'Égypte était différente de tous les autres pays. Pas plus belle, pas plus ancienne au sens ordinaire. Autrement ancienne. L'ancienneté comme une propriété physique de l'air, de la pierre, du fleuve. Il avait trois mille ans d'histoire à faire tenir dans une préface. Et personne encore n'avait trouvé comment écrire trois mille ans.

— Par quoi commencer ? dit-il à voix haute, autant pour lui-même que pour Denon qui l'écoutait.

— Par ce qui ne change pas. Le Nil. La crue annuelle. Les saisons. Tout le reste — les pharaons, les dynasties, les conquêtes — est éphémère par rapport à ça. Commencez par la géographie. Le reste suivra.

Fourier nota. Il sentit une chose se dénouer dans sa poitrine. Pas la géographie au sens technique, pas les latitudes, les méridiens. La géographie au sens de la forme du monde telle qu'elle contraignait les hommes. Le Nil qui monte et descend. La vallée entre deux déserts. La civilisation comme réponse à une contrainte physique. Cela, il pouvait l'écrire.

Il commença la douzième page. Cette fois il ne la déchira pas. Il écrivit trois lignes, les relut. Elles tenaient. La troisième affirmait que le Nil traversait les siècles sans que les siècles le traversent. Ce n'était pas parfait. Mais c'était vivant. C'était un début. Il continua.

Geoffroy Saint-Hilaire, pendant ces mêmes journées, rédigeait les notes qui deviendraient ses premiers articles sur la faune nilotique. Il travaillait dans sa cabine, entouré de bocaux arrimés

contre le roulis. L'odeur d'alcool qui préservait les animaux flottait dans l'espace étroit.

— Vous pensez à quoi, quand vous écrivez ces descriptions ? lui demanda Jomard un soir.

— Je pense à ceux qui liront dans cinquante ans. Je veux qu'ils voient ce que j'ai vu. Ni plus ni moins. Juste ce qui est.

C'était sa devise sans l'avoir formulée : rendre fidèlement, transmettre sans trahir, laisser à la postérité une observation, pas une interprétation.

Le 10 octobre au matin, le navire entra dans le port de La Valette. Les savants descendirent à terre et se promènèrent en petits groupes dans les rues de la ville fortifiée. Un an à peine s'était écoulé depuis que la garnison française avait évacué l'île sous la pression britannique, et le drapeau de l'Union Jack flottait maintenant sur les bastions que Denon avait vus arborer le tricolore lors du passage de juin 1798.

— Nous avons pris cette île en trois jours, dit Fourier avec une ironie mélancolique en contemplant les fortifications de La Valette. Nous l'avons perdue sans même livrer bataille. Telle est notre histoire égyptienne en résumé : des victoires éclatantes, des abandons silencieux.

Denon s'installa devant la co-cathédrale Saint-Jean et dessina rapidement sa façade baroque. Non pour *la Description* qui ne concernait que l'Égypte, mais pour lui-même, comme un geste instinctif de sa main qui ne savait plus rester oisive devant un édifice remarquable. Le dessin prit vingt minutes. Quand il releva les yeux, Jomard se tenait derrière lui.

— Vous dessinez encore, dit Jomard avec une affection teintée d'admiration.

— Je dessinerai toujours. C'est ma manière de voir le monde.

Le soir, les savants se retrouvèrent à l'auberge pour dîner. La conversation porta naturellement sur ce que chacun comptait faire à son retour à Paris. Geoffroy Saint-Hilaire voulait

reprandre son poste au Muséum d'histoire naturelle. Fourier pensait à la préfecture de l'Isère que Bonaparte lui avait promise. Marcel évoqua avec nostalgie l'Imprimerie nationale.

— Et vous, Denon ? demanda Geoffroy Saint-Hilaire.

— Moi ? Je travaillerai. Voilà tout. Ces dessins ne se graveront pas tout seuls.

Le 11 octobre à l'aube, le navire leva l'ancre et reprit sa route vers le nord-ouest. La Méditerranée occidentale, plus fraîche et plus agitée que la mer orientale, leur rappelait par ses couleurs gris-vert les côtes provençales de leur jeunesse.

Pendant cette dernière partie de la traversée — une dizaine de jours depuis Malte — les savants se retrouvèrent chaque jour dans la grande cabine pour discuter de *la Description*. Qui écrirait quoi. Dans quel ordre. Combien de volumes.

— Cette Description devra être une encyclopédie, dit Fourier. Pas quelques planches avec des notices mais tout ce que nous avons vu, mesuré, observé. Les monuments, la géographie, l'histoire naturelle, la société contemporaine. Vingt volumes minimum.

— Ces planches seront parfaites ou elles ne seront pas, dit Denon. Les meilleurs graveurs de Paris, autant de temps qu'il faudra. Un défaut, on recommence.

Jomard voulait un atlas géographique complet, les premières cartes exactes de toute la vallée du Nil. Geoffroy réclamait une place de choix pour l'histoire naturelle. Marcel pensait aux estampages de la Pierre de Rosette.

Chacun pensait à ce qui resterait de lui. Jomard, à l'avant du navire, releva les yeux de ses carnets. La côte était invisible encore. Il pensa aux mesures dans ses tubes : dans cent ans, quelqu'un les utiliserait sans savoir son nom. Cela lui suffisait.

Le 16 octobre, par une après-midi limpide d'automne, la France apparut enfin à l'horizon : d'abord une ligne sombre et basse,

puis, en se rapprochant, le profil de caps et de collines. La France. Ils ne dirent rien. Il n'y avait rien à dire.

Le 17 octobre, à six heures du matin, le navire entra dans les eaux côtières de la Provence. La lumière d'automne sur la mer était différente de celle de la Méditerranée orientale. Plus pâle, plus diffuse, avec une légèreté qui contrastait avec la densité lumineuse de l'Égypte.

— Je reconnais cette lumière, dit Denon à Jomard. C'est la lumière de France. Je ne savais pas que la lumière avait une patrie.

La côte se rapprochait. On distinguait maintenant les falaises calcaires, les calanques, les premières maisons de pêcheurs.

— Nous rentrons.

Ce mot simple contenait tout : le soulagement, le regret, la fatigue, la perspective du travail qui attendait. Comme si l'Égypte avait été une parenthèse et que la vraie vie reprenait maintenant. Mais les deux savants savaient que c'était l'inverse. La vraie vie avait été là-bas, dans ces années intenses. Ce qui s'ouvrait devant eux, c'était le monde ordinaire.

VI - Le retour en France

Le navire accosta à Toulon le 18 novembre 1801, trois ans et six mois après le départ de l'escadre française de ce même port en mai 1798. Les circonstances du retour contrastaient avec celles du départ. Au lieu de la flotte de trois cent cinquante navires transportant trente-huit mille soldats, quelques navires britanniques ramenaient les restes d'une armée vaincue.

Les savants débarquèrent à Toulon avec des sentiments qu'aucun d'eux n'aurait su nommer précisément. La France avait changé. Ils avaient changé davantage.

Denon descendit la passerelle du navire britannique et mit le pied sur le quai de Toulon. La pierre mouillée, froide. L'odeur de sel et de goudron. Des mouettes criant au-dessus du port.

Denon s'arrêta, laissant les autres le dépasser, sans rien dire ni embrasser le sol. Il regarda le quai, les bâtiments, la colline au-dessus de la ville, le ciel gris de novembre. L'air était froid et humide. Un froid de Méditerranée en novembre, différent du froid sec de l'Égypte. Il le prit dans ses poumons et attendit que son corps s'en souvienne.

Les caisses — dessins de Denon, collections de Geoffroy Saint-Hilaire, estampages de Marcel, instruments, manuscrits — furent déchargées sous leur surveillance.

Ils se réunirent dans une auberge de Toulon.

— À l'Égypte. Denon leva son verre. À ceux qui n'en sont pas revenus.

Ils burent en silence. La soirée s'acheva tôt.

Le lendemain matin, les autorités portuaires de Toulon envoyèrent un officier pour procéder au déchargement officiel des caisses. L'officier était jeune, ne connaissant rien de l'expédition d'Égypte sinon ce qu'on en avait dit dans les gazettes parisiennes. Il examina les manifestes de transport avec méticulosité administrative, compta les caisses, désigna un entrepôt sécurisé proche du quai.

— Ces objets constituent le patrimoine scientifique de la République, lui dit Denon avec une autorité qui ne souffrait pas de contestation. Ils seront acheminés à Paris sous escorte dès que possible. Veillez à ce que les entrepôts soient secs et correctement fermés à clé.

L'officier s'inclina et exécuta. Denon avait retrouvé instinctivement le ton du fonctionnaire parisien, l'assurance de celui qui parle au nom d'une institution. Trois ans d'Égypte n'avaient pas effacé cela.

Dans l'après-midi, plusieurs des savants se retrouvèrent dans les bureaux de la préfecture maritime pour rédiger leurs premiers rapports officiels à destination du ministère de l'Intérieur. Ces rapports devaient établir que la Commission des Sciences et des

Arts avait accompli sa mission, que ses collections étaient intactes pour la partie sauvegardée, que le travail de publication pouvait commencer. Fourier rédigea le rapport principal d'une main sûre, sans mentionner les pertes infligées par les Britanniques autrement que dans une note factuelle en annexe.

— Laissons la politique à ceux qui en feront usage. Notre rôle est d'exposer ce que nous avons fait et ce que nous avons rapporté. Le reste appartient aux historiens et aux diplomates.

Jomard, relisant le rapport par-dessus son épaule, acquiesça. Il avait vingt-quatre ans. Toute sa vie s'ouvrait devant lui, et cette vie était déjà marquée d'une expérience que la plupart des hommes n'auraient jamais. Cela lui suffirait. Cette pensée le réconforta.

Les dernières heures à Toulon furent consacrées à des formalités administratives qui contrastaient avec l'extraordinaire de ce qui venait de se vivre. Des formulaires, des signatures, des tampons officiels. La bureaucratie du Consulat absorbait l'expédition d'Égypte dans ses circuits ordinaires.

Denon remarqua avec une ironie silencieuse que le fonctionnaire qui enregistrait les caisses de la Commission les traitait de la même manière qu'il aurait traité un chargement de farine ou de laine. Le caractère exceptionnel du contenu n'apparaissait nulle part. Quarante-deux caisses. C'est tout ce que la bureaucratie voyait.

— C'est ainsi que les civilisations préservent leur mémoire. Dans des formulaires administratifs que personne ne lit.

Fourier sourit. C'était vrai, et c'était aussi le principe sur lequel reposait son espoir que la *Description de l'Égypte* survivrait aux régimes et aux guerres. Elle serait cataloguée, inventoriée,

Le lendemain matin, ils prirent la route de Paris.

Le voyage dura environ une semaine par la route principale qui traversait la vallée du Rhône puis continuait vers le nord à travers la Bourgogne. Les savants voyageaient en diligences publiques,

leurs bagages précieux suivant séparément dans des chariots de transport sécurisés.

Pendant ce voyage, ils eurent l'occasion d'observer la France et de constater les changements politiques majeurs qui s'étaient produits pendant leur exil égyptien. La France avait changé de régime.

À Avignon, une foule attendait devant la diligence. Des gens demandaient des nouvelles de fils, de frères, de maris dont ils avaient perdu la trace depuis trois ans. Fourier descendit et répondit patiemment. Il ne savait pas pour tous.

Cette scène le marqua davantage que les pyramides. La grande aventure avait pour fond une réalité simple : des gens qui attendaient. Il y avait une femme d'une cinquantaine d'années qui tenait à la main un portrait miniature. Elle n'avait rien demandé. Elle avait juste regardé les visages des soldats qui descendaient. Fourier avait détourné les yeux. Certains attendraient toujours.

Le passage par Lyon fut l'occasion d'une halte de deux jours. Plusieurs savants avaient des familles ou des amis dans la région et en profitèrent pour des retrouvailles improvisées. Fourier, dont la famille était en Auxerre, se contenta d'envoyer une lettre depuis Lyon annonçant son arrivée prochaine à Paris.

Denon, lui, profita de ces deux jours lyonnais pour rendre visite à un graveur célèbre dont il avait vu le travail avant l'expédition. Il voulait évaluer si ce graveur pourrait être associé à la production des planches de *la Description*.

— Voici des exemples. Il déplia quelques-uns de ses carnets sur la table de l'atelier.

Le graveur examina longuement les dessins. Ses yeux de technicien évaluaient les difficultés. Les lignes hiéroglyphiques exigeaient une précision extrême, les bas-reliefs avaient des nuances de profondeur difficiles à rendre en gravure à plat, les vues d'ensemble des temples nécessitaient une maîtrise de la perspective que tous les graveurs ne possédaient pas.

— C'est du travail sérieux. Je peux le faire. Mais il me faudra du temps. Beaucoup de temps.

Denon regarda les mains du graveur. Grandes, stables, les callosités aux endroits précis que seule la burette produit. Des mains différentes des siennes. Les siennes dessinaient. Les siennes graveraient. Ce passage d'un geste à l'autre était la chose qu'il comprenait encore mal. Il faudrait apprendre ensemble.

— Nous avons du temps. Ce que nous n'avons pas, c'est le droit de bâcler.

Ils s'accordèrent sur des conditions de principe. Denon nota le nom dans son carnet. Ce graveur lyonnais était exactement ce qu'il cherchait.

Le soir, en regagnant l'auberge, Denon retrouva Fourier dans la salle commune.

— Bonaparte nous a abandonnés, dit-il. Et maintenant il va utiliser notre travail pour sa gloire.

Fourier tenta de modérer ce jugement sévère.

— Sans lui, nous n'aurions pas été là-bas. Et il a les moyens de financer *la Description*. Gardons ces deux faits en tête.

À Lyon, Denon acheta dans une librairie un exemplaire de sa propre correspondance avec l'Institut, publiée pendant son absence. Le libraire ne l'avait pas reconnu. Lire ses lettres d'Égypte depuis la France lui donnait une impression étrange. Comme si un autre homme avait vécu cette expérience et lui en rendait compte de loin. Il reconnaissait les mots mais pas tout à fait la voix. Son écriture avait changé. Elle était devenue plus directe, moins soucieuse des effets. C'était peut-être une bonne nouvelle.

— Je ne suis plus le même homme qui est parti de Toulon en mai quatre-vingt-dix-huit, dit-il à Jomard sur la route.

— Non. Personne ne l'est.

L'entrée dans Paris par le faubourg Saint-Antoine se fit au crépuscule. La ville était plus grande dans son souvenir qu'elle ne

l'était réellement. Il avait idéalisé Paris pendant les mois d'Égypte, jusqu'à en faire un symbole de tout ce qu'il n'avait pas. La réalité de la ville le frappait par sa cohérence prosaïque. Les mêmes rues, les mêmes odeurs, les mêmes bruits de charrettes sur les pavés.

— Paris est toujours Paris.

— Vous revenez de loin, Monsieur ? demanda le cocher.

— D'Égypte.

— Ah, dit le cocher. On dit que c'est beau.

— C'est plus que beau. Mais il faut rentrer pour savoir ce que ça vaut.

L'arrivée à Paris le 25 novembre fut plus discrète que ne l'auraient souhaité certains. Pas de défilé, pas de réception officielle, pas de discours. L'armée d'Orient était rentrée en vaincu, et le gouvernement consulaire n'avait aucune raison de célébrer une capitulation. Bonaparte avait déjà reconstruit sa légende sans l'Égypte. La campagne était devenue dans les discours officiels une parenthèse généreuse, un acte d'intérêt scientifique qui avait failli face aux circonstances, et non une défaite militaire pure et simple.

Denon laissa ses compagnons s'éparpiller et rentra seul chez lui, rue Saint-Dominique. L'appartement était fermé. Une gouvernante qu'il avait prévenu par courrier de Toulon avait fait rouvrir les volets. Il entra, posa son manteau, s'assit dans le fauteuil où il avait l'habitude de lire. Il y avait du feu dans la cheminée. La chaleur sur son visage était douce, stable, une chaleur de bois brûlé qui n'avait rien à voir avec celle de l'Égypte.

Tout était à la même place. La bibliothèque, les tableaux, le bureau. Trois ans d'Égypte et Paris n'avait pas bougé.

Il prit un carnet vierge sur l'étagère, le premier qu'il trouva, et écrivit en tête de la première page : « Décembre 1801 — Les travaux commencent. » Puis il referma le carnet et alla se coucher.

Les retrouvailles familiales eurent lieu dans les jours suivants, au fur et à mesure que les nouvelles se répandaient parmi les proches.

Les parents, les amis, les anciens collègues. Chacun voulait des récits, des descriptions, des anecdotes. Les pyramides étaient-elles vraiment aussi grandes que les voyageurs le prétendaient ? La chaleur était-elle supportable ? Avait-on vraiment eu aussi peur que les lettres le laissaient entendre ?

Denon répondait patiemment, calibrant ses récits selon ses interlocuteurs. Avec ses parents il évitait les détails des combats et des maladies. Avec ses amis savants il entrait dans le détail des monuments. Avec le grand public il gardait le registre de l'étonnement et du merveilleux. Cette aptitude à moduler le récit selon l'auditoire, il la reconnaissait en lui comme un art acquis dans les salons d'Ancien Régime. Elle lui serait utile pour *la Description*.

— Plus encore. Les rumeurs sont toujours inférieures à la réalité pour ce qu'on ne peut pas imaginer.

Cette formule lui valut quelques regards incrédules et quelques invitations à dîner chez des Parisiens curieux d'entendre ses aventures. Il les accepta, raconta, mais toujours avec le sentiment que les mots trahissaient l'expérience. L'Égypte ne se racontait pas. Elle s'était vécue. Et maintenant elle vivait dans les tubes de cuivre empilés dans son appartement, attendant d'être traduite en planches gravées.

Il s'endormit cette nuit-là avec cette pensée. La vraie œuvre n'avait toujours pas commencé. Elle commençait demain, et durerait vingt ans. C'était la mesure exacte de ce qu'ils avaient entrepris. Et vingt ans lui semblaient, en cet instant, à la fois parfaitement raisonnables et parfaitement vertigineux.

En décembre, une fois l'effervescence initiale des retrouvailles passée, les savants commencèrent à s'organiser concrètement *la Description* une fois l'effervescence initiale des retrouvailles passée, les savants commencèrent à s'organiser concrètement

Le 10 décembre, Fourier fut reçu en audience par Bonaparte au palais des Tuileries. Les couloirs étaient larges et froids, la chaleur des cheminées ne descendait pas jusqu'aux antichambres.

Bonaparte l'attendait dans son bureau, debout, comme toujours. Fourier présenta le projet de publication. Bonaparte, qui comprenait l'intérêt politique de glorifier son expédition égyptienne malgré son échec militaire, accueillit favorablement cette proposition.

— Publiez ça, dit Bonaparte. J'en fais un projet d'État.

Bonaparte décréta officiellement que l'État français financerait intégralement la préparation et l'impression de la *Description de l'Égypte* et que cette publication serait considérée comme un projet national prioritaire. Il nomma une commission éditoriale composée de Fourier comme éditeur en chef, Denon comme directeur artistique responsable des planches, et plusieurs autres savants comme éditeurs sectoriels responsables des différentes parties thématiques.

Des bureaux furent fournis aux savants dans un bâtiment gouvernemental à Paris où ils pourraient travailler quotidiennement. Des budgets substantiels furent alloués pour employer des graveurs professionnels, des dessinateurs auxiliaires, des secrétaires copistes.

Denon consacra décembre entier à organiser ses milliers de dessins pour commencer le travail de transformation de ses croquis rapides en planches gravées élaborées. Il classa ses dessins par monuments et par types. Vues d'ensemble, détails architecturaux, bas-reliefs, inscriptions hiéroglyphiques, plans au sol, coupes verticales.

— Ce travail d'organisation préliminaire est indispensable, expliquait-il à ses assistants, avant de pouvoir commencer le travail de gravure proprement dit. Sans une organisation systématique rigoureuse, nous perdriions des semaines à chercher vainement les dessins dont nous aurions besoin. Avec cette organisation méthodique par sites et par types, nous pourrions travailler efficacement.

Il commença à sélectionner les meilleurs graveurs sur cuivre de Paris pour leur confier le travail délicat de reproduire ses dessins. Il rencontra chaque graveur potentiel, examina des échantillons de leur travail antérieur, discuta longuement des standards de qualité qu'il exigerait.

Les premiers contacts avec les graveurs révélèrent une difficulté imprévue. Ces techniciens superbement formés savaient reproduire un original dans n'importe quel style conventionnel. Mais les dessins de Denon n'étaient dans aucun style conventionnel. Ils avaient une liberté de trait, une urgence, une imprécision productive que la gravure académique ne savait pas transcrire.

— Vous devrez former votre œil. Ces conventions ne sont pas des maladresses. Elles obéissent à une logique que vous devez comprendre avant de la reproduire. Un graveur qui ne comprend pas pourquoi un visage égyptien est dessiné ainsi corrigera en faisant des fautes graves.

Le graveur écouta avec attention. Ce travail serait plus long qu'il n'avait prévu. Mais il était clair que Denon ne transigerait pas, et que *la Description* serait le plus grand travail auquel il aurait jamais participé.

Fourier, de son côté, avançait dans la rédaction de la préface historique. Il avait adopté un ton de délibération savante qui convenait à l'ampleur du projet. Chaque phrase était pesée. Il ne voulait pas que *la Description* fût un simple catalogue illustré. Il voulait que ce fût un acte de pensée, un monument intellectuel comparable à l'*Encyclopédie*, un texte qui dirait à la postérité ce que la

Décembre 1801 s'achevait dans ce travail concentré, dans ces bureaux et ces ateliers où la grande œuvre prenait forme. Aucun des savants ne pouvait savoir alors qu'il faudrait des années encore pour la mener à terme, que les vingt-trois volumes *in-folio* de *la Description de l'Égypte* ne seraient complets que vingt ans plus tard. Vingt ans de travail pour rendre compte de trois ans d'expédition. Cette disproportion était peut-être la mesure exacte de ce qu'ils avaient vu.

La réunion du 19 décembre à l'Institut de France fut la première réunion officielle de la Commission des Sciences et des Arts depuis son retour. Fourier en avait organisé la convocation avec soin, envoyant des lettres personnelles à chaque membre encore en vie — une trentaine avaient péri en Égypte — pour les inviter à se retrouver dans la grande salle de l'Institut.

Ils étaient une soixantaine, venus de toute la France. Certains ne s'étaient pas vus depuis Alexandrie, depuis les jours de la capitulation et de l'embarquement. Ils se retrouvèrent avec l'émotion discrète de survivants qui ont partagé une expérience que personne d'autre ne peut entièrement comprendre.

Fourier présida la réunion avec la solennité qu'elle méritait, rappelant les travaux accomplis, les difficultés surmontées, les pertes subies, évoquant les noms des collègues morts, puis présentant le plan de publication de *la Description*, le financement obtenu du gouvernement consulaire, le calendrier prévisionnel.

— Ce travail prendra du temps. Peut-être dix ans. Peut-être plus. Chacun de vous sera sollicité pour contribuer à la rédaction de sa partie. Ce que nous avons commencé en Égypte, nous allons le terminer ici, à Paris, dans nos bureaux et nos bibliothèques. L'aventure était là-bas. L'œuvre sera ici.

Denon, assis dans l'assistance, écouta en pensant aux tubes de cuivre dans son appartement, à tous ces dessins qui attendaient d'être gravés. Le travail qu'il avait fait en Égypte n'était que la moitié du travail. L'autre moitié commençait.

La dernière semaine de décembre fut consacrée à la rédaction du premier rapport officiel de la Commission des Sciences et des Arts au ministre de l'Intérieur. Ce rapport, de quatre-vingt-douze pages, présentait un inventaire de ce que la Commission avait accompli, de ce qu'elle avait rapporté, et de ce qu'elle se proposait de publier.

Fourier en rédigea l'essentiel, Denon la partie artistique, Geoffroy Saint-Hilaire la partie naturaliste. Marcel celle qui concernait

les langues et les manuscrits. Le document, sobre et précis, impressionna le ministre qui le transmit à Bonaparte avec une note favorable.

Bonaparte, qui avait suivi l'état d'avancement des collections depuis son retour en France deux ans plus tôt, convoqua Fourier pour une réunion de travail. Il voulait que la *Description de l'Égypte* fût non seulement un monument scientifique mais aussi un monument politique glorifiant sa campagne orientale. Les deux objectifs n'étaient pas incompatibles, mais leur coexistence obligeait les savants à naviguer avec soin.

— Nous servirons la science, dit Fourier à Denon après la réunion avec Bonaparte. Et nous laisserons Bonaparte croire que nous servons sa gloire. C'est ainsi que les grandes œuvres scientifiques ont toujours été financées.

Denon sourit. Cette formulation était peut-être la plus juste qu'il eût entendue pour décrire leur situation dès le début de l'expédition.

Bonaparte reçut le rapport de la Commission avec un intérêt qui n'était pas feint. Il avait une curiosité intellectuelle réelle pour certains aspects de l'expédition, les pyramides, la Pierre de Rosette, les temples colossaux de Thèbes. Il avait lu le Voyage de Denon dès sa parution et en avait parlé avec des amis.

— Votre Denon écrit bien. C'est rare chez les savants. Ses descriptions des pyramides sont les meilleures que j'aie lues.

— Il voit ce qu'il décrit. C'est un artiste autant qu'un savant.

Bonaparte acquiesça. Il décida que Denon serait nommé directeur général des musées nationaux, poste qu'il occuperait pendant treize ans et depuis lequel il superviserait l'ensemble des acquisitions artistiques de l'Empire. L'homme qui avait documenté les spoliations de l'expédition d'Égypte devenait le grand organisateur des collections impériales françaises. Il le savait.

Pour les savants qui restaient à travailler sur *la Description*, cette nomination de Denon était une bonne nouvelle. Elle leur

garantissait un interlocuteur haut placé, compréhensif et informé au sein du gouvernement.

Le financement que Bonaparte accordait était généreux mais non illimité. Les savants durent rapidement se confronter à la réalité économique d'une publication monumentale. Les graveurs coûtaient cher, l'impression de planches grand format encore davantage, le papier de qualité était onéreux.

Fourier mit au point un plan de financement mixte combinant les crédits gouvernementaux avec des souscriptions de bibliothèques, d'académies et de particuliers fortunés. Cette formule, qui permettait de contrôler les coûts tout en élargissant la diffusion, préfigurait les modèles de financement des grandes publications scientifiques du dix-neuvième siècle.

Denon, de son côté, négocia avec un éditeur parisien la publication de son *Voyage dans la Basse et la Haute Égypte* comme volume autonome, antérieur à *la Description* collective. Cette publication rapide, dès 1802, permettrait d'entretenir l'intérêt du public pour l'Égypte ancienne et de créer un contexte favorable à la réception de *la Description* quand elle paraîtrait.

— Nous publions en deux temps. Mon Voyage d'abord, pour le grand public et pour maintenir l'élan. *La Description* ensuite, pour les savants et pour l'éternité.

La nomination de Denon comme directeur général des musées nationaux, prononcée par décret consulaire en novembre 1802, fut une surprise pour lui autant que pour ses collègues de la Commission. Il n'avait pas sollicité ce poste. Bonaparte l'avait décidé après avoir lu le *Voyage dans la Basse et la Haute Égypte* et après plusieurs conversations avec Denon sur l'art et les collections.

Ce poste placerait Denon au cœur d'une contradiction. En tant que directeur des musées, il superviserait les acquisitions d'œuvres d'art provenant des pays conquis par l'Empire napoléonien. Il serait l'organisateur institutionnel d'une politique de spoliation dont il avait été le témoin critique en Égypte.

Il accepta pourtant. Il pensait que depuis cette position il pourrait influencer la façon dont les collections étaient constituées et présentées, insister sur la dimension scientifique plutôt que triomphale. Ce serait une autre bataille, menée avec d'autres outils.

Cette tension fondamentale entre son rôle futur et son expérience passée ne lui échappa pas. Il la nota dans son journal avec la précision froide qu'il réservait aux observations difficiles à supporter. Puis il passa à autre chose. Il y avait trop à faire pour s'attarder sur les paradoxes de sa situation.

Les vingt années qui suivraient seraient les plus productives de sa vie professionnelle, bien que différentes en nature de celles qu'il venait de vivre. Plus sédentaires, plus administratives, plus institutionnelles. Mais aussi, à leur façon, aussi exigeantes. Faire paraître *la Description de l'Égypte* demanderait une endurance et une discipline comparables à celles de l'expédition elle-même. Denon le savait. Vingt ans de travail devant lui. Il sortit dans la rue et marcha.

VII - Le travail commence

Jomard habitait rue de la Croix-Faubin depuis son retour. Une chambre froide en hiver, orientée au nord, mais avec une grande table sur laquelle il avait étalé ses feuilles de mesures.

Cela faisait un an qu'il était rentré. Pendant un an, il avait transcrit, comparé, corrigé. Ses relevés topographiques s'étendaient maintenant sur deux cents feuilles de papier millimétrique, du Delta jusqu'aux cataractes d'Assouan. La carte d'Égypte la plus précise qui eût jamais été dessinée.

Il calculait la hauteur de la grande pyramide : cent quarante-six mètres et demi, soit environ deux cent quatre-vingts coudées royales égyptiennes. Les bâtisseurs avaient utilisé une unité de mesure précise, et cette unité pouvait maintenant être retrouvée. Il publiait la valeur dans ses notes : 0,5236 mètre. Les égyptologues l'utiliseraient pendant cent cinquante ans.

Il pensait aussi au canal de Suez. Bonaparte l'avait envisagé.

Lepère, l'ingénieur en chef, avait commis une erreur monumentale. Il avait conclu que la mer Rouge était neuf mètres plus haute que la Méditerranée, rendant le canal impossible sans écluses.

Erreur que Jomard avait détectée dans ses propres mesures, trop tard pour corriger le rapport.

Cette erreur coûterait près de soixante ans, jusqu'à ce que Ferdinand de Lesseps refit les mesures, constata que les deux mers étaient au même niveau, et creusa le canal en dix ans.

Jomard, dans sa chambre froide, regardait sa carte du Nil. Chaque méandre relevé à la boussole et au théodolite. Chaque village. Chaque temple. La vallée du Nil s'étirait sur dix feuilles du nord au sud, avec une précision qui permettrait à un ingénieur de prévoir où l'eau irait si on construisait un barrage.

Un siècle plus tard, les ingénieurs britanniques qui construiraient le premier barrage d'Assouan utiliseraient les relevés de Jomard comme point de référence initial.

Il coucha dans son journal ce soir-là : « Tout ce travail pour que les ingénieurs du siècle prochain puissent gérer l'eau d'un peuple que nous n'avons pas su gouverner. »

Il souffla la bougie. Il avait encore cent dix feuilles à transcrire avant que la Commission puisse commencer à imprimer le premier volume de la *Description*.

Octobre amena les premières vraies résistances du travail.

La plus profonde n'était pas technique. C'était le problème des hiéroglyphes.

Denon s'en rendait compte chaque soir en relisant ses notes de la journée. Il avait dessiné des centaines de colonnes d'inscription à Karnak, à Louqsor, dans la Vallée des Rois. Il les avait copiées avec une précision de graveur, signe après signe, sans en comprendre un seul. *La Description* publierait ces colonnes. Des

milliers de lecteurs les regarderaient. Personne ne saurait ce qu'elles disaient.

C'était une lacune fondamentale, et il n'y avait aucun remède disponible.

Marcel l'avait formulé clairement lors d'une réunion d'octobre.

— Nous devons adopter un style strictement descriptif. Ce que nous voyons, pas ce que ça signifie.

La Description de l'Égypte était au commencement une idée de Fourier. Pas entièrement. Bonaparte avait ordonné de publier, Jomard avait organisé, Denon avait fourni les images. Mais c'était Fourier qui avait compris le premier ce que ce livre devait être. Un monument. Une encyclopédie d'une civilisation entière, telle qu'on l'avait trouvée.

Il rédigerait la préface historique depuis son appartement parisien pendant deux ans. Cent soixante pages denses, synthèse de tout ce qu'on savait de l'Égypte depuis les Grecs.

Le volume des images était vertigineux. Denon avait ses deux cent trente-sept carnets. Jomard avait deux cents feuilles de relevés. Geoffroy avait des centaines de planches de zoologie et de botanique. Les ingénieurs avaient des plans architecturaux pour chaque monument visité. Au total, huit cent trente-six planches, dont une soixantaine en couleurs. Quarante-huit graveurs, sur vingt ans. Soixante-deux dessinateurs dont quarante-six avaient participé à l'expédition.

Des planches si grandes qu'aucune presse parisienne ne pouvait les imprimer. Conté — le même Conté qui avait fabriqué des crayons en Égypte — avait conçu avant sa mort en 1805 un dispositif spécial pour les formats les plus exigeants, que ses successeurs mirent en œuvre. Des presses neuves furent construites. Certaines planches couvraient près d'un mètre carré. Il fallut des feuilles de papier fabriquées spécialement, filigranées *Égypte ancienne et moderne*. Certaines planches demandèrent deux années de travail à elles seules.

Le premier volume parut en 1809. Le dernier en 1822. Vingt-trois volumes, tirés à mille exemplaires sur papier vergé filigrané. L'édition commerciale *Panckoucke* partirait à partir de 1821 en trente-sept volumes.

Fourier verrait paraître les premiers volumes. Il ne verrait pas les derniers. Il mourrait en 1830.

La *Description de l'Égypte* créa l'égyptologie comme discipline. Elle documenta des monuments depuis détruits, des couleurs depuis effacées, des sites depuis pillés. Elle permit à un savant français d'élaborer sa méthode de déchiffrement. Ce que la France garda véritablement de l'Égypte, c'était cent soixante-sept cerveaux et les huit cent trente-six images qu'ils avaient produites. Ce qu'elle avait volé — et le mot était exact, quelle que soit la justification — était à Londres. Les statues étaient à Londres. Le savoir était à Paris.

Ce fut le seul réconfort disponible. Il était réel.

Les autres difficultés — cohérence entre planches de différents artistes, standardisation des noms de monuments — furent réglées par des procédures de travail que Fourier mit au point avec sa méthode habituelle : claire, pratique, immédiatement applicable. On vérifia chaque planche contre les relevés dimensionnels. On adopta les noms arabes modernes comme noms officiels, avec les noms grecs anciens entre parenthèses.

Jomard proposa la règle des noms. Fourier l'appliqua.

En novembre, Denon commença la rédaction des notices. Chaque planche devait être accompagnée d'un texte : localisation, dimensions, état de conservation, attribution dynastique probable.

Denon rédigea les notices concernant les principaux temples qu'il avait explorés. Son style littéraire, influencé par la prose romantique naissante du début du dix-neuvième siècle, combinait la précision descriptive scientifique avec des passages évocateurs

transmettant l'émotion esthétique et spirituelle ressentie en contemplant ces monuments majestueux.

Sa notice de Karnak commençait par les dimensions. Enceinte de cinq cent quarante mètres sur cinq cent cinquante, trente hectares, cent trente-quatre colonnes dans la salle hypostyle, douze colonnes centrales de vingt-trois mètres de hauteur. Puis une phrase : « L'effet produit par cette forêt de colonnes est celui d'un espace où la grandeur humaine et la grandeur divine se confondent. »

Fourier ratura la phrase. Denon la réintégra.

Fourier relisait les notices et en raturait les passages lyriques. Denon les réintégra. Fourier les raturait à nouveau.

— Nous faisons de la science, pas de la littérature, dit Fourier.

— La science de quoi ? répondit Denon. Ces monuments ont été construits pour produire un effet sur celui qui les regarde. Si nous ne transmettons pas cet effet, nous cataloguons des pierres.

Ni l'un ni l'autre ne céda. Ils laissèrent les deux tons coexister. *La Description* serait les deux choses à la fois. C'est peut-être pour ça qu'elle durerait.

Fourier habitait rue des Fossés-Saint-Victor, vingt minutes à pied de l'hôtel de Beauvais.

Il pensait à Bonaparte. Non à sa vanité ou à son ambition, auxquelles il avait depuis longtemps renoncé à s'opposer, mais à quelque chose de plus simple : cet homme avait lancé une expédition qui avait changé la façon dont l'Europe regardait l'Égypte, changé la façon dont Fourier lui-même regardait l'histoire, et il n'en savait sans doute pas grand-chose. Pour Bonaparte, l'Égypte avait été une erreur militaire réparée par un coup d'État réussi. Pour Fourier, elle resterait toute sa vie la période la plus dense qu'il eût connue.

C'était la différence entre ceux qui font l'histoire et ceux qui la comprennent. Rarement les mêmes personnes.

Il s'arrêta au coin de la rue Saint-Jacques. Un jeune homme vendait des journaux dans le froid. Il en acheta un sans le lire, et continua.

Jomard, dans sa chambre de la rue de la Croix-Faubin, travaillait encore. Il avait loué une chambre trop petite où il avait installé ses carnets et ses instruments sur une table couverte de papier calque. Ce soir-là, il mettait au point le système de projection cartographique qu'il utiliserait pour l'atlas de *la Description*. La vallée du Nil s'étendait sur douze degrés de latitude mais ne dépassait jamais vingt kilomètres de large. Il lui fallait une projection qui conserve les proportions de cette mince bande fertile sans trop déformer les distances.

Il traça le premier méridien. Puis les parallèles. Puis l'embouchure du Nil au nord, à Rosette. Puis le cours du fleuve vers le sud avec ses méandres qu'il connaissait par cœur pour les avoir mesurés pendant dix-huit mois.

La carte prenait forme, un trait à la fois.

Minuit quand Jomard posa sa plume. Il souffla la lampe plutôt que de la laisser s'éteindre — une habitude de l'Égypte, où l'huile coûtait cher — et resta un temps dans le noir. Vingt-cinq ans. Il avait vu les pyramides, les temples de Thèbes, le désert, une bataille, une capitulation, mesuré des choses que personne n'avait mesurées avant lui.

Et maintenant il faisait une carte dans une chambre froide.

Ce n'était pas moins bien. La vraie science se faisait la nuit, avec de la patience. Il pensa à Abdallah, le *wakil* du canal, qui lui avait dit que l'apprentissage ne finissait jamais parce que le canal non plus ne finissait jamais de changer. Il comprenait maintenant ce que ça voulait dire. L'Égypte avait été la récolte. Ceci était le grain qu'on battait, qu'on rentrait dans les greniers pour qu'il passe l'hiver.

Geoffroy Saint-Hilaire, rue de Seine, écrivait à Cuvier. Ils étaient rivaux et le savaient. Mais la lettre qu'il composait n'était pas de rivalité, c'était une lettre de vérité.

Il lui décrivait les ibis momifiés de Saqqarah, les crocodiles du Nil, les chats de Boubastis. Et il lui décrivait quelque chose qu'il n'avait dit à personne encore. La conviction qui lui était venue pendant les mois égyptiens que les espèces ne sont pas fixes, qu'elles changent avec leur milieu.

Cuvier le combattrait. Ils se disputeraient pendant trente ans devant l'Académie. Cette querelle serait l'une des plus importantes de l'histoire naturelle européenne. Elle avait commencé ici, dans une chambre de Paris, en décembre 1802, avec une lettre à un homme qu'il aimait et combattait en même temps.

Il ferma la lettre, la cacheta. La soirée s'acheva. Le lendemain matin, il la posta.

L'Égypte continuait d'agir, à distance, dans les esprits de ceux qui l'avaient traversée. Ce n'était pas de la nostalgie. C'était quelque chose de plus têtue et de plus utile. Une façon différente de voir les choses, qui ne se résorberait pas.

En décembre, le ministère des Finances signifia à Fourier que les dépenses dépassaient les prévisions. Les graveurs absorbaient quarante pour cent du budget. Le papier de qualité, vingt. Réduire sans sacrifier la qualité, impossible. Fourier le dit au ministre. Le ministre dit qu'il verrait.

Il vit. Les fonds furent maintenus. *La Description* continua.

Jomard, dans sa chambre, avait sorti ce soir-là ses notes du Fayoum. Des relevés d'irrigation qu'il n'avait pas encore transcrits pour *la Description*. Canaux, débits, rotations des sakiehs. Il avait passé deux semaines là-bas à mesurer des choses que les fellahs savaient sans les avoir jamais écrites. Un système hydraulique aussi vieux que les pharaons, tenu entier dans les têtes des hommes qui le pratiquaient depuis l'enfance. Il l'avait noté, converti en minutes et en débits, mis en forme pour que des

ingénieurs du siècle suivant puissent le lire. C'était peut-être la seule façon de le sauver.

Il posa le carnet. Dehors, Paris était silencieux. Quelque part, les mêmes étoiles que celles du Fayoum. Les mêmes bœufs, probablement, tournant dans leurs cercles.

Fin décembre, vingt volumes étaient en cours de préparation simultanée. La direction était tracée, les équipes en place.

Le soir du 31 décembre 1802, Denon posa son crayon et regarda les tubes de cuivre alignés contre le mur de son bureau. Vingt-trois tubes, numérotés à la peinture noire. Dans le tube numéro un, ses carnets les plus anciens, Alexandrie, la marche dans le désert, les premières vues des pyramides. Dans le numéro quatre, les relevés de Thèbes et de la Vallée des Rois. Dans le numéro vingt-trois, les derniers dessins, faits en attendant l'embarquement. Il se leva, prit le tube numéro un, dévissa le bouchon. Sortit le premier carnet. Il s'ouvrit à un croquis rapide. Le pont de l'Orient, avec les voiles et la flotte en arrière-plan, dessiné lors de la traversée de mai 1798. Quatre ans plus tôt. Un autre homme, presque. Il referma le carnet, revissa le bouchon. Remit le tube contre le mur.

Dehors, Paris finissait son année dans le bruit ordinaire d'une grande ville. Les carillons, les voix, les roues des voitures sur les pavés mouillés. Dans quelques heures, 1802 deviendrait 1803. *La Description* aurait un an. Il en faudrait dix-neuf encore.

Il laissa mourir la flamme et sortit dans la rue. Il marcha un moment sans direction précise, dans le froid sec de la nuit parisienne. Au coin de la rue de Grenelle, il s'arrêta et leva les yeux. Le ciel était dégagé. Orion était là, au-dessus des toits, exactement là où il l'avait vu au-dessus des pyramides en janvier 1799.

Les mêmes étoiles. La même nuit. Un autre pays, une autre vie.

Il rentra chez lui, s'assit à sa table, ouvrit un carnet vierge. En tête de la première page, il écrivit la date. Puis, dessous « Temple de

Karnak, salle hypostyle. Colonnes centrales : 23 mètres. Diamètre : 3 mètres 50. Chapiteaux papyrifformes. »

Il commença à rédiger la notice.

Bonaparte, lui, n'avait pas attendu. Premier Consul depuis brumaire an VIII, Consul à vie en 1802, Empereur des Français en 1804. L'homme qui avait dit aux savants de Malte que leur travail durerait après lui était en train de construire quelque chose de plus ambitieux et de plus fragile : un régime. La *Description de l'Égypte* paraîtrait sous l'Empire. Denon en dirigerait les musées. Ce que l'expédition avait été dans les faits — précaire, incomplète, coûteuse — était en train de devenir dans le récit officiel une fondation de la gloire nationale. C'était ainsi que les choses finissaient par tenir.

Denon n'avait toujours pas fini. Les campagnes allaient reprendre. L'Allemagne, l'Autriche, la Prusse. Et avec les campagnes, les collections.

Fin du tome II